UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01315727 6

570
2 8

# THÉATRE
## *D'ÉDUCATION.*

TOME PREMIER.

# THÉATRE

## *A L'USAGE*

## DES JEUNES PERSONNES,

*Par Madame la* COMTESSE DE GENLIS.

---

Leçon commence, exemple acheve.
*LA MOTTE, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.*

---

TOME PREMIER.

*A PARIS,*
*Et ſe trouve*
*A MAESTRICHT,*
Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires aſſociés.

M. DCC. LXXXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

LIBRARY
AUG 14 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1985
G5A759
1782
t.1

# PRÉFACE
## *DE L'ÉDITEUR.*

ON doit accorder à l'Auteur de ce petit Théâtre, le mérite d'avoir créé un genre de Pieces dont perſonne n'avoit encore conçu l'idée : ce genre peut ſans doute être perfectionné ; mais pourroit-on refuſer de l'indulgence aux premiers eſſais? Il falloit vaincre de grandes difficultés, pour faire des Drames intéreſſants, ſans le ſecours de l'intrigue, des paſſions violentes, des contraſtes des vices & des vertus ; enfin, quand on s'eſt impoſé la loi de ne point faire paroître d'hommes, & de ne pas dire un ſeul mot qui ne ſoit ou qui n'amene une leçon. Ces Pieces ne ſont que des Traités de morale mis en action, & l'on a penſé que les jeunes perſonnes pourroient y trouver des leçons intéreſſantes & perſuaſives. D'ailleurs, en jouant ces Pieces, en les apprenant par cœur, elles y trouveront

pluſieurs avantages ; ceux de graver dans leur ſouvenir des principes excellents, d'exercer leur mémoire, de former leur prononciation, & d'acquérir de la grace & un bon maintien. Apprendre par cœur des morceaux détachés de proſe & de vers, ne produiroit pas les mêmes effets, parce qu'il eſt impoſſible de déclamer ſeul dans une chambre, avec autant d'émulation qu'en jouant la Comédie. Il n'y a guere de Pieces connues, que des jeunes perſonnes puiſſent jouer ſans danger, & elles ſont preſque toutes au-deſſus de leur conception. L'Auteur a évité, avec un ſoin extrême, d'introduire dans ces petites Comédies, aucun caractere véritablement odieux ; on n'a préſenté que des défauts naiſſants, toujours accompagnés d'un bon cœur, & par conſéquent ſuſceptibles de correction. Il n'y a que le ſeul caractere de *Dorine*, dans *l'Enfant gâté*, qui ſoit réellement vicieux ; mais on a cru devoir prévenir les jeunes perſonnes ſur la flatterie mercénaire qu'elles peuvent rencontrer quelquefois dans les Domeſtiques qui les entourent, & c'eſt la ſeule

raiſon qui a engagé à peindre ce perſonnage ſi odieux à voir, & ſi déſagréable à jouer. Enfin, ces Eſſais, fruits des veilles d'un Auteur qui a conſacré ſa jeuneſſe & ſa vie à ce genre de méditation, ont été dictés par les plus louables motifs. Puiſſent tous les Enfants qui liront ces Pieces, être frappés des exemples qu'elles contiennent! Puiſſent-ils, par cette lecture, devenir meilleurs, plus ſenſibles, plus vrais, plus tendres pour leurs parents! & tous les vœux de l'Auteur ſeront remplis.

# AGAR
## DANS LE DÉSERT,
## COMÉDIE EN PROSE
### *ET EN UN ACTE.*

## *PERSONNAGES.*

AGAR.

ISMAEL, *Fils d'Agar.*

L'ANGE.

*La Scene eſt dans un Déſert.*

# AGAR
## *DANS LE DÉSERT,*
## COMÉDIE.

---

### *SCENE PREMIERE.*

AGAR, ISMAEL.

AGAR, *tenant ſon fils par la main.*

*Elle doit porter un vaſe.*

QUELS triſtes lieux!... quelle affreuſe ſolitude!...

ISMAEL.

Maman, retournons chez mon pere; nous y étions ſi heureux!

AGAR.

Hélas! mon Enfant, la haine & la jalouſie nous en ont chaſſés; & c'eſt pour toujours.

ISMAEL.

La haine! & quel mal ai-je fait pour la mériter? Et vous, Maman, comment peut-on vous haïr?

AGAR.

L'envie, mon fils, rend injuste & cruel; elle conduit à la haine, la plus odieuse, la plus noire de toutes les passions.

ISMAEL.

Un cœur sensible ne l'éprouvera donc jamais?

AGAR.

Un cœur sensible peut s'égarer... l'orgueil, mon Fils, peut corrompre l'ame la plus tendre, & la livrer à toutes les fureurs de la vengeance.

ISMAEL.

Ah! Maman, si j'ai de l'orgueil, mettez tous vos soins à m'en corriger.

AGAR.

La raison seule doit nous en garantir. L'Auteur de la nature n'a rien fait que de bon: nous lui devons toutes nos vertus; & nos vices sont notre ouvrage.

ISMAEL.

Nous naissons donc sans orgueil?...

AGAR.

Dieu imprima dans nos cœurs un desir salutaire qui nous porte à nous distinguer, à rechercher la gloire.

ISMAEL.

C'est l'amour-propre?

AGAR.

Oui, mon Fils, c'est ce principe divin qui fait les Héros & les grands Hommes; alors il est pur, & tel que Dieu nous l'a donné: mais l'homme corrompu abuse de ce don précieux; il le dénature, l'avilit,

le tourne sur des objets vains & frivoles; enfin, il en fait l'orgueil.

ISMAEL.

Maman, Dieu est bon; quand nous suivons sa loi, il doit donc nous aimer.

AGAR.

Il est alors notre Pere.

ISMAEL.

Pourquoi donc gémissez-vous? Pourquoi sommes-nous sans appui, sans secours dans ce désert?

AGAR.

Il veille sur nous, & ne veut que nous éprouver.

ISMAEL.

Et cependant la fatigue, le chagrin nous accablent : privés d'asyles & de nourriture, comment résister à tant de maux?

AGAR.

Par le courage qui les mépriſe; par la résignation qui s'y soumet sans murmure. Souffrir est le partage de la vie : c'est un temps d'épreuve & d'orage, temps rapide & court! suivi, pour la vertu, de l'immortalité, de la gloire & du bonheur. Cessons donc de nous plaindre. Songeons aux biens qui nous attendent, & tâchons de nous en rendre dignes.

ISMAEL.

Maman, vous ne craignez donc pas la mort?

AGAR.

Hélas! je ne crains que de vous survivre.

ISMAEL.

La mort n'est rien !... c'est un instant !... Mais souffrir, endurer la faim, la soif, ah ! Maman ! ...

AGAR.

Mon Fils, il est encore un plus affreux tourment... c'est celui de ne pouvoir soulager ce qu'on aime.

ISMAEL.

Ne l'ai-je pas senti ?... Je vous ai vue pleurer.

AGAR.

Ah ! mon Enfant, si je pouvois, en donnant ma vie, sauver la tienne !...

ISMAEL.

Maman ! qu'en ferois-je sans vous ?...

AGAR.

O mon cher Ismaël,... cruelle Sara ! si vous l'entendiez... si vous le voyiez... Oui, votre cœur barbare en seroit attendri... Et moi, & moi, que dois-je éprouver ?... Ah ! mon Fils, ne nous laissons point abattre : notre sort est affreux ; mais Dieu nous protege & peut le changer.

ISMAEL.

Ce désert produit bien quelques fruits sauvages dont nous pourrions nous nourrir ; mais sous un sol si brûlant, la soif dévore, & l'on n'y trouve ni fontaines, ni ruisseaux.

AGAR.

Nous en découvrirons peut-être..... D'ailleurs, ce vase, ce seul bien qui nous reste, contient encore de l'eau ; elle est

pour toi : c'eſt une derniere reſſource que ma tendreſſe te réſerve.

ISMAEL.

Je veux la partager avec vous.

AGAR.

Ce n'eſt qu'en conſervant ta vie, que je puis prolonger la mienne.

ISMAEL.

Maman ?

AGAR.

Quoi, mon enfant ?

ISMAEL.

Depuis deux jours, je n'ai pas dormi ; je me ſens accablé : aſſeyons-nous.

AGAR.

Viens prendre du repos, il te rendra des forces ! viens te coucher à l'ombre de ce buiſſon.

(*Iſmaël la ſuit & ſe couche ; elle ſe met auprès de lui, & place ſon vaſe à ſes pieds.*)

ISMAEL.

Maman, eſſayez de dormir auſſi.

AGAR.

Non ; je te veillerai.

ISMAEL.

Vous ne vous éloignerez pas de moi pendant mon ſommeil ?

AGAR.

Eh ! pourrois-je te quitter un inſtant ! Ses yeux ſe ferment.... heureux âge ! . . .

(*Iſmaël s'endort tout-à-fait.*)

Dors, dors, tu ne ſentiras plus tes maux, & les miens ſeront adoucis. . . . (*Elle le conſidere.*) Hélas ! comme ſes traits ſont

changés! ils portent l'empreinte de la souffrance.... O mon Fils! sans toi, sans tes plaintes qui me déchirent le cœur, avec quel courage je supporterois ma destinée!... Mais l'entendre gémir... voir couler ses larmes, ô Ciel! c'est un supplice que je ne puis endurer... Il épuise toute ma constance. Comme il dort!... Pauvre enfant! (*Elle l'embrasse.*) Que je t'aime!... (*Elle porte la main sur son front.*) Son visage est brûlant, le soleil donne sur sa tête. Hélas! même en dormant, il est donc destiné à souffrir!... Mais ne pourrois-je pas, avec mon voile lié à cette branche, lui former un abri? (*Elle veut tirer la branche à elle.*) Je n'y puis atteindre, il faut me lever & détacher mon voile. (*Elle se leve, fait un mouvement qui renverse le vase qui étoit à ses pieds, & répand l'eau.*) Grand Dieu! qu'ai-je fait?... Ce vase, ma derniere espérance, mon unique ressource, la vie de mon fils?... Ah! malheureuse!... cette eau pouvoit du moins lui suffire encore jusqu'à demain... & d'ici-là, de nouvelles recherches nous auroient peut-être fait découvrir une fontaine!... (*Elle tombe accablée de douleur auprès de son Fils.*) Ah, Ciel...

ISMAEL *se réveillant.*

Maman!...

AGAR.

O mon Fils!...

ISMAEL.

Maman! je brûle,... je n'en puis plus... un feu cruel me dévore...

AGAR *le prenant dans ses bras, & le couvrant de son voile.*

Mon Dieu, prenez pitié de l'excès de ma peine!...

ISMAEL.

Maman, je meurs de soif; une goutte d'eau, Maman, & vous me rendrez la vie.

AGAR.

Eh bien, mon Fils, eh bien! reçois donc mon dernier soupir... Tu meurs, j'en suis la cause; pardonne-moi, je vais te suivre.

ISMAEL.

Maman, vous avez donc bu toute l'eau?

AGAR.

Que dis-tu?... Grand Dieu!...

ISMAEL.

S'il en restoit encore, & si vous éprouviez ce que je sens, Maman, je ne le boirois pas.

AGAR.

O mon Fils! peux-tu me croire assez barbare?

ISMAEL.

Hélas! la douleur égare & trouble mon esprit, pardonnez-moi.

AGAR.

J'ai voulu te garantir du soleil... Je me suis levée... J'ai renversé ce vase, & je t'ai donné la mort!...

ISMAEL.

Non, Maman,... non... cette eau n'auroit pu me suffire...

AGAR.

Quelle pâleur couvre son front!... mon Fils!...

ISMAEL.

Maman, donnez-moi votre main, .... que je la baise encore....

AGAR.

La sienne est froide & tremblante... Mon Enfant?... Il ne me répond pas!... Ismaël, ouvre les yeux!... Embrasse encore une fois ta malheureuse mere.... (*Elle met la main sur son cœur.*) Il bat encore.... (*Elle se met à genoux.*) O toi, Etre suprême & bienfaisant, à qui tout est possible! toi, soutien, protecteur des infortunés, daigne jetter un regard sur moi!... Je me soumets, si tu l'ordonnes; mais ma confiance en ta bonté, égale mon obéissance!... Conserve moi le bien que tu m'as donné; ou du moins, grand Dieu! ne me condamne point à vivre!... Tu vas prononcer, j'attends mon arrêt... Mais c'est un Pere qui va le rendre!... (*Elle retombe auprès de son Fils, le visage caché.*) (*Après un long silence.*)

L'ANGE, *derriere le Théâtre.*

Agar?...

AGAR.

Qu'entends-je? & quelle voix céleste vient ranimer mon cœur?...

(*On entend une symphonie douce.*)

Où suis-je?...

(*La toile du fond se leve, & l'on découvre l'Ange sur un nuage, une palme à la main. Le Théâtre change, & représente un payſage charmant, orné de fleurs & de fruits.*)

## *SCENE II.*

L'ANGE, AGAR, ISMAEL.

L'ANGE.

AGAR!...

AGAR.

Que vois-je!... (*Elle regarde son Fils toujours étendu à terre sans mouvement.*) O mon Fils!

L'ANGE *s'approchant.*

Agar!... Essuyez vos larmes.

AGAR.

Mon Fils va donc m'être rendu!... Mais, ô Ciel! il est toujours sans mouvement.... Ismaël.... Ismaël!.... Ah! c'en est fait, il n'est plus!.., (*Elle se leve impétueusement, & court se précipiter aux pieds de l'Ange.*) Dois-je donc perdre tout espoir?...

L'ANGE.

Votre confiance, Agar, & votre foi n'égalent-elles pas votre soumission?

AGAR, *toujours aux pieds de l'Ange.*

Oui, je suis résignée... Hélas! si Dieu l'exige, je m'interdirai jusqu'à la plainte. Mais mon courage m'abandonne.... un doute affreux glace mon cœur.... Dieu veut-il m'éprouver, ou combler ma misere?...

L'ANGE.

Lui sacrifieriez-vous, sans murmure, le

ſeul bien qui vous reſte.... cet enfant ſi chéri ?

AGAR.

Je le tiens de ſa bonté.... il peut me retirer ſes bienfaits.... (*Elle ſe releve, & court auprès de ſon fils....*) Mon Fils !.... C'eſt en vain que je l'appelle. Hélas ! il m'entendroit s'il reſpiroit encore. La voix de ſa mere déſolée ranimeroit ſes ſens. Mes cris ſont ſuperflus. Iſmaël n'y peut répondre.... Iſmaël ! ô nom jadis ſi doux à répéter !... nom chéri ! maintenant je ne puis le prononcer qu'en frémiſſant...

L'ANGE.

Agar ! pourquoi vous livrer à ce vain déſeſpoir ?... vous pleurez votre Fils. Il paroît mort à vos yeux : mais doutez-vous de la puiſſance immortelle du Seigneur ?

AGAR *ſe relevant.*

Sa puiſſance !... Ah ! ſans doute, il peut tout, il peut tarir la ſource de mes larmes ; il peut me rendre mon Fils... Inſenſée que je ſuis ! Je pleurois, & Dieu me voit & m'entend. L'excès de ma douleur l'offenſoit peut-être. Cette idée m'accable & me déchire... Pardonne-moi, grand Dieu, de coupables tranſports !... Daigne jetter ſur cet enfant un regard paternel ; que ſon innocence te touche ! Ah ! puiſſe-t-il du moins n'être pas la victime des fautes & de la foibleſſe d'une mere infortunée !... O Ciel ! que ta colere ne tombe que ſur moi !... mais rends le jour à mon Fils : qu'il vive !... que je puiſſe encore une fois

lui parler & l'entendre, ô mon Dieu!... & j'adorerai, je bénirai, en expirant, & ta juſtice & ta bonté.

L'Ange.

Agar, tout ce qui vous environne déja vous retrace, ou vous préſage ſa bienfaiſance infinie; il a transformé l'affreux déſert où vous gémiſſiez, en un ſéjour délicieux. Sa puiſſance & ſa gloire éclatent & brillent autour de vous.

Agar.

Hélas! un ſeul objet frappe ici mes yeux. Je n'y puis voir qu'Iſmaël privé de la vie.

L'Ange.

Ne vous laiſſez point abattre, Agar. Vous êtes fidelle & ſoumiſe? N'avez-vous pas l'heureux droit de tout eſpérer? Quel miracle eſt impoſſible à l'Etre ſuprême, qui lit au fond de votre cœur? Il vous juge, Agar, & vous protege. Il punit avec indulgence; & lui ſeul ſait récompenſer ſans meſure.

Agar.

Qu'entends-je, ô Ciel! quelles paroles conſolantes & divines!

L'Ange.

Levez les yeux: voyez, heureuſe Agar; la bonté du Seigneur fait encore un nouveau prodige pour vous.

(*L'Ange touche la terre avec ſa palme, il en jaillit à l'inſtant une fontaine abondante.*)

Agar.

O mon Dieu! tant de bienfaits ne me ſe-

ront pas inutiles. Vous voulez que j'en jouiſſe; Iſmaël va donc revivre?

L'ANGE *s'approche d'Iſmaël.*

Approchez-vous, Agar!

AGAR *courant ſe précipiter à genoux aux pieds de ſon Fils.*

Ah! grand Dieu! mon Fils!... Mais n'eſt-ce point une illuſion? ſa pâleur ſe diſſipe.... O Ciel! ſi je m'abuſois! (*Elle lui prend la main.*) Sa main... n'eſt plus froide.... Iſmaël! Mon Dieu! acheve ton ouvrage!...

(*Après un moment de ſilence, elle regarde attentivement ſon Fils.*

Il ouvre les yeux; ô mon Fils!.... Je me meurs. (*Elle tombe ſur un lit de gazon.*)

L'ANGE.

Agar, Agar, ranimez-vous pour louer, pour adorer le Seigneur!

AGAR *revenant à elle.*

Iſmaël!

L'ANGE.

Reprenez vos ſens, Agar, & regardez votre fils.

AGAR.

Mon Fils!... Il m'eſt rendu! Quoi ce n'eſt point un ſonge.

ISMAEL *ſe ſoulevant.*

Ah! je renais!

AGAR.

Ah! mon Fils! cher enfant, viens dans mes bras, viens embraſſer la plus heureuſe des meres!... Que dis-je... Non, proſternons-nous, & remercions le Ciel.

ISMAEL.

Que ne lui dois-je pas, Maman ! il nous réunit.

L'ANGE.

Jouiſſez déſormais, Agar, d'un bonheur inaltérable : Dieu m'ordonna de vous éprouver. Il eſt ſatisfait, & tous vos maux ſont finis. Elevez cet enfant ; donnez-lui des vertus ; inſpirez-lui la crainte, & ſur-tout l'amour du Seigneur. Voilà le plus digne hommage que vous puiſſiez offrir de votre reconnoiſſance.

AGAR.

Ah ! pourrois-je y manquer après de tels bienfaits ?

L'ANGE.

Que votre exemple, Agar, ſerve à jamais de leçon, qu'il corrige les murmures des mortels inſenſés, & qu'il apprenne que Dieu ſait récompenſer la patience, la ſoumiſſion, le courage & la vertu.

*FIN.*

# LA BELLE
## *ET LA BÊTE,*
COMÉDIE EN PROSE
*ET EN DEUX ACTES.*

## *PERSONNAGES.*

ZIRPHÉE.

PHÉDIME, *Amie de Zirphée.*

PHANOR, *Génie.*

*La Scene eſt dans le Palais du Génie.*

# LA BELLE
# *ET LA BÊTE,*
## COMÉDIE.

## ACTE I.

### *SCENE PREMIERE.*

PHANOR, ZIRPHÉE.

*Phanor paroît, tenant Zirphée par sa robe; Zirphée veut fuir, & détourne la tête avec horreur.*

PHANOR.

Ah, Zirphée! de grace, un instant, un seul instant, daignez m'entendre.

ZIRPHÉE.

Laissez-moi, .... laissez-moi.

PHANOR.

Si vous l'ordonnez, j'y consens; vos moindre volontés sont pour le malheureux Phanor des loix suprêmes: mais quand, pour la premiere fois, il ose vous deman-

der un moment d'entretien, aurez-vous la cruauté de le refuser ?

ZIRPHÉE *à part.*

L'infortuné ! qu'il eſt à plaindre !

PHANOR, *laiſſant aller la robe de Zirphée.*

Zirphée, vous êtes libre : Je ne veux rien devoir à la violence ; vous pouvez me fuir encore.

ZIRPHÉE, *détournant toujours la tête.*

Mais qu'avez-vous à me dire ?

PHANOR.

O Ciel ! vous tremblez.... Ah ! je dois inſpirer l'averſion, mon aſpect affreux la fait naître. Zirphée ! vous pouvez me haïr ; mais, hélas ! devez-vous me craindre ?

ZIRPHÉE.

Mais.... je ne vous hais point.

PHANOR.

Eh bien ! mes vœux ſont ſatisfaits.... le bonheur d'être aimé n'eſt pas fait pour moi, je n'y prétends point ; mais ſachez du moins, que cette figure horrible que vous n'oſez enviſager, cache un cœur ſenſible, délicat & fidele.

ZIRPHÉE *à part.*

Que ſa voix eſt touchante !... Pourquoi faut-il ?... (*Elle le regarde & s'écrie avec effroi :*) Ah, Ciel !... (*Elle fait quelques pas pour fuir.*)

PHANOR *veut l'arrêter.*

Ah, Zirphée ! calmez cet effroi.

ZIRPHÉE.

Au nom du Ciel, laiſſez-moi. (*Elle s'échappe*).

*SCENE*

## *SCENE II.*

PHANOR *seul.*

Je commençois à l'attendrir, ſon ame s'ouvroit à la pitié; un regard, un ſeul regard a détruit mon ouvrage..... Et je pourrois encore conſerver quelque eſpoir?.. Barbare Fée! jouis de l'excès de ma douleur; ton pouvoir, ſupérieur au mien, me condamna jadis à ſupporter la vie ſous cette forme affreuſe, & je ne puis reprendre mes premiers traits qu'en parvenant à me faire aimer, qu'en touchant, avec cette figure épouvantable, une ame inſenſible juſqu'alors. Ah, Zirphée! ſi vous ſaviez mon ſecret, s'il m'étoit permis de le dire; mais l'oracle funeſte le défend.... Que je ſuis malheureux!... Hélas! la plus grande, la plus cruelle de mes peines, c'eſt d'aimer comme on n'aime jamais.... (*Il tombe accablé ſur une chaiſe.*)

## *SCENE III.*

PHEDIME, PHANOR.

PHEDIME, *ſans en être apperçue.*

Zirphée m'a dit qu'il étoit ici... Ah, le voilà!

PHANOR *se levant.*

Ah, Phédime ! que fait Zirphée ?

PHEDIME.

Je viens de sa part, pour vous dire qu'elle s'afflige de la maniere prompte & brusque dont elle vous a quitté.

PHANOR.

Et pourquoi ne vient-elle pas elle-même me le dire ?

PHEDIME.

Cela est tout-à-fait galant pour moi.

PHANOR.

Ah, Phédime ! pardonnez ; je sais tout ce que je vous dois : hélas ! sans vous, que deviendrois-je ?

PHEDIME.

Allons, allons, je vous pardonne ; je n'ai point de rancune ; &, pour vous le prouver, je vous dirai que ce petit entretien que vous venez d'avoir avec Zirphée, a fait des merveilles.

PHANOR.

Et ! comment puis-je le croire, après les preuves d'aversion qu'elle m'a données en me quittant ?

PHEDIME.

Mais elle s'en repent ; n'est-ce pas beaucoup ?

PHANOR.

Mais elle ne vaincra jamais l'effroi qu'elle éprouve en me regardant.

PHEDIME.

Songez donc qu'il n'y a que huit jours que vous nous avez enlevées ; &, franche-

ment, il faut plus que huit jours pour s'accoutumer à votre figure. Si vous ne m'aviez pas mise dans votre confidence & dans vos intérêts long-temps avant l'enlevement, quoique je ne sois pas aussi timide que Zirphée, je crois que je n'oserois pas encore vous regarder.

PHANOR.

Vous êtes depuis l'enfance l'amie de Zirphée; vous connoissez son cœur & ses sentiments : dites moi, charmante Phédime, de bonne foi, pensez-vous à présent que l'espoir que vous m'avez donné quelquefois, ne soit pas absolument chimérique ?

PHEDIME.

Il faut donc toujours vous répéter la même chose ? Et bien ! Zirphée est sensible; son esprit est aussi délicat que son cœur est reconnoissant : le mérite & la vertu doivent produire de vives impressions sur une ame telle que la sienne; espérez tout du temps.

PHANOR.

Mais malgré les fêtes, les plaisirs que je lui procure, elle paroît s'ennuyer dans ce palais.

PHEDIME.

Cependant elle est charmée d'y être. Orpheline, & tyrannisée par des parents injustes & cruels, elle alloit être sacrifiée à leur ambition, quand vous nous avez heureusement enlevées.

PHANOR.

Zirphée alloit être unie à un objet indigne d'elle, & qu'elle n'estimoit pas; mais,

hélas ! depuis qu'elle m'a vu, peut-être le regrette-t-elle !

PHEDIME.

Croyez qu'elle s'applaudit à chaque instant du bonheur d'en être délivrée ; & cependant cet objet qu'elle haïſſoit, poſſédoit tous les charmes de la figure la plus ſéduiſante ; mais il manquoit d'eſprit, & ſur-tout de délicateſſe : il eſt groſſier, ignorant, il n'annonce aucune vertu, & Zirphée le trouvoit odieux.

PHANOR.

Et vous ſavez, Phédime, quelles ſont les cauſes de mon attachement pour Zirphée ; ce ne ſont point ſes charmes qui firent naître ce ſentiment profond qui remplit mon ame. O jour à jamais préſent à ma penſée, où, par mon art, inviſible à tous les yeux, je m'arrêtai dans cette prairie, où les jeunes compagnes de Zirphée célébroient le jour de ſa naiſſance ! La mélancolie répandue ſur les traits de votre amie, me frappa d'abord & m'attendrit ; elle s'écarta de la foule ; & ſeule avec vous, elle s'aſſit au pied d'un palmier, & vous ouvrit ſon ame.

PHEDIME.

Et vous écoutâtes notre entretien ?

PHANOR.

Je n'en perdis pas un ſeul mot. Zirphée ſe plaignoit de ſon ſort, & de l'union mal aſſortie à laquelle on la forçoit de conſentir. „ Hélas ! diſoit-elle, les auteurs de mes „ jours ne ſont plus. Orpheline, infortu-

„ née, je ne dépens plus maintenant que
„ de parents insensibles à mes prieres & à
„ mes pleurs ; mais jeune & sans expérien-
„ ce, je dois respecter leur autorité, & le
„ premier devoir de mon âge est celui de
„ l'obéissance : j'ai perdu les guides que
„ la nature m'avoit donnés ; la loi m'en a
„ assigné d'autres auxquels je dois me sou-
„ mettre. S'ils abusent de leur pouvoir,
„ ils seront encore plus à plaindre que moi :
„ je serai leur victime, mais j'aurai suivi
„ mon devoir, & sans doute il n'est point
„ de peines dont l'innocence & la vertu
„ ne puissent consoler ".

PHEDIME.

Zirphée me disoit tout cela ?

PHANOR.

Mais d'une maniere mille fois plus touchante. Un déluge de larmes inondoit son visage.

PHEDIME.

Oui, je me rappelle qu'elle pleuroit.

PHANOR.

Elle fut ensuite quelques instants sans parler....

PHEDIME.

J'admire votre mémoire ; car enfin, deux grands mois se sont écoulés depuis cet entretien, & vous vous ressouvenez des plus petites circonstances, jusqu'au palmier.

PHANOR.

Ah, ce palmier ! je crois le voir encore ; il soutenoit la tête de Zirphée ; les cheveux de Zirphée ont touché son écorce.

PHEDIME.

Et moi, contre quel arbre étois-je appuyée ?

PHANOR.

Dans toute la prairie je ne vis qu'un palmier.

PHEDIME *riant.*

Ah ! vous voilà donc en défaut..... Voyons encore : & moi, que disois-je à Zirphée ?

PHANOR.

Mais, rien, je crois.

PHEDIME.

Rien : j'aurois passé deux heures avec Zirphée sans lui répondre ?... Mais, paix. N'entends-je pas du bruit ? On vient... C'est elle.

PHANOR.

C'est Zirphée, je vous laisse.

PHEDIME.

Oui, pour un moment ; mais ne vous éloignez pas, je vous rappellerai bientôt.

PHANOR.

Phédime, souvenez-vous que je dépose en vos mains l'intérêt le plus cher de ma vie.... Adieu, je vois Zirphée. (*Il sort.*)

PHEDIME.

Pauvre Phanor !.... Qu'il est touchant ! Ah ! sa bonté, sa bienfaisance, son esprit, doivent faire oublier sa difformité.

## *SCENE IV.*

PHÉDIME, ZIRPHÉE.

ZIRPHÉE (*s'avance en rêvant.*)

TANT de vertus mériteroient un autre ſort.

PHEDIME.

Zirphée!

ZIRPHÉE.

Ah!.... je ne vous voyois pas.

PHEDIME.

Vous êtes bien rêveuſe, bien préoccupée.

ZIRPHÉE.

Oui, j'ai ſujet de l'être, je ſongeois à Phanor.

PHEDIME.

Eh bien!

ZIRPHÉE.

Phédime, nous ſommes depuis huit jours dans ce palais, & juſqu'à ce moment nous ne le connoiſſons pas.

PHEDIME.

Ce palais appartient à Phanor.

ZIRPHÉE.

Ecoutez-moi. Pour la premiere fois, tout-à-l'heure, je ſuis ſortie du pavillon que nous occupons. Un jardin aſſez grand nous ſépare du reſte de ce vaſte palais; après l'avoir traverſé, je me ſuis trouvée dans une immenſe galerie. Jugez de ma ſurpriſe, en

voyant alors une foule prodigieuſe d'hommes, de femmes, d'enfants, tous vêtus différemment.

PHEDIME.

Ce ſont apparemment les ſujets du Génie..

ZIRPHÉE.

Non. Je m'en ſuis informée; ce ne ſont que des voyageurs.

PHEDIME.

Comment?

ZIRPHÉE.

Nous n'avons pas remarqué, Phédime, l'inſcription touchante que Phanor a gravée ſur la porte de ce palais; cette porte eſt toujours ouverte, & on lit au-deſſus : *A tous les malheureux.*

PHEDIME.

Ah! tout eſt expliqué.

ZIRPHÉE.

Sans le haſard, j'ignorerois encore dans quel aſyle ſacré nous ſommes; jamais Phanor ne nous l'auroit appris.

PHEDIME.

Zirphée! vos yeux ſe rempliſſent de pleurs.

ZIRPHÉE.

Je ne m'en défends pas. Ah, Phanor! malheureux Phanor! que le Ciel fut injuſte envers vous!

PHEDIME.

Doit-il accorder tous les dons? Phanor en reçut l'eſprit & la vertu....

ZIRPHÉE.

Mais cette figure hideuſe!...

PHEDIME.

Ah, Zirphée! demandez aux infortunés qui ſont dans ce palais, ſi cette figure qui vous révolte les empêche d'aimer Phanor.

ZIRPHÉE.

Ils doivent l'aimer; la reconnoiſſance leur en fait une loi.

PHEDIME.

Et vous, ne devez-vous rien à Phanor? Il ſecourt les malheureux, parce qu'il les plaint; de même vos malheurs l'intéreſſerent; il vous enleva pour vous ſouſtraire à d'injuſtes violences; enfin, en connoiſſant vos vertus, il s'attache à vous, & vous ne pouvez l'aimer....

ZIRPHÉE.

Hélas! je l'aime quand je ne le vois pas.

PHEDIME.

Cette maniere d'aimer eſt tout-à-fait touchante. Ah! s'il n'avoit pour vous qu'une de ces fantaiſies mépriſables, uniquement fondée ſur les charmes extérieurs, vous auriez raiſon de lui dire, *ma figure vous plaît, j'en ſuis fâchée, car la votre me paroît affreuſe;* il n'auroit rien à répondre : mais c'eſt votre eſprit qui lui plaît, c'eſt votre caractere qui le ſéduit. Quand vous ſeriez laide, il vous aimeroit de même.

ZIRPHÉE.

Ah! s'il n'étoit que laid.

PHEDIME.

Enfin, il poſſede toutes les qualités avec leſquelles vous avez ſubjugué ſon attachement; & vous y êtes inſenſible!

ZIRPHÉE.

Insensible! Non je ne le suis point, mais je ne pourrai jamais m'accoutumer à le regarder.

PHEDIME.

Qu'il effraye d'abord, je le conçois; mais lorsqu'on connoît sa bonté, sa douceur, est-il possible de le redouter? D'ailleurs, sa figure est bizarre, il est vrai; mais après tout, j'en ai vu de plus choquantes: il se rend justice du moins, il n'est pas fat.

ZIRPHÉE.

Fat.... Que vous êtes folle!

PHEDIME.

Pourquoi ne le seroit-il pas comme tant d'autres qui ne sont guere mieux que lui traités de la nature?

ZIRPHÉE.

Vous étiez avec lui tout-à-l'heure; que vous disoit-il?

PHEDIME.

Que vous faites son malheur.

ZIRPHÉE.

C'en est un grand pour moi.

PHEDIME.

Je suis sûre qu'il n'est pas loin d'ici.

ZIRPHÉE.

Vous croyez!....

PHEDIME.

Voulez-vous que je l'appelle?

ZIRPHÉE.

Je n'ose....

PHEDIME.

Allons: quelle enfance?

ZIRPHÉE.

Je crois l'entendre.

PHEDIME.

Oui, c'eſt lui,... Zirphée! Vous pâliſſez.

ZIRPHÉE.

Non, ce n'eſt rien... Phédime, ne me quittez pas.

PHEDIME.

Le voilà : de grace, faites-vous violence; reſtez un inſtant.

---

## *SCENE V.*

ZIRPHÉE, PHÉDIME, PHANOR.

(*Zirphée ſe range du côté oppoſé.*)

PHANOR *s'approchant doucement.*

ELLE va me fuir encore.

PHEDIME.

Phanor! j'allois vous chercher.

PHANOR.

J'ai cru entendre prononcer mon nom, &..

PHEDIME.

Mais comme vous voilà tremblant, interdit!

PHANOR.

Je le ſuis en effet.

PHEDIME *conſidere Zirphée & Phanor.* Ce début promet beaucoup; l'entretien ſera vif... (*à Zirphée.*) Ah çà, ſi je vous gêne, je m'en vais.

ZIRPHÉE *la retenant.*

Ah, Phédime!

PHANOR.

Zirphée! parlez; voulez-vous que je m'éloigne?

ZIRPHÉE.

Non, restez.

PHEDIME.

Aurons-nous quelque fête aujourd'hui?

PHANOR.

J'attends les ordres de Zirphée.

ZIRPHÉE.

Je viens de jouir tout-à-l'heure du plus grand plaisir que j'aye encore goûté dans ce palais; vous m'en aviez privée, Phanor, je dois m'en plaindre.

PHANOR.

Comment?

ZIRPHÉE.

Est-il un spectacle plus doux que celui de voir la bienfaisance secourir les infortunés, & d'entendre la reconnoissance applaudir aux vertus?

PHANOR.

Est-il un bonheur comparable à celui de s'entendre approuver par... Zirphée!

PHEDIME.

Par ce qu'on aime.

PHANOR.

Phédime explique ce que je n'ose dire.

ZIRPHÉE.

Phanor!.... Vous êtes trop timide.

PHANOR.

Ah, Zirphée!

PHEDIME.

Eh bien !... Vous vous taiſez, Phanor.

PHANOR.

Quoi, Zirphée ! l'ai-je bien entendu ?... mes ſentiments ne vous ſont point odieux ! Quoi, vous me permettriez d'oſer vous en entretenir ?

ZIRPHÉE.

Ne m'accuſez jamais d'ingratitude.

PHANOR.

Ah ! je n'accuſe que mon ſort.

PHEDIME.

Nous voilà retombés dans la triſteſſe... (*bas à Zirphée.*) Parlez-lui donc. Allons, faites-vous un effort. Regardez-le du moins.

PHANOR.

O Ciel ! que dites-vous, Phédime ! Non, Zirphée, ne me regardez point ; je perdrois tout mon bonheur.

ZIRPHÉE *le regarde avec timidité, & enſuite elle baiſſe les yeux.*

Vous voyez, Phanor, que vous êtes injuſte.

PHANOR.

Ah ! puiſſiez-vous me le prouver encore ! (*Il fait un mouvement pour s'approcher de Zirphée ; elle treſſaille, & fait quelques pas pour le fuir. Il recule ; Zirphée reſte immobile.*)

PHEDIME *après un moment de ſilence.*

Les voilà tous deux conſternés.... Ah çà, Phanor, moi qui n'ai nul peur de vous, je vous prie de me donner le bras, & de me conduire à la comédie. Vous m'aviez

promis une fête, & décidément il m'en faut une : allons, venez....

PHANOR.

Zirphée! vous pouvez sans crainte suivre votre amie, je vais rester ici.

PHEDIME.

Point du tout; il faut que vous nous fassiez les honneurs de la fête; moi du moins je l'exige. Vous m'avez enlevée tout comme Zirphée, j'étois aussi malheureuse qu'elle, ainsi j'ai les mêmes droits à votre complaisance.... D'ailleurs, je mériterois bien quelque petite préférence. Vous ne me paroissez pas beau, mais je vous trouve fort aimable. (*Elle le prend sous le bras.*) Zirphée, venez-vous avec nous? Vous ne répondez pas?... Mais vous boudez; je crois.

ZIRPHÉE *à part.*

Qu'elle m'impatiente!

PHEDIME.

Adieu, Zirphée.

ZIRPHÉE *avec dépit.*

Puisque je vous importunerois, allez, Phédime,... allez, Phanor.

PHANOR *quittant le bras de Phédime.*

O Ciel! Zirphée, pourriez-vous croire?..

PHEDIME.

Que signifie ceci? Pour la première fois, Zirphée, vous avez des caprices... Allons, allons, que de façons! Voulez-vous venir à la comédie? car pour moi je ne puis vous la sacrifier.

ZIRPHÉE.

Je voudrois... que Phanor y vînt aussi.

PHANOR.

Ah ! je ſens le prix de tant de bonté... mais, Zirphée, en profiter, ſeroit peut-être en abuſer... Pardonnez, je lis dans votre cœur, je n'ai rien fait pour vous, & vous croyez me devoir de la reconnoiſſance ; vous vous efforcez de combattre la juſte horreur que ma vue vous inſpire ; mais je ſouffre plus de vos peines que des miennes, & je ne puis ſupporter la contrainte que vous vous impoſez. Vous régnez ici, vous ſeule êtes la ſouveraine de ce palais ; commandez-y, fuyez-moi, ſoyez libre & paiſible, & Phanor ſera trop heureux.

ZIRPHÉE.

O le plus généreux des hommes ! Que je ſerois mépriſable à mes yeux, ſi je pouvois déſormais vous voir avec peine.... Non, Phanor, la reconnoiſſance n'eſt point un devoir pénible pour mon cœur.

PHEDIME.

Fort bien, allons, nous acheverons cet entretien pendant la comédie. (*Elle reprend les bras de Phanor.*) Zirphée, ſi vous aviez beſoin d'un guide, Phanor pourroit...

PHANOR.

O Ciel ! qu'oſez-vous dire ?

ZIRPHÉE *regarde Phanor avec timidité, mais ſans effroi.*

Phanor, voulez-vous me donner le bras ?

PHANOR.

Ah ! ſi vous me plaignez, ſi je vous intéreſſe, je vous le répete, j'oſe l'exiger, Zirphée, ne vous contraignez point pour moi.

ZIRPHÉE *le prenant sous le bras.*

Eh bien, je vous obéis, c'eſt ſans contrainte & ſans effort.

PHANOR.

Ah, Zirphée! que ne puis-je vous faire connoître ce qui ſe paſſe au fond de mon ame.

PHEDIME.

Vous nous en rendrez compte à la comédie, partons. (*A part en s'en allant.*) Grace au Ciel, Zirphée commence à s'apprivoiſer.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

### ZIRPHÉE, PHEDIME.

PHEDIME.

CONVENEZ qu'il eſt impoſſible d'être plus aimable, plus intéreſſant.

ZIRPHÉE.

Je ne reviens pas de ma ſurpriſe; je n'aurois jamais cru pouvoir m'accoutumer à lui.

PHEDIME.

Cela eſt tout ſimple, vous ne vouliez pas l'écouter; vous ne connoiſſiez ni les charmes de ſon caractere, ni les agréments de ſon eſprit.

ZIRPHÉE.

Il eſt d'une bonté, d'une délicateſſe... Il a même beaucoup de graces.... Comme le ſon de ſa voix eſt touchant!

PHEDIME.

Enfin donc, vous n'en avez plus peur?

ZIRPHÉE.

Ah! je l'eſtime trop pour le craindre... mais l'intérêt qu'il m'inſpire, me fait éprouver je ne ſais quoi de triſte & de douloureux que je ne puis définir. Hier je n'avois pour lui que la pitié qu'on doit aux mal-

heureux; je m'attendriſſois ſur ſon ſort; mais cette compaſſion ne me cauſoit pas la mélancolie qui m'abſorbe aujourd'hui : je penſe à lui malgré moi, je n'y puis penſer qu'avec un ſerrement de cœur inexprimable.

PHEDIME.

Cela eſt ſingulier... car enfin hier il étoit fort à plaindre; & aujourd'hui qu'il eſt bien traité par vous, il eſt ſatisfait. Pourquoi donc votre pitié s'accroît-elle quand ſes malheurs diminuent?

ZIRPHÉE.

Une idée ſe préſente ſans ceſſe à mon eſprit & me tourmente... il eſt impoſſible de le voir pour la premiere fois ſans étonnement & ſans frayeur.

PHEDIME.

Eh bien, que lui importe, ſi vous êtes pour jamais guérie de cette premiere impreſſion?

ZIRPHÉE.

Je voudrois q'on lui rendît juſtice; je m'afflige en penſant que l'aſpect d'un objet ſi vertueux, ſi bienfaiſant, inſpirera plus d'horreur & d'effroi, que la vue d'un de ces animaux féroces qui n'ont pour tout inſtinct qu'une aveugle fureur... Ah! cette idée eſt affreuſe, & je ne puis m'y arrêter ſans frémir.

PHEDIME.

Mais ſi vous vous fixez dans ce palais, Phanor ne le quittera plus; il ne verra que vous, & renoncera pour vous au reſte de l'univers.

ZIRPHÉE.

Je ne fais point encore quelle ſera ma deſtinée; je ne ſais point, Phédime, ſi je dois accepter pour toujours l'aſyle qu'on nous accorde ici.

PHEDIME.

Et ſi vous le quittiez, que deviendriez-vous?

ZIRPHÉE.

Je l'ignore. Mais l'amitié, & non la néceſſité, pourroit ſeule me faire prendre la réſolution de m'y fixer.

PHEDIME.

Mais Phanor conſentiroit-il à ſe ſéparer de vous?

ZIRPHÉE.

Phanor eſt trop généreux pour attenter à notre liberté.

PHEDIME.

Pour moi, je me trouve bien ici, & je ſuis fort tentée d'y reſter.

ZIRPHÉE.

Quoi! Phédime, ſans moi?

PHEDIME.

Je reſterois pour conſoler Phanor.

ZIRPHÉE.

Le conſoler?...

PHEDIME.

Je ſuis ſenſible, il eſt reconnoiſſant, mon amitié le dédommageroit de votre ingratitude; & de cette maniere, ma chere Zirphée, je réparerois vos torts: ainſi ne vous contraignez point avec lui.

ZIRPHÉE.

Que nos caracteres, Phédime, ſont différents! tout eſt pour vous ſujet de plaiſanterie.

PHEDIME.

Mais point du tout, je ne plaiſante pas.

ZIRPHÉE.

Je l'avois cru... Rompons cet entretien... (*à part.*) Je ne ſais ce que j'ai, je me ſens une humeur...

PHEDIME.

Vous tombez dans la rêverie.

ZIRPHÉE.

Il eſt vrai.

PHEDIME.

Voulez-vous être ſeule?

ZIRPHÉE.

Mais, comme vous voudrez.

PHEDIME.

Adieu, Zirphée, à ce ſoir...

ZIRPHÉE.

Où allez-vous donc?

PHEDIME.

Moi, je ne rêve point, & j'aime à cauſer. Je vais chercher Phanor.

ZIRPHÉE.

A la bonne heure... mais je me flatte que vous voudrez bien ne lui pas faire part de l'entretien que nous venons d'avoir enſemble.

PHEDIME.

Ah! je ſuis diſcrete, & je vous promets de ne lui pas parler de vous.

ZIRPHÉE.

C'eſt tout ce que je deſire... Mais que lui direz-vous donc?

PHEDIME.

Vous êtes bien curieuſe.

ZIRPHÉE.

Quoi donc, eſt-ce un myſtere?

PHEDIME.

Mais peut-être....

ZIRPHÉE.

Je n'ai nulle envie de le pénétrer, je vous aſſure.

PHEDIME.

Dans ce cas je me tairai donc.

ZIRPHÉE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

PHEDIME.

Adieu, Zirphée; quand votre rêverie ſera finie, vous me rappellerez.... (*à part.*) Allons chercher Phanor, & lui donner des conſeils ſalutaires. (*Elle ſort.*)

---

## *SCENE II.*

ZIRPHÉE *ſeule, après un moment de ſilence.*

J'ALLOIS éclater, je ſuis charmée qu'elle ſoit partie.... Eſt-ce là Phédime? Eſt-ce là cette amie ſi tendre que j'ai toujours vue prête à me tout ſacrifier? Quel étonnant changement s'eſt fait en elle! Il ſemble qu'elle me préfere Phanor... Je me ſens accablée.... (*Elle s'aſſied.*) Une amertume affreuſe remplit mon cœur; je ne puis démêler moi-même ce qui s'y paſſe... Je l'igno-

re.... Oui, je quitterai ce palais... Phédime y pourra rester sans moi... Mais demain, aujourd'hui peut-être, je m'en éloigne pour jamais. Phédime consolera Phanor, ils m'oublieront l'un & l'autre, & du moins je ferai la seule à plaindre .. Ah! je méritois une autre destinée; je méritois d'autres amis.... J'ai connu le malheur, mais je n'ai jamais souffert ce que je souffre en cet instant. J'en suis effrayée... On vient... ô Ciel! c'est Phanor... (*Elle tombe sur une chaise.*)

---

## *SCENE III.*

### PHANOR, ZIRPHÉE.

PHANOR *à part.*

SUIVONS les conseils de Phédime; voyons ce que peut la pitié sur un cœur si sensible. (*Il fait encore quelques pas, & s'arrête.*) Zirphée, me permettez-vous d'approcher?

ZIRPHÉE *se levant.*

Oui, venez, Phanor, je voudrois vous parler un moment.

PHANOR.

Qu'avez-vous à me dire? Qu'ordonnez-vous, Zirphée?

ZIRPHÉE.

(*A part.*) Je ne puis lui parler; je me sens interdite: (*haut.*) Phanor, je crains de vous affliger; je n'ose vous faire une question.

PHANOR.

Que ne puis-je deviner ce que vous souhaitez, Zirphée ! vos desirs seroient prévenus.

ZIRPHÉE.

La reconnoissance la plus vraie m'attache à vous... mais enfin, je ne puis vous promettre de rester à jamais dans ce palais... Phanor, me laisseriez-vous la liberté de le quiter ?

PHANOR.

Je vous entends, & je ne me plains pas de la rigueur du sort que j'envisage. Ce palais ouvert à tous les malheureux, est un asyle, & non une prison ; non-seulement vous y êtes libre, mais vous y régnez ; je n'y suis rien qu'un infortuné soumis à vos loix, & prêt à m'en exiler pour vous plaire ; rendez donc justice à mes sentiments, & du moins ne me regardez ni comme un tyran, ni comme un ravisseur.

ZIRPHÉE.

Vous, un tyran, vous Phanor, ô Ciel ! me croiriez-vous capable d'avoir pu douter un moment de votre générosité ? Ah ! je puis n'être pas d'accord avec moi-même, je puis être inconséquente & bizarre ; mais injuste pour vous, non Phanor, non je ne le suis point.

PHANOR.

Connoissez donc mon ame tout entiere ; je sens trop l'effet que doit produire ma présence ; je sais l'obstacle invincible qu'une affreuse difformité oppose au bonheur de ma

vie. Je n'ai jamais eu l'eſpoir inſenſé de vous plaire, & de vous engager à unir votre ſort au mien ; j'ai mérité votre eſtime, c'en eſt aſſez ; après avoir obtenu le ſeul bien auquel il me fût permis de prétendre, je dois m'oublier, & ne plus m'occuper que de vous.

ZIRPHÉE.

Vous m'effrayez ; où tend ce diſcours ?... Phanor, quel eſt votre deſſein ?

PHANOR.

De vous rendre maîtreſſe abſolue de votre deſtinée, & de vous affranchir pour jamais de tout ce qui peut vous contraindre ou vous déplaire. Recevez cette boîte, elle renferme un anneau précieux ; en le portant, vous vous trouverez tranſportée dans le lieu où vous deſirerez être ; & là, par le pouvoir de ce même anneau, tout ce que vous pourrez ſouhaiter ſe réaliſera : des palais, des jardins qui renfermeront tout ce que l'art & la nature peuvent offrir de plus beau, & dont vous ſerez la ſeule ſouveraine.

ZIRPHÉE.

Reprenez vos dons, & daignez me ſouffrir où vous êtes.

PHANOR.

Non, ne mépriſez point le dernier hommage.... d'un ſentiment ſi vrai ; adieu, Zirphée, penſez quelquefois au malheureux Phanor. (*Il ſort.*)

ZIRPHÉE, *ſeule.*

Arrêtez, arrêtez..... il m'échappe ; Phanor, Phanor, en vain je l'appelle.... ô Ciel ! une terreur ſecrete glace mes ſens, &

& me rend immobile.... *ſon dernier hommage*, que ſignifient ces mots myſtérieux? Que vouloit-il dire?... Je frémis... des idées confuſes viennent troubler tout-à-coup mon imagination.... Cette boîte qu'il m'a laiſſée malgré moi, contient peut-être l'explication du preſſentiment qui m'accable... je n'oſe l'ouvrir. (*Elle la poſe ſur une table.*) Ah! courons chercher Phanor, lui ſeul peut me tirer du trouble affreux où je ſuis.

---

## *SCENE IV.*

### PHÉDIME, ZIRPHÉE.

PHEDIME.

ZIRPHÉE, où courez-vous?

ZIRPHÉE.

Ah! Phédime, avez-vous vu Phanor?

PHEDIME.

Je le quitte à l'inſtant.

ZIRPHÉE.

Eh bien?

PHEDIME.

Je ſavois le don qu'il devoit vous faire; je venois vous demander à quel uſage vous le deſtiniez; je rencontre Phanor éperdu, hors de lui. Sa démarche égarée m'effraye; je veux lui parler, il m'évite, me fuit, & ſort de ce palais en me diſant un douloureux adieu.

ZIRPHÉE.

Qu'entends-je, juste Ciel!.... il a quitté ce palais?.... où est-il?

PHEDIME.

Eh! comment le savoir?

ZIRPHÉE.

Mais il me vient une idée. Avec l'anneau qu'il m'a laissé, je puis me transporter aux lieux qu'il habite. C'est-là que je veux être. (*Elle prend la boîte, elle l'ouvre.*) Voilà l'anneau..... Mais que vois-je? un billet....

PHEDIME.

Ce billet nous instruira de sa destinée.

ZIRPHÉE.

Ah! Phédime, je tremble....

PHEDIME.

Allons, lisez.

ZIRPHÉE.

Hélas! que vais-je apprendre? (*Elle lit tout haut.*) „ Je veux vous affranchir d'un „ objet odieux; je sais que ma présence „ ne peut vous être qu'importune, & je „ ne puis supporter la vie loin de vous. „ J'y renonce sans peine. Adieu, Zirphée, „ recevez l'éternel adieu du fidele & tendre Phanor. (*Zirphée, après avoir lu:*) Je me meurs. (*Elle tombe évanouie dans les bras de Phédime.*)

PHEDIME.

Que vois-je, ô Ciel! Zirphée, Zirphée!

ZIRPHÉE.

Il n'est plus.... laissez-moi, Phédime, vos soins sont superflus. La vie m'est

odieuſe..... Enfin trop tard je lis dans mon cœur..... O Phanor ! j'ai creuſé ta tombe & la mienne. La malheureuſe Zirphée te ſuivra de près. Oui, Phanor ! je t'aimois ; oui, je ne puis exiſter ſans toi. (*Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, on entend un creſcendo derriere le théâtre.* Qu'entends-je ? (*La muſique continue.*)

(*Le théâtre change, Phanor paroît dans le fond ſous ſa figure naturelle, aſſis ſur un trône de fleurs.*)

ZIRPHÉE.

Où ſuis-je ? Quel objet vient frapper mes regards ?

---

## *SCENE V & derniere.*

ZIRPHÉE, PHÉDIME, PHANOR.

PHANOR, *accourant ſe précipiter aux pieds de Zirphée.*

AH ! Zirphée, ma chere Zirphée, reconnoiſſez Phanor à l'excès de ſa tendreſſe.

ZIRPHÉE.

Phanor, ô Ciel !

PHANOR.

L'oracle eſt accompli, je reprends ma premiere forme, & c'eſt Zirphée qui me rend à la vie & au bonheur.

ZIRPHÉE.

Ah ! Phanor, qu'il eſt doux de conſacrer ſa vie à celui pour lequel on vouloit la quitter !

PHEDIME.

Quel jour fortuné!

ZIRPHÉE.

Ah! ma chere Phédime, en partageant notre bonheur, vous l'augmentez encore.

PHANOR.

Et moi, que ne lui dois-je pas?

PHEDIME.

Soyez toujours heureux, & tous mes vœux seront remplis. (*Elle s'adresse au public.*) Cœurs sensibles & vertueux, ne vous plaignez jamais du sort; & que cet exemple vous apprenne que la bienfaisance & la bonté sont les plus sûrs moyens de plaire, & les seuls droits pour être aimé.

*FIN.*

# *LES*
# FLACONS,
## *COMÉDIE*
## EN UN ACTE.

## *PERSONNAGES.*

LA FÉE.

MÉLINDE.

CÉNIE.

IPHISE.

*La Scene eſt dans le Palais de la Fée.*

# LES FLACONS,

## COMÉDIE.

### *SCENE PREMIERE.*

LA FÉE, MÉLINDE.

LA FÉE.

Ah ! ma chere Mélinde, depuis trois mois que je ne vous ai vue, les enfants que vous m'avez confiés m'ont fait éprouver bien des chagrins.

MELINDE.

Quoi, mes filles !...

LA FÉE.

Ne vous effrayez pas, le mal n'eſt pas ſans remede : vous ſavez que je préſidai à leur naiſſance ; mais comme mon pouvoir eſt borné, je ne pus leur faire qu'un ſeul don. Il m'étoit permis de choiſir, je n'héſitai pas : je leur donnai un cœur tendre & reconnoiſſant.....

MELINDE.

C'étoit en même-temps travailler pour vous & pour elles ; ce don vaut tous les autres.

LA FÉE.

Je ne me repens point de ce que j'ai fait; les vertus valent mieux que les charmes; & les vertus même, que ſont-elles ſans un bon cœur? Mais pour être heureuſe, pour être aimée, il ne ſuffit pas d'être ſenſible. J'ai conſulté pour vos filles le livre des deſtinées, & j'ai vu que leur bonheur à l'une & à l'autre dépend uniquement de préférer les qualités du cœur & de l'eſprit à tous les avantages de la figure.

MELINDE.

Elles ſont élevées par vous, je dois donc être tranquille.

LA FÉE.

Je donne à leur éducation tous les ſoins dont je ſuis capable; mais je vous avoue qu'elles n'y répondent pas à mon gré. Cénie a de la douceur, d'heureuſes diſpoſitions pour apprendre; mais elle eſt entêtée, indolente, & rarement appliquée.

MELINDE.

Et ſa ſœur?

LA FÉE.

Iphiſe; elle eſt franche, ſenſible & gaie, mais elle eſt étourdie, légere & violente. Avec cela, elles ont déja beaucoup d'amour-propre: on leur a dit qu'elles étoient jolies; & au-lieu de ne voir dans ce compliment qu'une honnêteté d'uſage, elles l'ont pris pour une vérité. Elles ne ſont pas déſagréables, mais elles ſont fort loin d'être charmantes. . . . Jugez de l'avenir qu'elles ſe préparent!

MELINDE.

Eh, mon Dieu ! de quoi pourroient-elles être vaines ? La nature leur a donné de grands défauts, & elles ne doivent qu'à vous seule ce qu'elles ont de bien.

LA FÉE.

Cependant j'en suis parfaitement contente depuis deux mois ; j'ai trouvé le moyen de les réduire & de les punir.

MELINDE.

Comment ?.....

LA FÉE.

Je leur ait fait croire que je les avois rendues hideuses, & par mon art je leur ai fasciné les yeux de maniere qu'en se regardant dans un miroir, & en se voyant l'une & l'autre, elles se trouvent affreuses : j'ai donné le mot à tout ce qui les entoure ; on leur a répété à chaque instant les premiers jours qu'elles étoient laides à faire peur : d'abord elles ont beaucoup pleuré ; la cadette, sur-tout, Iphise, paroissoit inconsolable. Je les ai consolées, je leur ai dit que le seul parti qu'elles eussent à prendre étoit de faire oublier leur difformité par leurs bonnes qualités, leurs vertus & leurs talents ; elles m'ont cru, &... Mais paix, j'entends du bruit, ce sont elles sûrement qui vous cherchent ; je vous laisse ensemble : adieu, n'oubliez pas de les bien confirmer dans leur erreur.

(*Elle sort.*)

## *SCENE II.*

MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

*Ces deux dernieres reſtent à la porte en ſe cachant le viſage.*

MELINDE.

LES pauvres petites n'oſent approcher, elles craignent que leurs figures ne me faſſent horreur.

CENIE *en pleurant.*

Allons, ma ſœur, il faut bien qu'elle nous voye.

IPHISE.

Avancez la premiere.

CENIE.

Je n'oſe.

MELINDE *à part.*

Feignons de ne les pas connoître. (*Haut.*) Mes enfants ne viennent point, je vais les aller chercher.....

CENIE.

Entendez-vous, Iphiſe?...

IPHISE.

Je vois que la Fée ne l'aura pas prévenue ſur notre malheur....

CENIE.

Elle nous regarde & ne nous connoît pas.

IPHISE.

Comment le pourroit-elle, dans l'état où nous ſommes?...

CENIE.

Cruelle Fée !...

MELINDE *s'approchant en leur adreſſant la parole.*

Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

(*Iphiſe & Cénie s'approche d'elle en pleurant toutes deux.*)

MELINDE.

Voilà deux étranges figures...

CENIE *à Iphiſe.*

Voyez-vous l'effroi que nous lui cauſons ?

IPHISE.

Nous ſommes bien à plaindre.

CENIE.

Ah ! je n'ai jamais été ſi fâchée d'être affreuſe.

MELINDE.

Mais, de grace, Meſdemoiſelles, dites-moi à qui vous en avez ?

IPHISE & CENIE *ſe jettant à ſes pieds.*

Ah, Maman !...

MELINDE.

Qu'entends-je ?

CENIE

Oui, nous ſommes vos enfants.

MELINDE.

Vous ! grands Dieux !...

IPHISE.

Maman, daignez nous reconnoître ; malgré notre affreux changement, nos cœurs ſont toujours les mêmes.

MELINDE *les relevant.*

Il ſuffit : je vous plains d'un malheur qui cependant eſt fort ſupportable, & croyez

que je ne vous en aimerai pas moins.

IPHISE.

Quelle bonté charmante !

CENIE.

Et bien ! me voilà consolée.

MELINDE.

Embrassez-moi, mes chers enfants ; soyez aimables, douces, honnêtes, & vous n'aurez pas besoin des charmes frivoles qui vous manquent.

CENIE.

Maman, je suis Cénie.

IPHISE *en souriant.*

Et moi, Iphise.

MELINDE.

Je vous avois distinguées l'une & l'autre par le son de voix.

CENIE.

La Fée ne vous avoit donc rien dit ?

MELINDE.

Elle m'avoit caché votre laideur ; elle m'avoit seulement appris que vous lui aviez donné les plus grands sujets de mécontentement ; mais que depuis deux mois ; elle étoit charmée de vous.

IPHISE.

On s'accoutume à tout : moi, j'ai pris mon parti sur ma figure ; le temps que je passois à ma toilette, je l'employe à lire, à jouer du clavecin...

MELINDE.

C'est un parti qu'il faudroit prendre quand vous seriez la beauté même.

CENIE.

Nous nous répétons toute la journée que nous n'avons perdu qu'un peu plutôt ce que nous devions néceſſairement perdre un jour, & que nous y aurons gagné des réflexions & une inſtruction que nous n'aurions peut-être jamais eue ſans cela.

MELINDE.

C'eſt penſer à merveilles.

IPHISE.

Il eſt bien plus doux de plaire par les charmes de ſon caractere & de ſon eſprit, que par ceux de ſa figure ; & ſi avec celle que j'ai, j'y puis parvenir, j'en ſerai plus flattée que ſi j'étois encore jolie.

MELINDE.

Encore jolie !... Réellement, Iphiſe, vous croyez avoir été jolie ?...

IPHISE.

Je puis dire à préſent ce que j'en penſois ; c'eſt comme ſi je parlois d'une autre perſonne.

MELINDE.

Eh bien ?

IPHISE.

Et bien, Maman, ſans être réguliere, j'étois fort agréable & véritablement jolie.

MELINDE.

Eh bien, mon enfant, vous êtes dans l'erreur ; vous n'étiez point laide, mais vous aviez une figure infiniment médiocre.

IPHISE.

Vous dites cela pour diminuer mes regrets, Maman ; vous êtes bien bonne...

MELINDE.

Non, car je vous suppose assez raisonnable pour n'en point avoir. Et vous, Cénie, vous trouviez-vous charmante?

CENIE.

Oh non, Maman, mais...

MELINDE.

Achevez.

CENIE.

Je croyois ma figure plus réguliere qu'agréable, & j'aurois mieux aimé avoir celle de ma sœur.

MELINDE.

Fort bien, vous vous trouviez belle: en vérité, mes enfants, vous étiez folles toutes les deux... Mes chers amies, vous aviez l'une & l'autre une figure passable, plutôt bien que mal; mais voilà tout.

IPHISE.

Ce n'est pas ce qu'on disoit.

MELINDE.

Quand vous connoîtrez le monde, vous saurez, mes enfants, comme on doit compter sur les louanges.

CENIE.

Ah! si le monde est menteur, je ne l'aimerai pas.

MELINDE.

Il faut le connoître, s'en défier; & ne le point haïr, parce qu'il y faut vivre; & s'en faire estimer, parce qu'il nous juge.

IPHISE.

S'il est trompeur, je le fuirai.

MELINDE.

Il ne trompe que ceux que l'amour-propre aveugle, les sots ou les foux. Il est injuste quelquefois, mais il revient de ses préventions. Il est plus léger que méchant, plus frivole que dangereux; enfin, il n'est pas mépriſable, car toujours il honore, il respecte la vertu, & même, en tolérant le vice, il le démasque & le punit. Plus il y aura d'hommes rassemblés, plus on trouvera de défauts & de travers; ainsi en souffrant de ceux du monde, on les doit excuser.

IPHISE.

Il faut pour cela bien de la générosité!

MELINDE.

Il faut seulement de la justice. Etes-vous sans défauts? N'aurez-vous bas besoin de l'indulgence des autres? Disposez-vous donc à vouloir bien accorder ce que vous exigerez sûrement.

IPHISE.

J'ai de grands défauts; mais je suis un enfant, je travaillerai sur moi-même, & je me corrigerai.

MELINDE.

L'indulgence est aux nombre des vertus, c'est elle qui fait valoir toutes les autres; ainsi par conséquent, la perfection même ne vous en dispenseroit pas, au contraire.

CENIE.

Il me semble d'ailleurs qu'il est plus commode de se taire que de se fâcher; il faut détester le mal, & fermer les yeux, autant

qu'il eſt poſſible, ſur celui qu'on ne peut empêcher.

MELINDE.

L'intolérance entraîne toujours avec elle la diſpute & l'aigreur; évitons les méchants, mais ſachons vivre avec eux, ſi la deſtinée nous y force, & plaignons-les. Ils ſont auſſi dignes de compaſſion que de mépris.

CENIE.

Maman, expliquez-moi ce que c'eſt d'être méchant, je ne le comprends pas bien.

MELINDE.

Ma fille, un méchant c'eſt un mauvais cœur, incapable d'aucune eſpece de ſenſibilité, qui n'aime rien...

CENIE.

Ah, Maman! vous avez raiſon de dire qu'il faut le plaindre. Il ne peut jamais être heureux.

MELINDE.

Les méchants ſont rares, mais les méchancetés ſont communes; elles ſont produites ordinairement par le défaut d'eſprit, par le déſœuvrement de la légéreté.

IPHISE.

Quoi! l'on peut faire des méchancetés ſans être méchant?

MELINDE.

C'eſt ce qui arrive tous les jours. Avec un bon cœur, avec beaucoup de vertus, on peut ſe laiſſer entraîner aux égarements les plus coupables.

IPHISE.

Mais comment?

MELINDE.

Par des défauts légers en apparence, mais dont les conſéquences ſont affreuſes; par un amour-propre mal raiſouné, de l'étourderie...

IPHISE.

De l'étourderie! Ah! Maman, vous me faites frémir. Quoi, je pourrois un jour... Ah! ma ſœur, corrigeons-nous.

MELINDE.

Rien n'eſt plus facile; il ne s'agit que de réfléchir, & de le vouloir ſincérement.

CENIE.

Ah, j'y vais travailler ſans relâche.

MELINDE.

Cet ouvrage, mes enfants, aſſurera votre bonheur & le mien. Mais qui vient nous interrompre? Ah, c'eſt la Fée.

---

## *SCENE III.*

### LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

MELINDE.

VENEZ, Madame, venez recevoir tous mes remerciments; je ſuis enchantée de Cénie & d'Iphiſe; elles vous doivent une raiſon, une ſenſibilité qui me rendent bien heureuſe.

LA FÉE.

Je ſuis charmée que vous en ſoyez contente.

MELINDE.

Je le ſuis ſur-tout de leurs promeſſes, & de l'eſpoir qu'elles me donnent de ſe corriger de tous leurs défauts.

LA FÉE.

Eh bien, je viens leur en offrir le moyen le plus ſûr & le plus prompt.

MELINDE.

Quel eſt-il?

IPHISE ET CENIE.

Ah, parlez!

LA FÉE.

Écoutez-moi avec attention. J'ai été obligée, mes enfants, pour vous ôter une ridicule vanité, de vous rendre affreuſes l'une & l'autre. De tous les avantages, le moins précieux eſt celui de la beauté. Mais je conviens qu'il eſt cruel d'avoir une figure révoltante. Cependant, ſi je pouvois vous donner toutes les vertus & toutes les graces de l'eſprit en partage, je crois que vous n'auriez pas fait un mauvais marché. Mais je veux vous traiter ſuivant votre goût, & voici ce que je vous offre. J'ai compoſé pour chacune de vous, deux phioles qui contiennent une eſſence divine, dont l'une vous ôtera votre difformité, & vous rendra telles que vous étiez, ou l'autre vous donnera toutes les qualités du cœur & de l'eſprit qui vous manquent. Mais il faut choiſir, je ne puis vous accorder ces deux dons réunis, mon pouvoir ne va pas juſques-là.

IPHISE.

C'eſt bien dommage.

LA FÉE.

Voici les flacons... (*Elle tire des flacons d'une boîte.*) Celui-ci, qui eſt couleur de roſe, en le buvant fera diſparoître votre laideur; & de la même maniere, ce blanc-ci vous rendra parfaites.

MELINDE.

Eh bien, qu'en dites-vous?

CENIE.

Ah, Maman, c'eſt à vous à nous conſeiller.

LA FÉE.

Non, je veux que vous vous décidiez vous-mêmes.

IPHISE.

Voyons le couleur de roſe.

MELINDE.

Iphiſe!....

LA FÉE *à Mélinde.*

De grace, taiſez-vous.

IPHISE.

Je ne veux que le regarder. (*La Fée lui donne le flacon.*) Ah! qu'il ſent bon!

LA FÉE.

Nous allons vous laiſſer ſeules, conſultez-vous enſemble; dans une demi-heure nous reviendrons ſavoir votre réponſe.

CENIE.

Ah! ne nous quittez pas.

LA FÉE.

Il le faut, nous ne voulons pas vous gêner.

IPHISE.

Si nous buvions les deux flacons?

LA FÉE.

Ils ne produiroient aucun effet; le mê-

lange leur feroit perdre leurs vertus. Tenez, Cénie, voici vos deux flacons ; & vous, Iphise, voici les vôtres. Adieu.

IPHISE.

Le couleur de rose nous rendra notre premiere forme...

LA FÉE.

Ils ont leurs étiquettes, vous ne pourrez pas vous y tromper, en cas que vous vous décidiez avant notre retour. Allons, laissons-les.

MELINDE.

Ma chere Cénie, ma chere Iphise?....

LA FÉE *à Mélinde.*

Allons, encore une fois, suivez-moi. (*Elle dit à Mélinde à part en s'en allant :*) En vérité, un moment de plus, & vous gâtiez mon épreuve. (*Elles sortent.*)

---

## *SCENE IV.*

### CÉNIE, IPHISE.

CENIE, *après un moment de silence.*

EH bien, ma sœur!

IPHISE.

Eh bien, Cénie!

CENIE.

Que ferons-nous?...

IPHISE.

Il y faut réfléchir. (*Elles s'asseyent l'une & l'autre, & posent leurs flacons sur une pe-*

*tite table qu'elles approchent auprès d'elles.*)

CENIE.

La Fée avoue elle-même que c'eſt un grand malheur que d'avoir une figure révoltante.

IPHISE.

Et nous ſommes effroyables... Ah!...

CENIE.

Quoi donc?

IPHISE.

Le haſard eſt ſingulier... Voilà un miroir qui ſe trouve ſur cette table.

CENIE.

Je parierois que c'eſt une malice de la Fée. Un miroir dans cet inſtant n'eſt qu'une tentation dangereuſe ; Iphiſe, ne nous y regardons pas.

IPHISE.

Voilà un plaiſant ſcrupule ; un miroir eſt toujours bon à conſulter. (*Elle dreſſe le miroir ſur la table.*)

CENIE.

Ne conſultons que la raiſon.

IPHISE.

Il faut écouter les avis de tout le monde. (*Elle ſe regarde dans le miroir.*) Quelle figure!...

CENIE.

Ah, ma ſœur! vous allez préférer le flacon couleur de roſe.

IPHISE, *ſe regardant toujours.*

Je n'ai jamais trouvé ma laideur ſi ſinguliere, ſi difforme;... certainement, Cénie, la vôtre eſt moins déſagréable.

CENIE.

Jusqu'ici vous m'aviez paru penser tout le contraire.

IPHISE.

C'est que je ne m'étois pas examinée avec soin... Ah! je me rends justice; sûrement votre figure n'est pas aussi choquante que la mienne.

CENIE.

Quelle idée!...

IPHISE.

Premiérement, vous êtes beaucoup moins bossue que moi.

CENIE.

Je n'en crois rien.

IPHISE, *se regardant toujours.*

Je suis sans comparaison plus rousse que vous.

CENIE.

Je ne vois pas cela.

IPHISE.

Mais regardez, voyez nos deux figures dans ce miroir, vous en conviendrez.

CENIE, *se penche & se regarde.*

Ah, je suis mille fois plus affreuse que vous.

IPHISE.

Ma sœur, quel parti prendrons-nous?

CENIE.

Je ne sais... cette glace a dérangé toutes mes idées. (*Elle s'y regarde encore.*)

IPHISE.

La Fée a beau dire, il est impossible qu'a-

vec de semblables visages, on puisse jamais se montrer dans le monde.

CENIE.

Sous un dehors si révoltant, prendroit-on la peine d'aller chercher de l'esprit, un bon caractere....

IPHISE.

On nous laisseroit-là avec notre perfection intérieure.

CENIE.

D'ailleurs, sans le secours du flacon blanc, ne pouvons-nous pas nous corriger de nos défauts? Il est vrai que cela ne sera pas si prompt.

IPHISE.

Mais nous ne sommes pas si pressées...

CENIE.

Sans doute, nous sommes bien jeunes.

IPHISE.

Allons, allons, ne balançons plus. (*Elle prend les flacons couleur de rose.*) Tenez, ma sœur.

CENIE.

Donnez....

IPHISE *débouche le sien, & Cénie tombe dans la réverie.*

Cénie, qui vous arrête?

CENIE.

Iphise!...

IPHISE.

Qu'avez-vous donc, vous tremblez?

CENIE.

Ah, ma sœur, qu'allons-nous faire!

IPHISE.

Vous ne ſavez pas vous décider; allons, je vais vous donner l'exemple.

CENIE, *lui arrachant le flacon.*

Non, chere Iphiſe, vous devez le recevoir de moi, je ſuis la plus âgée.

IPHISE.

Et moi la plus raiſonnable.

CENIE.

Ecoutez-moi, de grace. Si nous préférons ce flacon, nous affligerons Maman.

IPHISE.

Ah, ſi je pouvois le penſer, je le caſſerois plutôt.

CENIE.

Eh bien, ma ſœur, ſoyez-en ſûre; j'ai vu ſon inquiétude quand elle nous a quittées; elle trembloit que nous ne fiſſions un choix imprudent.

IPHISE.

En effet, je me rappelle le dernier regard qu'elle a jetté ſur nous en partant, il étoit bien triſte & bien tendre.

CENIE.

Ce regard nous apprenoit notre devoir, il faut le ſuivre.

IPHISE.

Notre laideur nous eſt moins cruelle que Maman ne nous eſt chere.

CENIE.

Elle & la Fée ne deſirent que notre bonheur.

IPHISE, *prenant les flacons.*

Sacrifions-nous pour elle; tenez, chere Cénie.

CENIE,

CENIE, *prenant le flacon.*
Je n'hésiterai pas pour celui-ci.
(*Elles boivent toutes les deux.*)
IPHISE, *après avoir bu.*
Me voilà donc accomplie!...
CENIE, *regardant sa sœur.*
Que vois-je!...
IPHISE.
Ah, ma sœur! vous avez repris votre premiere figure.
CENIE.
Et vous aussi!... Eh, mon Dieu, nous serions-nous trompées de flacons?...

---

## *SCENE V.*

### LA FÉE, MÉLINDE, CÉNIE, IPHISE.

LA FÉE.

RASSUREZ-VOUS, mes chers enfants, & embrassez-nous.
MELINDE, *les embrassant.*
Iphise! Cénie! que je vous aime!
CENIE.
Nous sommes donc bien heureuses....
Mais par quel prodige le flacon blanc....
LA FÉE.
Après l'action que vous venez de faire, vous n'êtes plus des enfants. Je ne dois plus vous tromper; tout ce qui vous est arrivé, n'étoit qu'une épreuve. Votre ten-

dreſſe pour Mélinde & pour moi, a ſu l'emporter ſur votre vanité; ce ſacrifice étoit à la fois l'ouvrage de la raiſon & du ſentiment : jugez s'il nous eſt cher, & ſi nos cœurs ſavent l'apprécier.

IPHISE.

Mais nous aurons toujours les mêmes défauts.

MÉLINDE.

En choiſiſſant le flacon blanc, c'étoit preſque prouver que vous n'en aviez pas beſoin.

CENIE, *à Mélinde & à la Fée.*

Enfin, vous êtes contentes, ainſi nous devons l'être.

MÉLINDE.

Vous avez perdu votre difformité, & vous nous êtes plus cheres que jamais; voilà ce que vous avez gagné à vous bien conduire. N'oubliez jamais, mes enfants, que, dans tous les événements de la vie, la réſolution la plus honnête & la plus vertueuſe, eſt toujours la plus ſûre & la meilleure.

FIN.

# L'ISLE
# *HEUREUSE;*

## COMÉDIE
### *EN DEUX ACTES,*

## *PERSONNAGES.*

LA FÉE LUMINEUSE,

LA FÉE BIENFAISANTE, *Sœur de Lumineuſe.*

La Princeſſe ROSALIDE, *Eleve de Lumineuſe.*

La Princeſſe CLARINDE, *Eleve de Bienfaiſante.*

ZULMÉE, *Suivante de Roſalide.*

*La Scene eſt dans un Palais.*

# L'ISLE HEUREUSE,

## COMÉDIE.

## ACTE I.

### *SCENE PREMIERE.*

ZULMÉE.

QUEL tapage dans ce palais! Tout le monde attend avec impatience la fin de cette journée, qui doit décider du sort de l'Isle heureuse : on s'empresse, on se questionne ; & les Fées, & les deux jeunes Princesses sont, je crois, dans de violentes agitations. Pour moi, attachée depuis trois jours au service de la Princesse Rosalide, tous mes vœux sont pour elle. Je ne sais cependant si elle l'emportera sur Clarinde... Rosalide a, dit-on, de l'esprit, des talents, & un mérite supérieur ; mais elle est fiere, capricieu-

se : on la flatte, on l'encense, on l'admire peut-être ; mais on aime Clarinde, & je crains.... J'entends quelqu'un, taisons-nous, c'est ma jeune maîtresse...

## *SCENE II.*

ROSALIDE, ZULMÉE.

ROSALIDE.

ENFIN, je puis me dérober à cette foule importune qui m'excede depuis deux heures... Ah, Zulmée, vous voilà?...

ZULMÉE.

Eh bien, Madame, l'instant du couronnement est-il fixé...

ROSALIDE.

Oui, la Reine de l'Isle heureuse sera proclamée ce soir à six heures...

ZULMÉE *baisant le bas de la robe de Rosalide.*

Que je fois la premiere à lui rendre mon hommage...

ROSALIDE.

Quelle folie, Zulmée... Ne savez-vous pas que mon sort est incertain, & que Clarinde peut être couronnée?...

ZULMÉE.

Je sais, Madame, que vos prétentions sont les mêmes ; mais que vos droits sont différents!...

ROSALIDE.

Non, vous vous trompez : la feue Reine de cette Isle, en mourant, nomma pour Régentes de ses Etats les deux Fées qui nous ont élevées, Clarinde & moi, en les priant de se charger de notre éducation ; & elle ajouta que lorsque nous aurions atteint l'âge fixé par les loix, on formeroit un Conseil des Vieillards & des Sages de cette Isle, afin qu'à la pluralité des voix, il pût choisir entre nous deux celle qu'il jugeroit la plus digne d'être élue Reine.

ZULMÉE.

Mais, Madame, par votre naissance, n'êtes-vous pas plus près du trône ?...

ROSALIDE.

Non, les droits de Clarinde à cet égard sont encore les mêmes ; nous étions du sang de la feue Reine, mais à un degré si éloigné, que les preuves de part & d'autre en sont également obscures : la Reine n'ayant pas d'autres hétitiers, ne voulut pas prononcer entre nous ; & cependant par les sages dispositions que je viens de vous détailler, elle trouva le moyen d'accorder une juste préférence, puisqu'elle ne laisse ses Etats qu'à la plus digne de les gouverner.

ZULMÉE.

Ah, Madame, que cette disposition fut heureuse pour vous !

ROSALIDE.

Fort bien, Zulmée ; je vous passe cette flatterie, elle n'est pas mal tournée ; mais revenez-y rarement, les louanges n'ont pas

toujours le don de me plaire ; cependant je les aime, je l'avoue, mais j'y ſuis fort difficile, je vous en avertis.

ZULMÉE.

Quand on oſe vous en donner, c'eſt ſans projet ; elles échappent, il faut bien que vous les pardonniez.

ROSALIDE.

Zulmée, vous avez de l'eſprit, j'entrevois que nous pourrons nous convenir... Avez-vous vu la Fée aujourd'hui ?...

ZULMÉE.

Non, Madame : elle eſt ſi occupée des préparatifs du couronnement... C'eſt pour vous qu'elle travaille...

ROSALIDE.

Il y aura beaucoup de fêtes !... J'en ſuis ſi laſſe ; des fêtes !...

ZULMÉE.

Il eſt vrai que chaque jour la Fée prend ſoin de vous en procurer de nouvelles ; elle vous aime avec une paſſion !... & cela eſt ſi naturel !...

ROSALIDE, *à part.*

Encore !... Cette fadeur éternelle commence à me fatiguer. (*Haut.*) Zulmée, laiſſez-moi ſeule. (*Zulmée s'éloigne, & reſte dans le fond du théâtre.*)

ROSALIDE.

J'ai renvoyé Zélis, parce que je la trouvois bruſque ; je n'ai pu garder Fatime, Zerbine & Ziphé... & déja Zulmée commence à me déplaire... eſt-ce ma faute ou la leur ?... Quoi, voir toujours des

visages nouveaux, ne s'attacher perſonne!.... Ah, malgré tous les ſoins de la Fée, je ſens que je ne ſuis pas heureuſe... (*Elle s'aſſied dans un fauteuil, & tombe dans la rêverie.*)

ZULMÉE, *ſe rapproche doucement, & dit:* Madame!....

ROSALIDE.

Quoi, que voulez-vous?....

ZULMÉE.

Je croyois que vous m'aviez appellée.

ROSALIDE.

Non, mais reſtez.... Allez-moi chercher ma harpe.... Non, je lirai.... Zulmée, avez-vous quelques talents?...

ZULMÉE.

Je deſſinois, je chantois autrefois; & je dirai naïvement que c'étoit avec tant de ſuccès, que je me croyois parvenue au dernier degré de la perfection....

ROSALIDE.

Eh bien...

ZULMÉE.

Eh bien, Madame, je ſuis déſabuſée, depuis que j'ai le bonheur d'être auprès de vous.

ROSALIDE.

Avez-vous vu le dernier tableau que j'ai donné à la Fée?...

ZULMÉE.

Hélas! oui, Madame, je l'ai vu, la Fée l'a fait mettre dans la grande galerie; j'ai paſſé ce matin deux heures à le conſidérer; & en rentrant dans ma chambre, j'ai

jetté au feu mes esquisses, mes crayons & mes pinceaux.

ROSALIDE.

On a fait d'assez jolis vers sur ce tableau, les connoissez-vous?...

ZULMÉE.

Oui, Madame; mais ils ne me plaisent pas : il est vrai que je ne suis jamais contente des éloges qu'on vous donne, je trouve toujours qu'il y manque quelque chose... Mais les portes s'ouvrent, c'est sans doute la Fée Lumineuse; oui, c'est elle-même.

ROSALIDE *s'avance vers la Fée.*

Zulmée, laissez-nous...

ZULMÉE, *à part en s'en allant.*

Fasse le Ciel que Rosalide soit Reine! elle aime la flatterie; j'ai saisi son foible, & je suis sûre désormais de la gouverner à mon gré... (*Elle sort.*)

---

## *SCENE III.*

LA FÉE LUMINEUSE, ROSALIDE.

LA FÉE.

QU'AVEZ-VOUS, ma chere Rosalide, je vous trouve l'air triste?

ROSALIDE.

Je vous avoue, Madame, que j'ai un peu d'humeur dans ce moment-ci...

LA FÉE.

Et pourquoi ? Auriez-vous de l'inquiétude sur l'élection qui doit se faire ce soir ?...

ROSALIDE.

Oh, non, point du tout, ce n'est pas cela; & ce qui m'occupoit quand vous êtes entrée, ne mérite pas...

LA FÉE.

N'importe, je veux savoir...

ROSALIDE.

Eh bien, Madame, c'est cette jeune personne que vous venez de placer auprès de moi.

LA FÉE.

Elle ne vous convient pas?

ROSALIDE.

Je n'ai pas bonne opinion de son caractere; si vous saviez avec quelle fadeur, avec quelle bassesse elle me louoit...

LA FÉE.

Oh, ce n'est que cela; mais, mon enfant, votre modestie vous fait prendre pour des flatteries la simple vérité, je vous assure : je vous le dis naturellement, je suis fiere de mon ouvrage, & il est certain que, grace à la nature, & sur-tout à l'éducation que je vous ai donnée, vous êtes une personne réellement accomplie.

ROSALIDE.

Accomplie ! Eh bien, Madame, de bonne foi, je ne crois pas cela.

LA FÉE.

Je le sais bien, & voilà ce qui prouve la perfection de mon ouvrage; car si vous

vous rendiez justice, il vous manqueroit une vertu.

ROSALIDE.

Cependant j'ai beaucoup d'orgueil.

LA FÉE, *en riant.*

Oui, mon enfant, soyez toujours bien persuadée de cela.

ROSALIDE, *vivement.*

Oui, Madame, j'en ai beaucoup; & puisque vous me forcez de le dire, je ne trouve personne qui me soit préférable: par exemple, est-ce là être modeste?.... Vous riez, vous croyez que j'exagere; non, je dis ce que je pense.... & cependant, malgré cette extrême vanité, je suis presque toujours mécontente de moi-même; comment accorder cela?

LA FÉE.

Elle est charmante! Embrassez-moi, ma chere Rosalide. Ah! si vous n'êtes pas satisfaite de vous, qui donc pourra jamais l'être de soi-même?

ROSALIDE.

Je ne me plains point de la nature, elle m'a donné un cœur sensible & reconnoissant. Je dois me louer de la fortune, qui m'a procuré une bienfaitrice telle que vous; mais, Madame, quoi que vous en disiez, j'ai des défauts qui vous échappent, parce que vous m'aimez, & dont je m'apperçois, malgré moi, parce que j'en souffre.

LA FÉE.

Elle en revient toujours à ses défauts. Je voudrois bien que ma sœur entendît

cette conversation, elle qui vous croit si vaine, & qui me cite sans cesse la surprenante humilité de sa Clarinde. Enfin, ce jour, chere Rosalide, ce jour, le plus beau de ma vie, va fixer votre destinée au gré de mes souhaits; je vous verrai ce soir Reine de l'Isle heureuse! ma joie ne sera troublée que par la peine qu'éprouvera ma sœur; car elle a la folie de concevoir les plus grandes espérances pour son éleve: comprenez-vous qu'on puisse pousser l'aveuglement à ce point?

ROSALIDE.

Je ne puis juger du mérite de la Princesse Clarinde; je la connois si peu, & je l'ai vue si rarement, quoique nous ayons été l'une & l'autre élevée dans ce palais...

LA FÉE.

Comme ma sœur avoit des idées absolument opposées aux miennes sur l'éducation, je n'ai pas voulu par cette raison que vous fussiez liée avec Clarinde; mais aujourd'hui je trouve qu'il est convenable que vous fassiez ensemble une connoissance particuliere, puisque celle qui sera Reine doit aimer & protéger l'autre...

ROSALIDE.

Ah! tout le bien que j'ai entendu dire de Clarinde, a disposé depuis long-temps mon cœur à la chérir.

LA FÉE.

Oui, elle est intéressante, en vérité; elle n'a rien de brillant, mais elle est douce, bonne; & quoiqu'elle soit née avec un

eſprit fort médiocre, ſi j'euſſe été chargée de ſon éducation, je ſuis ſûre que j'en aurois fait une perſonne charmante. Ma ſœur m'a dit qu'elle vous l'ameneroit aujourd'hui. Mais, Roſalide, vous ne m'écoutez pas, vous rêvez...

ROSALIDE.

Il eſt vrai, Madame.... je penſois à quelque choſe que vous m'avez dit tout-à-l'heure au ſujet de la Fée Bienfaiſante.

LA FÉE.

Eh bien.

ROSALIDE.

Elle me trouve vaine, dites-vous; cela me revient à l'eſprit, je ne ſais pourquoi....

LA FÉE.

Bon....

ROSALIDE.

Je voudrois ſavoir ſur quelle raiſon elle peut fonder une ſemblable accuſation, je ne me vante jamais.

LA FÉE.

Oh pour cela non, tout au contraire....

ROSALIDE.

Je ne parle jamais de moi, je hais & je fuis les éloges... ſur quoi me juge-t-elle donc vaine?

LA FÉE.

Oh, parce qu'elle penſe ſûrement que vous avez tout ce qu'il faut pour l'être...

ROSALIDE.

Mais elle a dit poſitivement que je l'étois.

LA FÉE.

Sans doute, par jalouſie; c'eſt ainſi

qu'elle dépriſe vos talents, vos agréments: par exemple, ce dernier tableau que vous avez fait, & qui eſt un chef-d'œuvre, non-ſeulement elle l'a regardé ſans enthouſiaſme, mais elle l'a loué avec une nonchalance, une froideur...

ROSALIDE.

Je ſuis ſenſible, je l'avoue, à ces marques d'averſion.... je ne puis ſupporter l'injuſtice; elle me révolte.... m'afflige, & me met hors de moi.

LA FÉE.

Eh, calmez-vous, mon enfant: la pauvre petite! elle en a les larmes aux yeux: que cela eſt touchant!

ROSALIDE, *avec un ris forcé.*

Qui, moi, Madame? Ah, je vous aſſure que je n'éprouve nul attendriſſement... Je ſuis fâchée de déplaire à la Fée Bienfaiſante, j'en ai témoigné ma ſurpriſe; car je n'ai rien fait qui dût m'attirer ce malheur; mais je vous proteſte que d'ailleurs je n'en reſſens ni dépit, ni colere...

LA FÉE.

Ah, j'en ſuis convaincue.... Mais que nous veut Zulmée?...

## *SCENE IV.*

LA FÉE, ROSALIDE, ZULMÉE.

ZULMÉE *à la Fée.*

MADAME, les Ambassadeurs du Roi Zolphir viennent d'arriver, & demandent audience.

LA FÉE.

Il faut avertir ma Sœur.... mais la voici, & Clarinde avec elle...

(*Zulmée sort.*)

## *SCENE V.*

BIENFAISANTE, ROSALIDE, CLARINDE, LUMINEUSE.

BIENFAISANTE.

ALLEZ, Clarinde, embrasser Rosalide, & demandez-lui son amitié...

ROSALIDE *s'avançant.*

Puissiez-vous, chere Clarinde, la desirer aussi sincérement qu'elle vous est accordée!...

CLARINDE.

Je vous promets les sentiments de la Sœur la plus tendre, & mon cœur les attend de vous.

LUMINEUSE *à Bienfaisante.*

Je crois qu'elles feront charmées de s'entretenir sans témoins ; permettez-vous qu'elles aillent ensemble dans mon cabinet ?...

BIENFAISANTE.

J'y consens ; Clarinde, suivez Rosalide...

(*Les jeunes Princesses se prennent sous le bras & sortent. Rosalide, en passant devant Bienfaisante, lui fait une révérence mêlée de fierté & de dédain.*)

---

## *SCENE VI.*

### LES DEUX FÉES.

(*Bienfaisante, en regardant sortir Rosalide.*)

BIENFAISANTE.

En qualité de Fée, je possede l'art de lire dans les yeux, & d'y deviner à-peu-près la pensée, & j'ai vu dans ceux de Rosalide un violent dépit contre moi ; quelle en peut donc être la cause ?...

LUMINEUSE.

Laissons cela, ma Sœur, & parlons d'affaires plus sérieuses. Savez-vous l'arrivée des Ambassadeurs ?

BIENFAISANTE.

Oui, je leur ai fait dire que nous les verrions après le couronnement...

LUMINEUSE.

Devinez-vous le sujet de leur ambassade ?...

BIENFAISANTE.

Ces mêmes Ambassadeurs étoient ici il y a huit mois; ils entendirent parler de l'élection qui devoit, comme vous savez, se faire il y a six semaines.

LUMINEUSE.

Oui, il est vrai qu'elle a été différée...

BIENFAISANTE.

Et j'imagine que la croyant faite, ils viennent, de la part de leur Maître, pour complimenter la nouvelle Reine...

LUMINEUSE.

Ah ça, ma Sœur, parlez-moi vrai; quel est au fond du cœur votre pressentiment sur le choix qui doit se faire ce soir?

BIENFAISANTE.

Je devine le vôtre; mais laissez-moi vous cacher le mien; vous êtes plus vive que moi, &...

LUMINEUSE.

De bonne foi, vous croyez que Clarinde sera préférée?

BIENFAISANTE.

J'ai mis tous mes soins à l'en rendre digne.

LUMINEUSE.

Et moi depuis quinze ans je ne me suis occupée que de l'éducation de Rosalide.

BIENFAISANTE.

Vous lui avez donné beaucoup de talents, vous avez orné & cultivé son esprit, c'est une justice qu'on doit vous rendre...

LUMINEUSE.

Et son cœur, ses principes & ses sentiments?

...

BIENFAISANTE.

Je n'en puis juger, je ne les connois pas.

LUMINEUSE.

Pour moi je ne puis juger des talents & de l'esprit de Clarinde, car je ne les connois pas.

BIENFAISANTE.

On peut juger du moins de sa bienfaisance, de sa douceur, de son égalité & de son bon sens Il me semble que personne ne lui dispute ces qualités. C'est l'estime & l'amour des peuples, qui doivent aujourd'hui proclamer une Reine; ainsi, ma Sœur, je puis n'être pas sans espérances....

LUMINEUSE.

Ainsi vous trouvez la supériorité nuisible dans une Princesse faite pour régner.

BIENFAISANTE.

La véritable supériorité est celle qui fait gagner tous les cœurs; je n'admire que celle-là...

LUMINEUSE.

Et la haine & l'envie que produit le mérite, vous n'y croyez pas?...

BIENFAISANTE.

Une ame sensible, un caractere égal & doux mettent à l'abri de la haine; & quand on ne fera point un vain étalage des avantages qu'on possede, l'envie même en les découvrant s'éteindra, ou saura se contraindre au silence.

LUMINEUSE.

Enfin, je crois Clarinde parfaite, puisque vous le dites; mais sa réputation n'est

pas auſſi brillante qu'elle devroit l'être; à peine ſon nom eſt-il connu, lorſque celui de Roſalide eſt célebre juſques dans les Etats les plus éloignés de cette iſle.

BIENFAISANTE.

Ma ſœur, j'ignore quelle eſt au-delà de cette Iſle, la réputation de Clarinde; mais je ſuis ſûre qu'elle eſt chérie de tout ce qui l'approche.

LUMINEUSE.

Et Roſalide eſt admirée de tout ce qui peut ou la voir ou l'entendre....

BIENFAISANTE.

Mais qui vient nous interrompre?...

LUMINEUSE.

Zulmée, que voulez-vous?...

---

## *SCENE VII.*

LUMINEUSE, BIENFAISANTE, ZULMÉE, *donnant une lettre à Bienfaiſante.*

ZULMÉE.

MADAME, on avoit porté cette lettre chez vous, & l'on m'a chargée de vous la remettre; les Ambaſſadeurs qui viennent d'arriver, eſpéroient pouvoir vous la préſenter eux-mêmes de la part du Roi leur Maître; mais comme ils ſavent que vous ne les verrez que ce ſoir...

BIENFAISANTE.

Il ſuffit, Zulmée. (*Zulmée ſort. Elle ouvre la lettre, & lit tout bas.*)

LUMINEUSE.

Pourquoi, ma ſœur, cette lettre n'eſt-elle que pour vous?.... Au moins peut-on ſavoir ce qu'elle contient?....

BIENFAISANTE, *après avoir lu.*

En vérité, rien d'intéreſſant; permettez-moi de ne vous en point faire part...

LUMINEUSE.

Quoi, vous avez des ſecrets pour moi?...

BIENFAISANTE.

Non, ma ſœur; mais diſpenſez-moi....

LUMINEUSE.

Cette lettre eſt du Roi Zolphir?...

BIENFAISANTE.

Oui....

LUMINEUSE.

Eh bien, pourquoi ce myſtere? il eſt offenſant, & je ne conçois pas....

BIENFAISANTE.

Puiſque vous le voulez, liſez-la, j'y conſens.

(*Elle lui donne la lettre.*)

LUMINEUSE *lit tout haut.*

„ Je ſais, ſage Fée, que la Reine de „ l'Iſle heureuſe doit être élue mainte- „ nant; & d'après tout ce que mes Am- „ baſſadeurs m'ont dit de l'incomparable „ Clarinde, & tout ce que la renommée „ publie de ſa bienfaiſance, de ſes rares „ vertus, & de l'enthouſiaſme de ſa na- „ tion pour elle, je ne doute pas qu'elle

„ ne soit aujourd'hui placée sur un trône
„ dont elle est si digne. Recevez donc,
„ grande Fée, l'assurance de la joie sin-
„ cere que me cause cet événement ; &
„ daignez dire à la nouvelle Reine qu'elle
„ n'aura jamais d'ami & d'allié plus fidele
„ que le Roi ZOLPHIR ".

Assurément voilà la lettre la plus extraordinaire & la plus impertinente....

BIENFAISANTE.

Croyez-vous, ma sœur, que j'en doive être offensée ?

LUMINEUSE.

La plaisanterie est fort déplacée dans ce moment.

BIENFAISANTE.

Oh, ma sœur, de grace, point d'humeur; nous avons des intérêts différents; mais vous m'aviez promis qu'ils ne nous diviseroient pas.

LUMINEUSE.

Enfin, dans deux heures, le sort aura décidé entre Clarinde & Rosalide; j'attends ce moment avec une vive impatience....

BIENFAISANTE.

Et moi avec une grande tranquillité. Voici nos éleves, laissons-les ensemble, & allons donner nos derniers ordres pour le couronnement....

BIENFAISANTE *sort*; *Lumineuse reste*, *& dit* :

Rosalide, dans une demi-heure, trouvez-vous dans la grande galerie, j'ai encore quelques instructions à vous donner.

(*Elle sort.*)

## *SCENE VIII.*

ROSALIDE, CLARINDE.

ROSALIDE.

DES instructions!.... Cela eſt apparemment relatif à la cérémonie de l'élection; car je ne penſe pas que j'aye d'ailleurs beaucoup d'inſtructions à recevoir...

CLARINDE.

Vous êtes donc bien ſavante?...

ROSALIDE.

On ſe juge mal ſoi-même; mais vous venez de m'entendre chanter, jouer des inſtruments, vous avez vu mes tableaux: qu'en penſez-vous?...

CLARINDE.

Tout cela m'a paru charmant, je vous l'ai dit; mais à mon âge on n'eſt pas en état de bien juger; on n'a que des connoiſſances ſi imparfaites, ſi bornées...

ROSALIDE.

A votre âge!.... Mais vous ignorez donc que nous ſommes de même âge....

CLARINDE.

Non, je le ſavois....

ROSALIDE.

Eh bien.... vous voyez cependant qu'on peut à notre âge ſavoir quelque choſe....

CLARINDE.

Mais oui, c'eſt ce que je diſois....

ROSALIDE.

Mais vous n'admettez pas la supériorité...

CLARINDE.

Oh non....

ROSALIDE, *à part.*

Je crois en effet qu'elle a raison pour elle. (*Haut.*) J'ai un mal de tête inoui. Avez-vous de l'humeur quelquefois?....

CLARINDE.

Qu'est-ce que c'est que de l'humeur?... du chagrin, de l'inquiétude?...

ROSALIDE.

Oui, du chagrin, sans sujet...

CLARINDE.

Sans sujet!.... je ne connois pas.... ROSALIDE *haussant les épaules, à part.* Elle ne sait rien. Qu'elle est mal élevée!... (*Haut.*) La Fée Bienfaisante vous a-t-elle fait apprendre quelques langues étrangeres?....

CLARINDE.

Oui. Oh, elle a donné tous les soins imaginables à mon éducation....

ROSALIDE, *à part.*

Il y paroît. (*Haut.*) J'en sais quatre, moi. Et vous?

CLARINDE.

A-peu-près de même....

ROSALIDE.

Et parfaitement bien?....

CLARINDE.

Oh point du tout, je ne sais rien parfaitement.

ROSALIDE,

ROSALIDE.

(*Elle la conſidere.*)

Elle eſt modeſte, du moins... Comme elle a l'air doux! (*Clarinde ſourit.*) De quoi riez-vous, Clarinde?....

CLARINDE.

Je ne ſais....

ROSALIDE, *la conſidérant toujours.*

Elle a une certaine timidité qui a beaucoup de grace.... Clarinde, aurez-vous bien peur ce ſoir à la cérémonie?....

CLARINDE.

Bien peur... non...

ROSALIDE.

Savez-vous comment cela ſe paſſera?

CLARINDE.

Oui, à-peu-près. On nous conduira dans une grande ſalle, nous ferons chacune un petit diſcours, & enſuite le conſeil des Sages & des Vieillards prononcera.

ROSALIDE.

C'eſt cela, à l'exception du petit diſcours; car le mien durera trois quarts d'heure...

CLARINDE.

Bon...

ROSALIDE.

Oui, pour le moins...

CLARINDE.

Ah, j'en ſuis charmée...

ROSALIDE.

Vous êtes fort obligeante....

CLARINDE.

Cela me divertira ſûrement beaucoup...

ROSALIDE, *à part.*

Qu'elle eſt ſimple!.... (*Haut.*) Cela vous divertira donc?.... Divertir, n'eſt pas, je crois, abſolument le mot qui convenoit à la choſe...

CLARINDE.

Pardonnez-moi, tout autre mot ne rendroit pas mon idée... Je trouve dans vos manieres, dans votre air, & dans tout ce que vous dites, je ne ſais quoi que je ne peux exprimer, que je n'ai vu qu'à vous, & qui m'amuſe ſinguliérement...

ROSALIDE.

En vérité, voilà un éloge tout nouveau pour moi...

CLARINDE.

Mais eſt-ce bien un éloge?... Je n'ai pas cru vous en donner un.

ROSALIDE.

Oui, j'imagine en effet que ſouvent vos diſcours ne ſe rapportent pas exactement à vos intentions, & cela ſans artifice & ſans fauſſeté; car aſſurément on ne vous en ſoupçonnera pas, vous avez une mine ſi douce & ſi naïve...

CLARINDE.

Et bien moi, par exemple, je ne prendrai pas cela pour un éloge; ai-je tort?

ROSALIDE.

Oui, car je penſe réellement que la candeur & l'innocence ſe peignent ſur votre viſage.

CLARINDE.

Mais ſi votre intention ne ſe rapportoit pas exactement à vos diſcours...

ROSALIDE.

Savez-vous que vous avez beaucoup d'esprit naturel?

CLARINDE.

Qu'est-ce que c'est que celui qui ne l'est pas?... Vous pourriez me l'apprendre, je crois...

ROSALIDE.

Mais réellement on diroit qu'elle y entend finesse. Revenons à votre discours; est-il bien éloquent?...

CLARINDE.

Je n'ai point fait de discours, moi...

ROSALIDE.

Ah, vous parlerez de tête...

CLARINDE.

Précisément.

ROSALIDE.

Et votre Fée vous l'a conseillé....

CLARINDE.

Elle m'en a donné l'ordre le plus positif.

ROSALIDE

Cela est surprenant. Dites-moi un peu, ma chere Clarinde, quel a été votre genre de vie jusqu'ici?

CLARINDE.

Je me suis toujours trouvée si heureuse, qui je n'envisage qu'avec crainte les changements qui peuvent arriver dans ma destinée....

ROSALIDE.

Vous n'avez pas d'ambition, je m'en étois doutée; cependant si vous êtes déclarée Reine ce soir?...

CLARINDE.

Je ne m'occuperai plus que des moyens de justifier le choix qu'on aura daigné faire.

ROSALIDE.

Voilà une réponse qui me plaît : je suis fâchée, Clarinde, de ne pouvoir que vous amuser; car vous faites sur moi une impression beaucoup plus solide, & vous m'intéressez véritablement.

CLARINDE.

Je ne me flatte pas qu'il y ait une grande conformité dans nos esprits & dans nos caracteres; mais je sens que nos cœurs pourroient se convenir....

ROSALIDE.

Je parie que la Fée Bienfaisante vous aura prévenue contre moi....

CLARINDE.

Vous la connoissez mal, elle en est incapable.

ROSALIDE.

Cependant je sais qu'elle désapprouve à beaucoup d'égards l'éducation que Lumineuse m'a donnée.

CLARINDE.

Cela pourroit être; mais elle ne m'en a jamais parlé....

ROSALIDE.

Cela pourroit être.... & si cela étoit, penseriez-vous qu'elle eût raison?...

CLARINDE.

Bienfaisante ne peut jamais avoir tort. Si vous saviez comme elle est juste, pénétrante, bonne....

ROSALIDE.

Vous l'aimez uniquement?...

CLARINDE.

Non, mais je l'aime comme je le dois, de préférence à tout...

ROSALIDE.

Et qui donc aimez-vous encore?

CLARINDE.

La compagne, l'amie que Bienfaisante m'a donnée, Zémire, qui est pour moi ce que vous est Zulmée.

ROSALIDE, *avec embarras.*

Zulmée n'est à moi que depuis deux jours.

CLARINDE.

Auriez-vous perdu votre amie, & n'ai-je pas imprudemment renouvellé votre peine?...

ROSALIDE.

Non.... Clarinde, changeons d'entretien.

CLARINDE.

Rosalide, qu'avez-vous? je vous ai fâchée sans le vouloir.

ROSALIDE *tristement.*

Vous méritez d'être aimée, Clarinde; je ne suis pas surprise que, depuis votre enfance, vous ayiez une amie; mais moi, je n'en ai point.

CLARINDE.

Je serai la vôtre, ma chere Rosalide...

ROSALIDE *à part.*

Qu'elle est bonne & touchante! Et je me moquois d'elle.

CLARINDE.

Banniſſez donc cette triſteſſe qui m'afflige...

ROSALIDE.

Chaque mot qu'elle me dit m'attendrit, me pénetre. Clarinde, tel que ſoit l'événement qui doit fixer notre ſort, promettons-nous de ne jamais nous ſéparer.

CLARINDE.

Ah, j'en fais le ſerment avec tranſport.

---

## *SCENE IX.*

ROSALIDE, CLARINDE, ZULMÉE.

ZULMÉE *à Roſalide.*

MADAME, la Fée vous attend.

ROSALIDE.

Allons, il faut nous quitter, ma chere Clarinde.

CLARINDE.

Je vous ſuivrai du moins juſqu'aux portes de la galerie... *Elles ſortent.*

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

LUMINEUSE, ROSALIDE,

LUMINEUSE.

JUGEZ de ma surprise à la lecture de cette lettre.

ROSALIDE.

Je vous avoue que je la partage, & que cette grande célébrité de Clarinde m'étonne infiniment; je rends avec plaisir justice à ses bonnes qualités; elle est, comme vous le disiez, douce, aimable, intéressante; mais il me semble qu'elle est dépourvue de tout ce qui peut inspirer l'admiration & l'enthousiasme.

LUMINEUSE.

Elle n'a ni talents, ni supériorité dans aucun genre. Mais aussi je suis persuadée que cette prétendue célébrité n'existe pas; son affabilité aura gagné le cœur de ces Ambassadeurs, qui, sans doute, en ont fait à leur Maître le portrait le plus exagéré.

ROSALIDE.

En effet, je me rappelle que pendant leur premier voyage, je les ai très-peu vus; ils avoient des manieres étrangeres & gauches

qui me déplaiſoient; & j'ai même pris la liberté de m'en moquer aſſez ouvertement.

LUMINEUSE.

Ne cherchons pas davantage, voilà le mot de l'énigme, & voilà de quoi rabattre un peu de la vanité de ma ſœur, qui triomphe en ſecret, malgré toute ſa modeſtie.

ROSALIDE.

Elle triomphe!... Elle a donc trouvé cette lettre toute ſimple?

LUMINEUSE.

Elle n'en a pas éprouvé le moindre étonnement, je vous aſſure.

ROSALIDE.

Ah, par exemple...

LUMINEUSE.

Enfin, le dénouement approche, nous triompherons à notre tour...

ROSALIDE.

Les Ambaſſadeurs du Roi Zolphir, ſeront préſents à la cérémonie de l'élection.

LUMINEUSE.

Ah, certainement, je leur ai fait dire de s'y trouver.

ROSALIDE.

Je vous avouerai, Madame, que je voudrois pour toute choſe au monde, que leur Maître y fût lui-même.

LUMINEUSE.

Mais rien ne m'eſt plus facile, & vous me donnez-là une excellente idée. Par le pouvoir de mon art, il m'eſt aiſé...

ROSALIDE.

Ah, Madame, que vous êtes bonne!

LUMINEUSE.

Non-seulement Zolphir y sera, mais encore tous les Rois & Princes voisins de cette Isle; je veux, ma chere Rosalide, que l'assemblée où vous allez paroître & réunir tous les suffrages, soit la plus auguste & la plus brillante de l'univers. Restez ici; je vais dans mon cabinet travailler au charme qui doit satisfaire vos desirs & les miens, & je reviendrai vous joindre. (*Elle sort.*)

ROSALIDE. *seule.*

Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, j'éprouve une certaine inquiétude vague que je n'ai jamais ressentie.... Depuis que j'ai vu Clarinde, je suis encore plus mécontente de moi-même: je me crois cependant supérieure à elle. Quand mon esprit nous compare l'une à l'autre, je le pense en effet.... mais quand je cesse de raisonner, & que je n'écoute que mon cœur, tout le mérite dont je m'enorgueillis semble s'évanouir, & je voudrois ressembler à Clarinde.... Elle intéresse, elle attire, elle attache, & je sens que déja je l'aime véritablement.

## *SCENE II.*

ZULMÉE, ROSALIDE.

ZULMÉE *accourant.*

AH, Madame, je viens de voir le spectacle le plus noble & le plus imposant qui soit peut-être au monde.

ROSALIDE.

Quoi donc ?

ZULMÉE.

C'est la salle du couronnement. Imaginez-vous des Vieillards, des Princes, des Rois, des Sages, tout cela en foule & réunis.... cela ne se voit pas communément... aussi réellement je suis saisie d'admiration !

ROSALIDE *à part.*

Le moment approche, &, malgré moi, je suis troublée....

ZULMÉE.

C'est un bruit, un vacarme dans les jardins, dans les galeries, qui s'accroît à chaque instant : tenez, entendez-vous les cris ? Oh, il faut qu'il arrive quelque événement extraordinaire.

ROSALIDE.

J'entends, je crois, répéter le nom de Clarinde.... Voyez ce que c'est, Zulmée...

ZULMÉE *va voir & revient.*

C'est la Princesse Clairinde qui traverse les galeries pour se rendre ici.

ROSALIDE.

Et pourquoi ces cris qui redoublent ?

ZULMÉE.

Oh, c'est une multitude de pauvres gens qui l'attendoient à son passage ; elle est, dit-on, fort charitable.... (*on entend crier distinctement : Vive la Princesse Clarinde, vive notre généreuse bienfaitrice !*)

Quel train, juste Ciel !... il faut que tous les malheureux secourus par Clarinde se trouvent là rassemblés....

ROSALIDE.

Ils font des vœux pour elle, ils ont raison. Ah, de tels vœux méritent d'être exaucés.... (*On crie de plus près & plus fort encore : Vive Clarinde, vive notre chere Bienfaitrice !...*)

Comment a-t-elle eu le bonheur d'être utile à tant de gens ? Moi je n'ai jamais vu de malheureux dans ce palais !

ZULMÉE.

Oh, l'on dit qu'elle les alloit chercher.

ROSALIDE.

Ah, Lumineuse !... vous auriez pu me conduire avec eux !... (*à part.*) Je me sens accablée ; jamais tant d'amertume ne remplit mon ame !...

ZULMÉE.

Voici les Fées & la Princesse.

---

## *SCENE III.*

ROSALIDE, ZULMÉE, BIENFAISANTE, LUMINEUSE, CLARINDE.

(*Les deux Fées portant une couronne enrichie de diamants.*)

BIENFAISANTE.

L'INSTANT décisif est enfin arrivé.... Voici la couronne que nous devons poser nous-mêmes avant une heure sur le front

de la Reine de l'Isle heureuse. (*Elles la posent sur une table.*) Rosalide, si c'est vous que ce sort appelle au trône, je jure par l'amitié qui m'unit à ma sœur, de vous chérir, de vous protéger à jamais, & de n'employer le pouvoir de mon art que pour votre gloire & le bonheur de vos Etats.

ROSALIDE, *à part.*

Hélas, tout ce que j'entends aujourd'hui ne doit donc servir qu'à me confondre!...

LUMINEUSE.

Clarinde, je m'engage avec joie, par les mêmes ferments; & vous, ma sœur, qui connoissez mon ame, vous savez si j'y serai fidelle.

BIENFAISANTE.

Ah, je suis sans inquiétude.... Rosalide & Clarinde, on vous attend, allez....

CLARINDE *à Bienfaisante.*

Quoi! sans vous?...

BIENFAISANTE.

Oui; dans la crainte de gêner les suffrages, ma sœur & moi nous resterons ici: allez, mes enfants.

CLARINDE.

Venez, ma chere Rosalide, & n'oubliez pas les promesses que j'ai reçues de vous...

ROSALIDE *en lui donnant le bras.*

Ah, sans le sort & les Fées qui me forcent à vous disputer le trône, qu'il me seroit doux de le céder à vos vertus!...

CLARINDE.

Ah, personne plus que Clarinde ne vous en juge digne!...

BIENFAISANTE.

Allez, mes chers enfants, montrer à l'assemblée qui vous attend, non deux rivales, mais deux amies, trop nobles, trop sensibles, pour que l'intérêt ou l'ambition puisse jamais les désunir.

ROSALIDE.

Donnez-moi votre bras, chere Clarinde. (*à part en s'en allant.*) Je tremble & puis à peine me soutenir. (*Elles sortent, Zulmée les suit.*)

---

## *SCENE IV.*

BIENFAISANTE, LUMINEUSE.

BIENFAISANTE, *après un moment de silence, pendant lequel elle a considéré sa sœur qui rêve profondément.*

Eh bien, ma sœur?

LUMINEUSE.

Vous lisez dans mon ame; je n'essayerai point de vous déguiser l'agitation que j'éprouve, & je vous dirai avec la même sincérité que je commence à croire qu'en effet vos espérances pour Clarinde ne sont pas sans fondement.... Elle est généralement aimée; j'en viens de voir des témoignages certains.... Cet amour universel peut être va la couronner. Si cela est, je conviendrai que vous aurez choisi le moyen

le plus sûr pour la placer sur le trône; mais aura-t-elle les qualités brillantes, qui seules peuvent rendre un regne mémorable & glorieux.

BIENFAISANTE.

Je n'ai désiré pour Clarinde que le genre de réputation que j'ai jugé le plus solide, celui de la bienfaisance & de la bonté.

LUMINEUSE.

C'en est assez peut-être pour être élue, mais non pour regner avec éclat. Clarinde bonne, mais simple, sans expérience, sans instruction, sans goût pour les arts, saura-t-elle discerner le mérite, encourager les talents, connoître enfin les hommes, les juger, & les conduire avec succès?

BIENFAISANTE.

Mais, ma sœur, je ne vous ai jamais dit que Clarinde fût simple & sans instruction.

LUMINEUSE.

Vous avez cultivé son esprit, vous lui avez donné des talents?...

BIENFAISANTE.

Oui, ma sœur.

LUMINEUSE.

Clarinde a des talents?

BIENFAISANTE.

Oui, ma sœur.

LUMINEUSE.

Mais c'est une plaisanterie....

BIENFAISANTE.

Non, je vous dis l'exacte vérité.

LUMINEUSE.

Mais, que fait-elle donc?

BIENFAISANTE.

Tout ce que fait Rosalide.

LUMINEUSE.

Mais, ma sœur, comment se peut-il que jamais on n'en ait parlé ?...

BIENFAISANTE.

J'ai voulu qu'elle eût des talents, non pour les afficher, mais pour son amusement & celui de ses amis ; elle n'en tire aucune vanité, elle ne cherche point d'admirateurs, & elle n'a point d'envieux.

LUMINEUSE.

Quoi que vous en disiez, je doute de la perfection de ses talents : elle a si peu d'esprit !...

BIENFAISANTE.

Ma sœur, vous vous trompez encore, Clarinde a beaucoup d'esprit.

LUMINEUSE.

Ah cela, par exemple....

BIENFAISANTE.

Oui, ma sœur, elle en a infiniment ; je conviens qu'elle ne sait ni se moquer, ni contrefaire, ni différer ; elle n'a jamais tourné en ridicule la bonhommie & l'ignorance ; elle ne trouve pas que ce soit un crime impardonnable de manquer à ce que nous appellons usages du monde ; elle sait cependant toutes ces petites conventions, & les suit ; mais en même-temps elles lui semblent si frivoles, qu'il lui paroît tout simple qu'on puisse très-communément en oublier quelques-unes. La seule chose qui la frappe en ridicule, c'est le caprice ; elle ne le conçoit

pas, & s'en amuſe naïvement; car elle a toute l'ingénuité de ſon âge : elle réfléchit beaucoup, elle juge ſainement. On ne dira peut-être jamais qu'elle eſt *piquante*; mais plus on la connoîtra, & plus on aura de plaiſir à l'entendre, & d'empreſſement à la conſulter.

LUMINEUSE.

Vous me jettez, je vous l'avoue, dans un étonnement...

BIENFAISANTE.

J'entends du bruit.... On vient, nous allons ſavoir des nouvelles...

LUMINEUSE.

Ah Ciel!... c'eſt Zulmée; la joie brille ſur ſon viſage...

Eh bien, Zulmée...

---

## *SCENE V.*

### LUMINEUSE, BIENFAISANTE, ZULMÉE.

LUMINEUSE *à Zulmée.*

LA Reine eſt-elle nommée?

ZULMÉE.

Non, Madame; mais ſi j'oſois prédire l'événement...

BIENFAISANTE.

Parlez ſans contrainte.

ZULMÉE.

Vous l'ordonnez, Madame?

BIENFAISANTE.

Oui, parlez...

ZULMÉE *à Lumineuse.*

Ah, Madame, comment vous peindre les succès inouis de la Princesse Rosalide, l'effet prodigieux qu'a produit son discours !... avec quelle grace, quelle noblesse elle l'a débité ! Par son éloquence & ses charmes, elle entraîne tous les suffrages ; dix fois des acclamations redoublées l'ont forcée de s'interrompre : enfin, elle a cessé de parler ; & les applaudissements qui font retentir la salle, n'avoient pas encore permis à la Princesse Clarinde de prendre la parole, lorsque je suis sortie pour venir vous annoncer cette heureuse nouvelle.

LUMINEUSE.

Je suis fort sensible, ma chere Zulmée, à cette preuve de votre attachement. Allez rejoindre les Princesses ; j'espere que bientôt nous allons les revoir.

(*Zulmée sort.*)

---

## *SCENE VI.*

LUMINEUSE, BIENFAISANTE.

BIENFAISANTE.

Ne vous contraignez point, ma sœur, laissez éclater votre joie...

LUMINEUSE.

Si je pensois qu'elle pût être offensante pour vous, je cesserois de m'y livrer.

BIENFAISANTE.

Non, ma ſœur, l'intérêt perſonnel ne me rendra jamais injuſte.

LUMINEUSE.

En effet, ma ſœur, j'aime Roſalide comme vous aimez Clarinde; ainſi ſongez que je ne puis éprouver qu'avec tranſport l'eſpérance qui m'eſt rendue.

BIENFAISANTE.

Ce ſentiment eſt naturel; d'ailleurs Roſalide, à beaucoup d'égards, mérite votre tendreſſe; je ne blâme en elle que ſes caprices & ſa vanité : mais elle a de l'eſprit; & ſi ſon cœur eſt bon, elle pourra facilement ſe corriger de ſes défauts.

LUMINEUSE.

Ah! ſon cœur eſt excellent, n'en doutez pas.

BIENFAISANTE.

Je le crois, & j'ai vu d'elle aujourd'hui pluſieurs traits qui me le perſuadent.

LUMINEUSE.

Vous me charmez.... Ah, ma ſœur, cette inaltérable bonté, cette équité parfaite que vous poſſédez au ſuprême degré, attire & ſubjugue toute ma confiance : eh bien, je crois dans cet inſtant que c'eſt Roſalide qui l'emportera ſur Clarinde; mais vous m'avez ouvert les yeux, & je vois que l'éducation que vous avez donnée à votre éleve, la rend en effet plus digne du trône. Trop de vanité m'égara : j'ai voulu que Roſalide fût admirée, je n'ai tourné ſon amour-propre que ſur des objets frivoles; & ſans doute

tous ſes défauts ſont mon ouvrage, je le ſens, je l'avoue; mais cependant dans ce moment même où je me condamne, elle eſt peut-être couronnée! Clarinde eſt adorée par ſa bienfaiſance, elle a mille vertus; mais celles de Roſalide, quoique moins ſolides, ſont plus brillantes; & les Sages même, ſéduits & ſubjugués, la placent ſur le trône... Ah, ma ſœur! je ne puis m'empêcher de croire que ce qui éblouit les hommes, eſt toujours ce qui les entraîne...

BIENFAISANTE.

Ils n'écoutent donc jamais leurs cœurs?... Mais quel bruit...

LUMINEUSE.

Ah, la Reine eſt nommée!... J'entends la voix de Roſalide!

BIENFAISANTE.

Prenons cette couronne, c'eſt à nous à la donner. (*Les portes s'ouvrent, Clarinde & Roſalide paroiſſent; Zulmée les ſuit.*)

---

## *SCENE VII & derniere.*

LUMINEUSE, ROSALIDE, CLARINDE, BIENFAISANTE.

(*Les Fées s'avancent pour prendre la couronne.*)

LUMINEUSE.

ROSALIDE!...

ROSALIDE.

Allez, chere Clarinde, recevoir le prix de vos vertus.

LUMINEUSE.

Qu'entends-je!... quoi! Clarinde?...

ROSALIDE.

Oui, Madame, elle eſt Reine, & par le vœu unanime de la nation. (*A Bienfaiſante.*) Ah, Madame! que n'avez-vous pu voir avec quels tranſports univerſels elle a été proclamée! Auſſi-tôt qu'elle a pris la parole, l'émotion & l'attendriſſement ont paſſé dans tous les cœurs. Ah! tous les traits de ce diſcours ſi noble & ſi touchant, ſeront à jamais gravés dans mon ſouvenir: tous les yeux fixés ſur elle, ſe rempliſſoient de larmes: elle a fait couler les miennes; j'ai partagé l'enthouſiaſme qu'elle inſpiroit, & j'ai joint avec tranſport mon ſuffrage à celui de toute l'aſſemblée.

CLARINDE.

O ma chere Roſalide, amie la plus ſenſible & la plus généreuſe!...

LUMINEUSE.

Vous l'emportez, ma ſœur, jouiſſez de votre triomphe; ne craignez point de m'affliger, j'admire votre ouvrage, & mon cœur applaudit ſans effort au juſte ſuccès qui le récompenſe: venez, aimable & vertueuſe Clarinde, venez recevoir la couronne.

CLARINDE.

Ma chere Roſalide..... je ne puis l'accepter qu'en la partageant avec vous.

LUMINEUSE.

O Ciel!...

ROSALIDE.

Moi!...

CLARINDE.

Oui, telle eſt mon irrévocable réſolution.

ROSALIDE.

Non, non, vous ſeule en êtes digne.

CLARINDE.

Je vous offre ce que j'aurois accepté de vous : ſi vous m'aimez autant que je vous aime, Roſalide, vous ne balancerez plus.

BIENFAISANTE.

Régnez l'une & l'autre; rempliſſez tous les vœux des peuples, qui n'ont pu placer Clarinde ſur le trône ſans regretter Roſalide!...

ROSALIDE.

Après le choix qu'ils ont fait, que pourroient-ils deſirer encore?... Ah! ce jour m'a trop appris à me connoître, pour que je puiſſe regretter un trône auquel je rougis maintenant d'avoir oſé prétendre.

CLARINDE.

Vous n'avez à rougir que d'outrager l'amitié par vos cruels refus.

BIENFAISANTE.

Roſalide, ſi votre ame eſt auſſi ſenſible qu'elle eſt noble & grande, pouvez-vous vous oppoſer au bonheur de votre amie!...

ROSALIDE.

Ah, Clarinde!...

CLARINDE.

Le Conſeil eſt encore aſſemblé pour la cérémonie du couronnement; venez, ma chere Roſalide, monter avec votre amie ſur un trône que vous lui rendrez ſi cher en daignant le partager.

ROSALIDE.

Vous l'ordonnez, j'y conſens...

CLARINDE.

Ah! vous comblez tous mes vœux.

ROSALIDE.

Mais ſoyez à jamais mon guide & mon modele; enſeignez-moi vos vertus, rendez-moi, s'il ſe peut, ſemblable à vous-même, ou vous n'aurez rien fait pour moi.

LUMINEUSE.

Jouiſſez à jamais, mes chers enfants, du bonheur dont vous êtes ſi dignes, & n'oubliez point que les plus grands talents & les qualités les plus brillantes, ne ſont que des dons inutiles ou dangereux, ſans la modeſtie, la bienfaiſance & la bonté.

*FIN.*

# L'ENFANT GATÉ,

## COMÉDIE

## *EN DEUX ACTES.*

## *PERSONNAGES.*

MÉLANIDE, *Veuve.*

LUCIE, *Niece de Mélanide.*

DORINE, *Maîtreſſe de Muſique & de Deſſin de Lucie, & logeant chez Mélanide.*

TOINETTE, *Fille d'une Femme-de-chambre, elevée avec Lucie.*

*La Scene eſt à Paris, chez Mélanide.*

# L'ENFANT GATÉ,

## COMÉDIE.

## ACTE I.

### *SCENE PREMIERE.*

*Le Théâtre repréſente un Cabinet d'étude ; on y voit des Livres, des Globes, des Spheres, &c.*

MÉLANIDE, DORINE.

MÉLANIDE.

Il y a long-temps, ma chere Dorine, que j'ai envie d'avoir une converſation un peu détaillée avec vous ſur ma niece ; je veux que vous me parliez franchement. Je vous ai miſe auprès d'elle, non-ſeulement pour cultiver ſon cœur & ſon eſprit, & lui donner des talents agréables, mais ſur-tout pour me dire la vérité, & m'aider à la connoître.

DORINE.

J'ai le défaut de ne pouvoir cacher ce que je penſe, &, d'ailleurs, Madame eſt ſi pénétrante....

MÉLANIDE.

Moi! point du tout. Voilà préciſément ce que je ne ſuis pas; & puis la diſſipation dans laquelle je vis, me laiſſe-t-elle le temps de réfléchir?... J'aime le monde, mais j'aime encore mieux ma niece; & ſi j'avois moi-même plus d'inſtruction, j'aurois tout quitté avec joie pour me conſacrer entiérement à l'éducation de Lucie.

DORINE.

Perſonne n'eſt plus en état que Madame...

MÉLANIDE.

Non, je me rends juſtice; je n'ai nul talent, je ne ſais rien; j'ai eu des maîtres dans ma jeuneſſe, mais je fus élevée dans un couvent, voilà la meilleure excuſe que je puiſſe donner de mon ignorance. Enfin, Lucie m'eſt chere au-delà de l'expreſſion; je ſuis veuve, je n'ai point d'enfants, elle eſt ma ſeule héritiere; je ne veux pas qu'elle puiſſe me reprocher un jour la négligence dont mille fois au fond du cœur je n'ai pu m'empêcher d'accuſer mes parents à mon égard.

DORINE.

Mademoiſelle Lucie eſt bien digne de votre tendreſſe, elle eſt charmante.

MÉLANIDE.

Voilà ce que vous lui répétez ſans ceſſe, & ce que je lui dis ſouvent moi-même; & nous avons tort, nous la gâtons.

DORINE.

Ah ! Madame, ce n'eſt pas un caractere comme le ſien qu'on peut gâter.

MÉLANIDE.

Il eſt vrai qu'elle eſt plus formée qu'on ne l'eſt ordinairement à ſon âge.... Par exemple, ſa facilité à contrefaire tout le monde, eſt une choſe que je n'ai vue qu'à elle.

DORINE.

Et elle n'a pas quatorze ans.

MÉLANIDE.

Il eſt certain qu'elle promet beaucoup; mais je voudrois qu'elle joignît à tous ſes agréments naturels, de grands talents & un bon cœur. Sans talents on s'ennuye; moi, je l'éprouve. Recevoir & faire des viſites, eſt un plaiſir dont on ſe laſſe ſi promptement!... Et voilà cependant la plus grande reſſource des perſonnes déſœuvrées. Enfin, je lui deſire une ame ſenſible, parce que ſans elle on ne jouit de rien, & que c'eſt toujours une excellente choſe à retrouver quand on n'eſt plus jolie. On penſe alors avec tant de plaiſir que des amis valent mieux que des admirateurs!

DORINE.

Madame a un fond de morale qui me charme toujours.

MÉLANIDE.

J'eſpere que Lucie, inſtruite, élevée par vous, en aura davantage encore. L'étude & la lecture donneront à ſon eſprit ce qui manque au mien.

DORINE.

D'autant mieux qu'elle a une application, une mémoire.... & un goût naturel....

MÉLANIDE.

Oui, elle a beaucoup de goût, cela se voit dans les plus petites choses.... Je crois qu'elle se mettra fort bien.... Elle se coëffe déja avec grace.... mais je ne croyois pas qu'elle fût très-appliquée.

DORINE.

Ah! trop peut-être pour sa santé, car elle a des nerfs d'une délicatesse....

MÉLANIDE.

Elle tient cela de moi.... mais vous m'assurez toujours que vous êtes enchantée d'elle, qu'elle apprend à merveille; & cependant, que fait-elle?

DORINE.

Elle est si jeune....

MÉLANIDE.

Quand j'assiste à vos leçons, je vous avoue que sa distraction & votre indulgence m'impatientent toujours.

DORINE.

Mais, Madame, je vous en ai déja expliqué les raisons; votre présence l'intimide ou l'occupe; elle vous regarde, pense à vous, &....

MÉLANIDE.

Ma chere Dorine, vous me flattez.

DORINE.

Mon Dieu, Madame, tenez encore hier j'ai grondé Mademoiselle sur ce qu'elle avoit mal joué du clavecin devant vous; elle m'a

répondu : C'eſt que ma tante étoit vis-à-vis de moi, & je penſois qu'il n'y a pas dans le monde de plus beaux yeux que les ſiens, de plus expreſſifs, de plus brillants.

MÉLANIDE *d'un ton ſévere.*

Lucie vous a dit cela.

DORINE.

Mot à mot, & avec cette naïveté, cette grace qui lui ſont ſi naturelles....

MÉLANIDE *du même ton.*

De bonne foi, Mademoiſelle, penſez-vous me ſéduire par cette flatterie ridicule?

DORINE.

Quoi, Madame, me croiriez-vous capable?...

MÉLANIDE.

Ecoutez-moi. Je vous trouve mille bonnes qualités; vous avez de l'eſprit, des talents, de l'inſtruction; mais, de grace, ſi vous voulez que nous vivions enſemble, ne me louez pas; je hais les éloges, & je m'en défie.

DORINE.

La modeſtie accompagne toujours la ſupériorité.

MÉLANIDE.

Encore!...

DORINE.

N'en parlons plus. Croyez, Madame, que mon attachement pour vous & pour Mademoiſelle votre niece, eſt ſans bornes, & que...

MÉLANIDE.

Prouvez-le-moi donc en me ſecondant.

J'exige encore une chose de vous, c'est que vous donniez quelques soins à l'éducation de cette petite fille qui est élevée auprès de Lucie...

DORINE.

Toinette ?

MÉLANIDE.

Oui. Elle est orpheline, & fille d'une femme qui fut quinze ans à mon service, & qui me la recommanda en mourant : d'ailleurs, cette jeune personne annonce le meilleur naturel ; elle est remplie d'heureuses dispositions ; vous voyez comme elle profite des leçons que vous donnez à Lucie ; elle dessine, elle joue du clavecin toute la journée : je ne suis pas en état de juger si c'est avec succès ; mais ce desir d'apprendre à son âge, la rend réellement intéressante.

DORINE.

Je vous obéirai, Madame ; mais je vous avoue que je n'ai pas une grande idée de son esprit.

MÉLANIDE.

Elle est douce, ingénue, sensible & vraie ; avec les personnes à qui elle doit du respect, elle ne parle guere qu'on ne l'interroge ; mais ses réponses sont justes ; elle ne fait rien que de bien ; elle est réservée, discrete, appliquée, reconnoissante ; elle sait se faire aimer. S'il est vrai qu'on puisse être tout cela sans esprit, vous conviendrez que l'esprit est un avantage dont on peut très-facilement se passer.

(*Elle regarde à sa montre.*) Mais je m'oublie tout en causant; il est midi; j'ai vingt personnes à déjeûner, qui doivent être arrivées à présent.

DORINE.

Ne fait-on pas une lecture aujourd'hui chez Madame?

MÉLANIDE.

Eh vraiment oui, & qui nous tiendra jusqu'à quatre heures; & je veux aller à l'Opéra nouveau, car j'ai ma loge. Lucie va venir prendre ses leçons; vous lui direz que si vous êtes contente d'elle, je la menerai à l'Opéra. Adieu, ma chere Dorine, n'oubliez pas cet entretien, & justifiez par votre conduite toute la confiance que j'ai en vous. (*Elle sort.*)

---

## *SCENE II.*

DORINE, *seule.*

QUELLE folie!... parfiler, aller aux spectacles, recevoir des visites, voilà toutes ses occupations. Elle vante sans cesse à sa niece les charmes de l'étude & l'utilité de l'application; & l'exemple qu'elle lui donne, est éternellement en contradiction avec ses discours. Et puis dans d'autres moments, n'écoutant qu'une aveugle tendresse, elle croit sa niece un petit prodige de perfections, & la loue avec ex-

cès; & tout le monde, pour lui plaire, en dit autant : mais quand Mélanide a le dos tourné, quelles moqueries ne fait-on pas de cette petite fille, qui, en effet, vaine, indocile, étourdie, n'apprendra jamais rien! Au reste, que m'importe? je la flatte, je lui passe ses caprices, je m'en fais aimer; elle se mariera, sera riche, fera ma fortune, voilà l'essentiel. Mais paix, j'entends quelqu'un; ah! c'est Lucie.

## *SCENE III.*

DORINE, LUCIE.

LUCIE.

Je croyois ma tante ici?

DORINE.

Elle en sort dans l'instant, & m'a chargée de vous dire que si vous preniez bien toutes vos leçons, elle vous meneroit à l'Opéra.

LUCIE.

Aujourd'hui?

DORINE.

Oui.

LUCIE.

Et c'est l'Opéra nouveau?.... Ah! je suis charmée. Mon Dieu, que n'ai-je su cela plutôt!

DORINE.

Pourquoi?

LUCIE.

Oh, c'eſt que je ſuis coëffée à faire horreur... Et ma robe neuve... Je ne l'aurai que demain! cela eſt piquant, vous en conviendrez.

DORINE.

De telle maniere que vous ſoyez, n'êtes-vous pas toujours ſûre de plaire?

LUCIE.

Et d'ailleurs, c'eſt une plaiſanterie!... J'attache ſi peu de prix à toutes ces choſes-là. Trouvez-vous cet habit bien garni?

DORINE.

Il eſt charmant.

LUCIE.

Oui, mais il a un peu perdu de ſa fraîcheur... J'aime mieux la couleur de roſe que j'avois hier. Qu'en penſez-vous?

DORINE.

Moi, celui que vous portez me paroît toujours le plus joli.

LUCIE.

J'aurois le temps de me r'habiller avant le dîner?

DORINE.

Et nos leçons?

LUCIE.

Cela eſt vrai... Allons, allons, je reſterai comme cela : auſſi-bien c'eſt autant de peine épargnée ; & je hais la toilette à la mort... Eh bien, que ferons-nous?

DORINE.

Mais votre maître de danſe va venir ;

& quand vous aurez danſé, nous deſſinerons, & nous jouerons du clavecin.

LUCIE.

Oh, pour danſer aujourd'hui, cela m'eſt impoſſible; j'ai mal dormi, je ſuis d'une laſſitude à ne pouvoir me ſoutenir ſur mes jambes...

DORINE.

Mais aſſeyez-vous. (*Elle lui approche un fauteuil; Lucie s'aſſied & s'étend nonchalamment.*)

LUCIE.

J'ai réellement une courbature affreuſe.

DORINE.

En effet, vous avez l'air abattu.

LUCIE.

Tout de bon, vous me trouvez changée?

DORINE.

Extrêmement.

LUCIE.

Cela tient peut-être auſſi à la maniere dont je ſuis fagottée... Oh! voilà qui eſt décidé, je me ferai ſûrement recoëffer pour l'Opéra.... Ma tante ne donne-t-elle pas à déjeûner ce matin?

DORINE.

Oui. Il y a une lecture.

LUCIE.

Oh! quand je ſerai mariée, j'aurai des lectures auſſi, & des déjeûners.... Cela eſt charmant, un déjeûner!..

DORINE.

Oui, cela occupe depuis midi juſqu'à quatre heures.

LUCIE.

Et puis le ſpectacle, & puis le ſouper, & puis le bal; voilà ce qui s'appelle jouir de la vie. Que ma tante eſt heureuſe! enfin j'aurai mon tour.

DORINE.

En attendant, il faudroit acquérir des talents; ſi l'on ſe laſſe des ſpectacles, ſi le bal fatigue, ſi l'on ſe dégoûte du grand monde, il eſt doux alors de pouvoir ſe ſuffire à ſoi-même.

LUCIE.

Mais voyez ma tante : elle a conſervé tous les goûts de la premiere jeuneſſe; pourquoi n'aurois-je pas la même conſtance? & pourquoi par une étude pénible me livrer à un ennui certain, pour me procurer des reſſources éloignées dont je n'aurai peut-être jamais beſoin?

DORINE.

Mais Madame votre tante elle-même ne ſe plaint-elle pas tous les jours de l'éducation négligée qu'elle a reçue? Elle ſe livre à la diſſipation, plus par habitude que par goût...

LUCIE.

Il eſt vrai qu'elle bâille à la Comédie, qu'après tous ſes déjeûners elle a des vapeurs, & toujours ſa migraine quand elle a été au bal de l'Opéra. Oui, cela eſt vrai... je ſens bien que les talents & l'inſtruction peuvent être de quelque utilité... & puis paſſer pour ignorante, cela eſt hu-

miliant, cela me répugne, je l'avoue. (*Elle tombe dans la rêverie.*)

DORINE.

Vous rêvez?

LUCIE.

Oui, je me sens des mouvements de raison qui m'attristent; vous venez de me dire des choses qui m'ont frappée... Pourquoi, ma chere amie, ne m'avez-vous pas toujours parlé de cette maniere?

DORINE.

Mais je ne veux pas vous attrister, ni vous contrarier.

LUCIE.

Croyez-vous qu'en ne me donnant pas plus de peine que je n'en prends, je pourrai un jour avoir du moins l'apparence de quelques talents?... l'écorce; c'est tout ce que je voudrois.

DORINE.

Et déja ne passez-vous pas pour en avoir?

LUCIE.

Oui; mais entre nous je ne sais rien.

DORINE.

Oh! vous êtes aussi trop modeste; vous jouez très-joliment du clavecin.

LUCIE.

Hélas! cela se borne à trois ou quatre pieces que je sais de routine.

DORINE.

Le dessin va très-bien; votre derniere tête est charmante.

LUCIE.

Graces à vous.

DORINE.

Non, réellement, je n'y ai preſque pas retouché.

LUCIE.

Mais l'hiſtoire & la géographie, par exemple, je n'en ſais pas un mot.

DORINE.

Vous ſavez les titres de beaucoup de livres, voilà tout ce qu'il faut pour le monde; dites hardiment que vous les avez tous lus. Avec cela, ayez toujours un livre dans votre ſac & ſur votre toilette; ſoutenez que vous aimez la lecture avec paſſion, & vous paſſerez bientôt pour la perſonne la plus inſtruite.

LUCIE.

Voilà une drôle de maniere d'être ſavante, elle me convient beaucoup. Allons, je l'adopterai; & puis, ma chere amie, vous reſterez toujours avec moi; vous corrigerez mes deſſins, & même mes tableaux, quand je peindrai; ainſi voilà encore un talent de ſûr.

DORINE.

Allez, Mademoiſelle, je vous promets que vous aurez tous ceux qu'on a communément dans la ſociété. Les vrais, les grands talents, ſont ſi rares dans les perſonnes de votre état!

LUCIE.

Eh! voilà préciſément ce qui fait qu'il eſt ſi flatteur d'en avoir... Tenez, Toinette en aura tout de bon; eh bien, je voudrois lui reſſembler.

DORINE.

Ah! par exemple, voilà un souhait bizarre.

LUCIE.

J'aime Toinette, je ne suis point jalouse des avantages qu'elle a sur moi; mais je les vois, & il y a des instants où cela m'afflige.

DORINE.

En vérité, c'est être également aveugle sur son compte & sur le vôtre. Vous êtes remplie d'esprit, vous avez les plus heureuses dispositions pour apprendre; & Toinette est une petite fille capable d'assez d'application, mais au fond très-bornée, malgré son petit air fournois & son ton caustique & moqueur.

LUCIE.

Non, ne vous y trompez pas, Toinette a de l'esprit, avec sa mine douce & naïve.

DORINE.

Vous êtes bien en état d'en juger, mais vous êtes si indulgente... Enfin, cela tient peut-être à la comparaison que je fais sans cesse d'elle à vous; mais elle me déplaît extrêmement.

LUCIE.

J'en suis fâchée, car j'aime Toinette.

DORINE.

Elle a cependant une certaine grossiéreté, une rudesse dans le caractere, qui ne devroient guere sympathiser avec vous.

LUCIE.

Il est vrai qu'elle dit les choses un peu crument; cela me fâche quelquefois, &

puis je lui pardonne : cela eſt ſingulier, ſa ſincérité me choque. Toinette moins franche, me ſeroit ſûrement plus agréable ; mais peut-être aurois-je moins de confiance en elle. Je ne puis definir cela ; il ſemble que plus elle me contrarie, & plus elle m'attache.

DORINE.

Dans ce cas, Mademoiſelle, je ſuis fort malheureuſe, moi, qui vous aime avec un excès qui ne me permet pas de vous faire éprouver la moindre contrariété.

LUCIE.

Auſſi, ma chere amie, je vous aime encore plus que Toinette ; vous me paroiſſez mille fois plus aimable qu'elle. Je voudrois la conſulter quelquefois ; mais c'eſt avec vous que je voudrois paſſer ma vie.

DORINE.

Allons, je ſuis contente de mon partage ; mais je crains cependant qu'il ne ſoit pas le plus ſolide....

LUCIE.

Ah ! croyez que mes ſentiments pour vous ſeront auſſi durables qu'ils ſont tendres... Mais qui vient nous interrompre ? Ah ! c'eſt Toinette.

## *SCENE IV.*

TOINETTE, LUCIE, DORINE.

LUCIE.

QUE voulez-vous, Toinette.

TOINETTE.

Mademoiſelle, c'eſt votre maître à danſer...

LUCIE.

Oh! je ne danſerai point; vous n'avez qu'à lui donner un cachet, & le renvoyer.

TOINETTE.

Mais, Mademoiſelle, vous avez déja manqué votre derniere leçon...

DORINE.

Eh bien! après... voulez-vous que Mademoiſelle danſe dans l'état où elle eſt?

TOINETTE.

Qu'eſt-ce qu'elle a donc?

DORINE.

Elle a, elle a une courbature effroyable.

TOINETTE.

Ce que je ſais, c'eſt qu'elle ſe portoit à merveille il y a une demi-heure, & qu'elle ſautoit dans le jardin...

LUCIE.

C'eſt que naturellement je ne m'écoute pas; je ne ſuis pas douillette.... mais le fait eſt que je ſuis malade, & que je ne prendrai pas de leçon de danſe.

TOINETTE.

Oh! ce dernier fait-là me paroît certain, auſſi j'y crois ſans peine. Allons, je vais donner le cachet.... Voilà de l'argent bien employé!

(*Elle ſort.*)

LUCIE *après un moment de ſilence.*

Toute réflexion faite, j'ai envie de prendre ma leçon de danſe...

DORINE.

Voulez-vous que je rappelle Toinette?

LUCIE.

Que me conſeillez-vous?

DORINE.

Mais... de ne vous point fatiguer...

LUCIE.

D'ailleurs, je danſerai plus long-temps demain.

DORINE.

Sans doute, cela reviendra au même; & puis une leçon de plus ou de moins, qu'eſt-ce que cela fait?

LUCIE.

Ma chere amie, que vous êtes indulgente & douce!... Mais que nous veut encore Toinette?

TOINETTE *revenant.*

Madame vous demande, Mademoiſelle.

LUCIE.

La lecture n'eſt donc pas encore commencée?

TOINETTE.

Non, Mademoiſelle, & il y a pluſieurs Dames qui deſirent vous voir un moment.

Madame vous prie de porter votre carton de deſſins.

DORINE.

Le voilà.

(*Lucie le prend.*)

LUCIE *à Dorine.*

Ma chere amie, vous allez m'attendre ici... Adieu; je ſuis charmée d'aller faire un tour là-dedans!

(*Elle ſort en courant & en ſautant.*)

---

## *SCENE V.*

DORINE, TOINETTE.

TOINETTE *regardant ſortir Lucie.*

LA courbature va mieux, à ce qu'il me paroît.

DORINE *ſouriant.*

Vous croyez donc qu'elle a un peu exagéré?...

TOINETTE.

Oui, Mademoiſelle; & vous auſſi, vous le croyez.

DORINE *d'un ton ſec.*

Où prenez-vous cela? Je pénetre votre penſée, je vois que vous ſoupçonnez Mademoiſelle Lucie de menſonge & d'artifice; mais pour moi, certainement je ſuis fort loin d'avoir d'elle une ſemblable opinion.

TOINETTE.

Il n'eſt pas bien fin de pénétrer ma pen-

fée, car je la dis tout ſimplement; mais moi j'en devine ſouvent qu'on voudroit déguiſer.

DORINE.

De qui voulez-vous parler, s'il vous plaît?

TOINETTE.

Ah, voilà mon ſecret.

DORINE.

Vous pouvez le garder. Je n'ai nulle envie de l'apprendre. Mais de quoi je veux vous inſtruire, c'eſt qu'il faut que vous ayez la bonté de changer le ton que vous avez pris depuis quelque temps; non pas avec moi, car vos diſcours me ſont abſolument indifférents, mais avec Mademoiſelle Lucie. Véritablement vous vous oubliez : vos manieres avec elle ne ſont pas ſupportables; vous contrôlez ſans ménagement tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit. Il ſemble réellement que vous ayiez de l'arverſion pour elle. Si cela continue, je vous préviens que j'en avertirai Madame. C'eſt un devoir dont je ne pourrai me diſpenſer.

TOINETTE.

Vous êtes trop judicieuſe, Mademoiſelle, pour ne pas entendre auparavant ma juſtification. Premiérement, perſonne n'eſt plus attachée que moi à Mademoiſelle Lucie; je n'ai pas le bonheur de lui plaire, mais je l'aime, parce qu'en dépit de tout ce qui s'y oppoſe, elle eſt bonne, ſenſible & franche. Ce qu'elle fait de mal, ne vient pas d'elle. Quand elle ne dit pas la vérité,

quand elle eſt dure, hautaine, capricieuſe, tous ces défauts lui ſont inſpirés; ils ne ſont pas dans ſon caractere, car ſon naturel eſt excellent. Ainſi, quand je la blâme, ce n'eſt pas elle que je déſapprouve... Vous devez comprendre cela. Je le définis mal, il y a peut-être un peu d'obſcurité dans ce que je dis; mais, ſi vous voulez, je tâcherai de m'expliquer mieux.

DORINE.

Il ſuffit. La ſuite vous fera voir que j'ai eu l'intelligence de vous comprendre. Mais quelqu'un vient. (*A part, en regardant Toinette.*) Voilà une dangereuſe petite créature, il faut la faire chaſſer d'ici.

---

## *SCENE VI.*

### DORINE, TOINETTE, LUCIE.

LUCIE.

(*Lucie entre en courant; elle jette ſon carton ſur la table.*)

AH! je ſuis toute eſſoufflée!.... Mon Dieu, quel monde il y a là-dedans? Ah, ma chere amie, la jolie robe que je viens de voir!

DORINE.

A qui?

LUCIE.

A Madame de Bercy. C'eſt une robe à la

Polonoiſe tout ſimplement ; mais elle eſt garnie de fleurs de pêchers, avec un goût, une grace... Et puis des fleurs de pêchers, on n'en a pas encore vu. Oh, cela eſt charmant !... Elle a bien de l'imagination, Madame de Bercy !

DORINE.

Il ſeroit à deſirer ſeulement qu'elle fût un peu plus jolie.

LUCIE.

Elle a beaucoup d'éclat.

DORINE.

Oui ; mais on dit qu'elle met du blanc.

LUCIE.

Bon !...

DORINE.

Oh, je n'en crois rien.... Cependant elle a le front bien luiſant.

LUCIE.

Ah, ah, c'eſt drôle ! dès qu'on a le front luiſant ?...

TOINETTE.

Oui, on met du blanc. C'eſt un principe bon à retenir. Par exemple, Monſieur votre grand-oncle met du blanc ſûrement.

LUCIE.

Quelle folie !...

TOINETTE.

Mais dame, la regle eſt donc fauſſe ; car il a le front encore plus luiſant que celui de Madame de Bercy.

DORINE *à Lucie.*

Qu'a-t-on dit de vos deſſins ?

LUCIE.

On les a trouvés charmants, la tête de vieillard sur-tout.

TOINETTE.

Eh mais, celle-là est entiérement l'ouvrage de Mademoiselle Dorine.

DORINE.

Point du tout; j'ai mis seulement l'ensemble, & j'y ai donné quelques coups de force...

TOINETTE.

Ah! cela est vrai, vous n'avez fait que l'ébaucher & la finir.

LUCIE *avec un souris forcé.*

Toinette ne me gâte pas.

TOINETTE.

Flatter, c'est tromper; & comment tromper ce qu'on aime?

LUCIE.

Avec cette maniere-là, Toinette, vous aurez toujours le droit de me tout dire.

DORINE.

Madame de Surville est-elle là-dedans?

LUCIE.

Oui, avec sa fille, qui est plus droite & plus apprêtée que jamais.

DORINE.

Mademoiselle Flore; oh, je crois qu'elle est bien fiere d'assister à une lecture?

LUCIE.

Ah! je vous en réponds; elle n'a cependant que deux ans de plus que moi, & elle est d'une pédanterie...

TOINETTE.

On dit qu'elle eſt un prodige d'inſtruction.

DORINE *ironiquement.*

Un prodige!... Et qui eſt-ce qui lui dit cela?

TOINETTE.

Ce n'eſt pas celle qui l'éleve, mais c'eſt tout ce qui la connoît. Pour moi, je puis aſſurer qu'elle a bien de la modeſtie; car elle ne parle jamais d'elle, & cherche toujours à faire valoir les autres.

DORINE.

Il eſt vrai qu'elle diſtingue Mademoiſelle Toinette, & que toutes les fois qu'elle vient ici, elle la loue ſur ſes grands talents.

TOINETTE.

Non, Mademoiſelle, elle ne me donne point de louanges exagérées & ridicules: elle a un trop bon eſprit pour être obligeante aux dépens de la vérité; mais elle me fait ſans ceſſe admirer ſon indulgence.

LUCIE.

Ma chere Toinette, je crois Mademoiſelle Flore une perſonne remplie de mérite: mais elle a le malheur d'être pédante; je ne puis vous le diſſimuler.

DORINE, *riant.*

Oh oui, pédante eſt le mot; cela eſt trouvé à merveille. Et pédante à ſeize ans!... Tout ce que cela promet de charmes pour l'avenir!

TOINETTE *à Lucie.*

Mais, Mademoiſelle, oſerois-je vous demander en quoi elle eſt pédante?

LUCIE.

En quoi?... Mais en tout.

TOINETTE.

Mais encore, ayez la bonté de m'en citer quelques traits.

LUCIE.

Oh! je vous en citerai mille.

TOINETTE.

Eh bien, un ſeulement.

LUCIE.

Mais elle a un maintien pédant, une certaine maniere de pincer la bouche, & d'entrer dans une chambre... Tenez, voulez-vous la voir?... la voilà...

DORINE *riant.*

Ah! parfait, parfait, c'eſt elle-même.... Encore, je vous prie... Ah! cela eſt charmant....

LUCIE.

Et puis quand elle eſt aſſiſe, voilà comme elle eſt... ſur le bord de ſa chaiſe... ſérieuſe.... ſe retournant tout d'une piece..... & de temps en temps une petite toux.

DORINE.

Oh, la petite toux eſt charmante!... C'eſt cela même.... Mon Dieu, je crois la voir... excepté qu'elle n'a ni cette taille, ni ce viſage-là.

LUCIE *en riant.*

Toinette eſt fâchée, elle ne rit pas.

TOINETTE.

J'écoute, je regarde, & je m'inſtruis. Je me faiſois une toute autre idée de la pédanterie.

danterie. Je croyois qu'elle consistoit surtout à chercher les occasions de briller, de faire des citations, & de décider hardiment. Mais votre définition est beaucoup plus simple... Avoir la poitrine délicate, & s'asseoir sur le bord de sa chaise, voilà ce qui fait une pédante : je m'en souviendrai.

LUCIE *riant.*

Réellement Toinette est piquée... Ah ça, Toinette, puisque vous aimez tant Mademoiselle de Surville, je vous promets que je ne me moquerai plus d'elle ; cela me coûtera, mais je m'y engage... Allons, ne boudez plus.

TOINETTE.

Mais dites-moi, Mademoiselle, que vous a-t-elle fait pour la haïr ?

LUCIE.

Mais je ne la hais point.

TOINETTE.

Cependant vous en dites tout le mal que vous en savez ; & même, si vous voulez être vraie, vous conviendrez que vous exagérez les ridicules que vous lui trouvez ; que feroit de plus la haine ?

LUCIE.

Mais.... le croyez-vous, Toinette?... Ce que vous me dites-là, me fait de la peine.... Cependant je n'attaque point sa réputation....

TOINETTE.

Quand vous seriez capable de cette noirceur, le pourriez-vous ? Mademoiselle de Surville n'est-elle pas un modele de dou-

ceur, de modeſtie, de bonté? Seroit-on écouté, ſi on diſoit le contraire?...

LUCIE (*à Dorine.*)

Mais, ma chere amie, elle m'effraye.... Mon Dieu! ce que j'ai fait, eſt-il ſi criminel?...

DORINE.

Mais, quelle enfance, de vous reprocher un badinage innocent, qui ne peut paroître dangereux qu'aux yeux de Mademoiſelle Toinette! Eh bien, vous vous moquez de Mademoiſelle Flore; le grand mal! elle n'a qu'à vous le rendre, vous ne vous en formaliſerez pas.

LUCIE.

Oh pour cela non, au contraire, j'en ſerois charmée. Oui, je voudrois qu'elle me le rendît, afin que nous fuſſions quittes; car cette plaiſanterie, je ne ſais pourquoi, me peſe à préſent malgré que j'en aye.

TOINETTE.

Pour Mademoiſelle de Surville, je vous aſſure qu'elle vous la pardonne de tout ſon cœur.

LUCIE.

Comment, elle ſait que je la contrefais?

TOINETTE.

Pluſieurs perſonnes l'en ont avertie, elle me l'a dit, & je n'ai pu le nier.

LUCIE.

Eh bien?

TOINETTE.

Eh bien, elle en a beaucoup ri.

LUCIE.

Elle en a ri?

DORINE.

Oh! du bout de levres, je crois.

TOINETTE.

Et puis elle s'eſt reprochée d'en rire; car, m'a-t-elle dit, cela doit faire pitié. Cette pauvre jeune perſonne, qui croit ne faire qu'une plaiſanterie, donne mauvaiſe opinion de ſon eſprit & de ſon cœur; & les mêmes gens qui ont l'air de s'en amuſer, la jugent ſur ce petit tort avec autant de rigueur que ſi elle avoit un âge raiſonnable.

LUCIE.

Elle dit cela?... Elle le penſe?

TOINETTE.

Oh, elle eſt la vérité même.

LUCIE.

Je veux avoir une explication avec elle... Je veux me juſtifier, ou du moins réparer ma faute.... Toinette, penſez-vous qu'elle ne croye pas que j'ai un mauvais cœur?

DORINE.

Ah ça, finiſſons cet entretien, qui, en vérité, n'a pas le ſens commun. Il faut aller dîner, & n'y pas perdre un moment, car nous avons encore toutes nos leçons à prendre avant l'Opéra. (*à Lucie.*) Allons, Mademoiſelle, venez... A quoi rêvez-vous donc?

LUCIE.

Je ſuis triſte à mourir.... Je n'ai pas faim, je ne dînerai point.

DORINE.

Mais si vous êtes réellement malade, il faut vous coucher ; vous n'irez point à l'Opéra.

LUCIE.

Allons, je vais me mettre à table. Toinette, donnez-moi le bras. (*Elle passe avec Toinette.*)

DORINE, *les regardant aller.*

Mademoiselle Toinette, vous gâtez tout ce que je fais ; mais je vous le revaudrai. (*Elle sort.*)

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

MÉLANIDE, LUCIE.

( *Cette derniere a l'air triſte & rêveur.* )

MÉLANIDE.

Je ſuis charmée, mon enfant, de vous avoir fait revenir une ſeconde fois dans le ſallon; les ſuccès que vous venez d'avoir, m'ont fait un plaiſir inexprimable.

LUCIE.

J'ai cependant bien mal joué du clavecin.

MÉLANIDE.

Oh! je vous aſſure que tout le monde a été enchanté de vos talents.

LUCIE.

Ah, ma tante, ces éloges-là ſont-ils bien ſinceres?

MÉLANIDE.

Ce doute fait honneur à votre modeſtie; mais raſſurez-vous, mon enfant, & croyez que quand vous le voudrez, il n'y a point de louanges auxquelles vous ne puiſſiez juſtement prétendre... Adieu, ma chere fille, il faut achever de prendre vos leçons; je vais vous envoyer Dorine, & dans deux

heures je reviendrai vous chercher, & nous irons à l'Opéra. (*Elle sort.*)

LUCIE *seule.*

Comme sa tendresse l'aveugle en ma faveur!... Hélas! elle a fait tout ce qui dépendoit d'elle pour me donner une éducation distinguée... Et moi, qu'ai-je fait pour répondre à tant de soins?...

---

## *SCENE II.*

### LUCIE, DORINE.

(*Lucie s'assied & rêve.*)

DORINE.

Eh bien, Mademoiselle, vous avez tourné toutes les têtes, on ne parle là-dedans que de vos talents, de vos graces... Mais, d'où vient cet air triste & rêveur? qu'avez-vous donc?

LUCIE.

Si vous saviez ce que j'ai entendu, & ce que le hasard m'a fait découvrir.

DORINE.

Comment?

LUCIE.

Après avoir joué du clavecin & chanté, je suis descendue dans le jardin; en passant le long de la grande charmille, j'ai entendu prononcer mon nom; je me suis arrêtée, les arbres me cachoient.

DORINE.

Vous avez écouté la converſation?

LUCIE.

Sans en avoir le deſſein, & même malgré moi; je n'en ai pas perdu un mot.

DORINE.

Eh bien, que diſoit-on de vous?

LUCIE.

Tout ce que la critique la plus mordante peut inſpirer de plus amer; enfin, j'entendois ces mêmes perſonnes qui venoient de m'accabler d'éloges dans le ſallon, me déchirer & ſe moquer impitoyablement de moi. Une ſeule cependant a pris mon parti, & de la maniere la plus forte & la plus généreuſe. Vous ne devineriez jamais ſon nom?

DORINE.

Je meurs d'envie de le ſavoir.

LUCIE.

C'eſt Mademoiſelle de Surville.

DORINE.

Bon!... Mais êtes-vous bien ſûre qu'à travers la charmille elle ne vous ait pas entrevue?

LUCIE

Oh très-ſure; elle n'étoit pas de mon côté. Je vous avoue que cette bonté de ſa part m'humilioit autant qu'elle me touchoit, & me faiſoit éprouver je ne ſais quoi de pénible que la méchanceté des autres ne me cauſoit pas. La fauſſeté de toutes ces perſonnes m'inſpiroit plus de mépris que de colere & d'émotion; mais la généroſité de Mademoiſelle de Surville m'indignoit con-

tre moi-même ; & à mesure qu'elle parloit, je sentois mes larmes couler. Apparemment qu'il est plus cruel de se savoir convaincre d'injustice, que d'éprouver celle des autres.

DORINE.

Ce qu'a fait-là Mademoiselle Flore, est fort bien certainement ; mais croyez aussi qu'il y entre un peu du desir de se faire valoir auprès des autres, & d'affecter un bon caractere.

LUCIE.

Si cela est, elle a toujours le mérite d'avoir saisi le vrai moyen de se faire valoir ; & c'est beaucoup.

DORINE.

Ah ça, Mademoiselle, il faut pourtant songer à prendre nos leçons. Par où commencerons-nous ?

LUCIE.

Mais, je ne sais... J'éprouve aujourd'hui un découragement, une tristesse, que je n'ai jamais ressentie.

DORINE.

Bon, c'est cette conversation que vous venez d'entendre, qui cause ce petit mouvement d'humeur. Eh bien, Mademoiselle, voulez-vous que je vous dise une chose qui va bien vous étonner ?

LUCIE.

Quoi donc ?

DORINE.

C'est que tout ce déchaînement dont vous étiez l'objet, n'est au fond qu'un triomphe très-flatteur pour vous.

LUCIE.

Comment ?

DORINE.

Oui, cette critique n'eſt que l'effet de la jalouſie, ſoyez-en ſûre.

LUCIE.

Vous croyez ?

DORINE.

Oh, je vous en réponds. Si vous étiez moins jolie, moins aimable, moins ſpirituelle, on rendroit plus de juſtice aux talents que vous annoncez.

LUCIE.

C'eſt une vilaine choſe que l'envie!...

DORINE.

Vous en verrez bien d'autres par la ſuite. Attendez-vous à la haine des femmes, qui ne vous pardonneront pas votre ſupériorité ſur elles....

LUCIE.

Mais les femmes, en général, ont donc bien peu d'eſprit?... Il me ſemble que ſi j'étois ſuſceptible du vice humiliant dont vous me parlez, je mettrois tous mes ſoins à le cacher, & que du moins, par vanité, je ſerois juſte.

DORINE.

Ne vous affligez point d'un mal inévitable. Songez que la haine des envieux eſt le témoignage de leur admiration ſecrete, & que leur méchanceté ne ſert qu'à relever l'éclat du mérite qu'ils veulent rabaiſſer.

LUCIE.

La haine!... Je ne puis me faire à l'i-

dée d'inſpirer la haine... Moi, je ne haïrai jamais perſonne; je le ſens.

DORINE.

Conſolez-vous, vous ne ſerez haïe que des méchants; les cœurs ſenſibles vous adoreront.

LUCIE *l'embraſſant.*

Que vous êtes aimable, ma chere amie! vous diſſipez toute ma triſteſſe, on n'en peut conſerver avec vous.

DORINE.

Allons, ne penſons plus aux envieux, ne ſongeons qu'à l'Opéra; & pour y aller ſûrement, débarraſſons-nous de nos leçons. Et bien, voulez-vous jouer du clavecin?

LUCIE.

Je ne me ſoucie pas du clavecin aujourd'hui.

DORINE.

Auſſi-bien n'eſt-il pas d'accord. Au-lieu de cela, chantons.

LUCIE.

Volontiers..... Mais j'ai un rhume de cerveau, & j'ai bien mal à la gorge.

(*Elle touſſe.*)

DORINE.

Et moi auſſi; & rien n'eſt plus dangereux que de chanter lorſqu'on eſt enrouée; c'eſt riſquer de perdre ſa voix.

LUCIE.

Réellement, j'ai, à ce que je crois, un commencement d'extinction... Mais cependant ſi vous voulez...

DORINE.

Non certainement je ne souffrirai point que vous chantiez ; décidément je ne le veux pas. Mais dessinons.

LUCIE.

J'y consens... Mais je suis habillée, & je crains de tacher mon habit avec ces vilains crayons noirs & rouges.

DORINE.

Ce seroit bien dommage, car il vous sied à ravir. Allons, vous avez raison... Eh bien, reposons-nous pour aujourd'hui.

LUCIE.

J'en suis bien tentée; mais que dira ma tante ? Elle ne voudra peut-être pas me mener à l'Opéra.

DORINE.

Oh, n'ayez point d'inquiétude, je me charge de cela... On vient, je crois. Ah! c'est Toinette.

---

## *SCENE III.*

LUCIE, DORINE, TOINETTE.

LUCIE.

QUE voulez-vous, Toinette?

TOINETTE.

Je viens assister à votre leçon, Mademoiselle, &, comme Madame me l'a permis, en profiter.

DORINE.

Vous êtes arrivée trop tard, la leçon eſt finie.

TOINETTE.

Ah, que j'en ſuis fâchée, j'aime tant à m'inſtruire !

DORINE.

Vous avez là-deſſus un beau modele ſous les yeux.

TOINETTE.

Qui donc ?

DORINE, (*montrant Lucie.*)

Ah, Mademoiſelle apparemment.

TOINETTE.

Mademoiſelle eſt un modele d'application ? Je ne l'aurois pas deviné, par exemple.

LUCIE, *à part.*

Ni moi non plus.

DORINE.

Mais, Toinette, j'imagine que vous n'avez pas la préſomption de vous croire plus avancée, plus inſtruite que Mademoiſelle ?

TOINETTE.

Hélas ! pardonnez-moi...

DORINE.

Comment donc ? Mais vous lui manquez de reſpect.

TOINETTE.

Ah, mon Dieu, ce n'eſt pas mon intention.

DORINE.

Apprenez d'ailleurs qu'elle pourroit ſe

paſſer de talents. Quand on eſt auſſi charmante, on n'en a pas beſoin.

TOINETTE.

Mais, Mademoiſelle, c'eſt vous qui, dans ce moment, lui manquez de reſpect.

DORINE.

Comment?

TOINETTE.

Vous vous moquez d'elle.

LUCIE, *à part.*

Je crois, en vérité, qu'elle a raiſon.

DORINE.

Réellement, Toinette, vous êtes bien impertinente.

LUCIE.

Ah, de grace, ne vous fâchez pas contre elle.

DORINE.

Vous prenez ſon parti, quand c'eſt vous qu'elle offenſe! Quelle généroſité!... oui, vous poſſédez toutes les vertus.

TOINETTE, *à Dorine.*

Ah, Mademoiſelle, à propos, j'oubliois que Madame m'a chargée de vous dire de l'aller trouver quand la leçon ſeroit finie, pour lui en rendre compte.

DORINE.

J'y vais. (*bas à Lucie.*) Soyez tranquille, je lui dirai des merveilles de vous & de vos progrès. (*Haut.*) Adieu, Mademoiſelle, je reviendrai bientôt vous rejoindre.

(*Elle ſort.*)

## *SCENE IV.*

### LUCIE, TOINETTE.

LUCIE, *à part.*

ELLE va mentir à ma tante; elle va la tromper; cela me fait une peine affreuse.

TOINETTE.

Mademoiselle, vous avez l'air triste; est-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LUCIE.

Non, ma chere Toinette;... mais j'ai du chagrin, & depuis bien long-temps.

TOINETTE.

Eh bien, voilà que vous m'affligez.

LUCIE.

Vous m'aimez donc, Toinette?

TOINETTE.

Oh pour cela oui... mais je n'aime pas Mademoiselle Dorine.

LUCIE.

Pourquoi?

TOINETTE.

C'est qu'elle ne dit pas la vérité, & cela est si vilain!

LUCIE.

Je vous ferois bien une confidence; mais il faut me promettre de n'en parler à personne, pas même à ma tante.

TOINETTE.

Eh, Madame ne dit-elle pas elle-même qu'il ne faut pas trahir un secret?...

LUCIE.

Je puis donc compter sur vous?...

TOINETTE.

Entiérement.

LUCIE.

Eh bien, Toinette, j'aime Dorine; mais je vous avoue que depuis quelque temps, je m'apperçois qu'elle me flatte trop.

TOINETTE.

Oh cela, je parierois que je l'ai découvert avant vous.

LUCIE.

Elle me donne des louanges qui sont trop fortes pour être sinceres...

TOINETTE.

Encore tout-à-l'heure.

LUCIE.

Je l'ai remarqué. Et puis elle trompe ma tante sur nos leçons. Ordinairement j'en passe la moitié à ne rien faire, & c'est ce qu'elle cache.

TOINETTE.

Je vois cela tous les jours.

LUCIE.

Et ce n'est cependant rien en comparaison de ce qui est arrivé aujourd'hui.

TOINETTE.

Comment donc?

LUCIE.

Quand elle dit à ma tante que j'ai été bien appliquée, que j'ai bien pris mes leçons, cela n'est pas tout-à-fait vrai; mais du moins j'ai toujours un peu travaillé....

TOINETTE.

Oui, tant bien que mal.

LUCIE.

Eh bien, imaginez-vous que pour aujourd'hui... En vérité, je n'ose achever.

TOINETTE.

Dites donc, Mademoiselle.

LUCIE.

Aujourd'hui, Toinette, je n'ai rien fait du tout.

TOINETTE.

Quoi! ni chanté, ni dessiné, ni joué du clavecin?

LUCIE.

Pas seulement essayé. Et dans cet instant elle conte à ma tante que j'ai fait des merveilles.

TOINETTE.

Oh que cela est malin!...

LUCIE.

Voilà un mensonge réellement affreux.

TOINETTE.

Ah, Mademoiselle, avouez tout à Madame.

LUCIE.

Je ne le puis, je ferois renvoyer Dorine.

TOINETTE.

La belle perte, une menteuse!

LUCIE.

Avec tous ses défauts, elle m'aime, & cette idée m'y attache.

TOINETTE.

Si elle vous aimoit, vous flatteroit-elle? Vous passeroit-elle toutes vos fan-

taisies? Ne tâcheroit-elle pas de vous en corriger?...

LUCIE.

Cela est vrai.... Mais cependant je ne puis croire qu'elle n'ait pas de l'amitié pour moi; elle me le répete si souvent.

TOINETTE.

Eh ne savez-vous pas que les mensonges ne lui coûtent rien?

LUCIE.

Celui-là seroit si noir!...

TOINETTE.

Pas plus noir que de tromper Madame qui se fie à elle.

LUCIE.

Enfin, il me faudroit une preuve bien claire pour me persuader qu'elle ne m'aime point du tout; & comme je ne l'ai pas, décidément je ne veux pas la faire renvoyer; Toinette, gardez bien mon secret.

TOINETTE.

Vous y pouvez compter.... Mais j'entends la voix de Madame. C'est elle-même. Mademoiselle Dorine la suit.

---

## *SCENE V.*

TOINETTE, LUCIE, MÉLANIDE, DORINE.

MÉLADIDE, (*à Lucie.*)

VENEZ, ma chere Lucie, embrassez-moi; Dorine est enchantée de vous, &

tout ce qu'elle m'en a dit me cauſe une joie extrême.

LUCIE, (*à part.*)

Cela me perce l'ame.

MÉLANIDE.

Si vous vous conduiſiez toujours ainſi, vous feriez mon bonheur.

LUCIE, (*avec embarras.*)

Ma tante...

MÉLANIDE.

Promettez-moi, ma fille, que ce ſera tous les jours la même choſe... Vous ne répondez point, vous baiſſez les yeux... Vous ne voulez point prendre un engagement qui me rendroit ſi heureuſe?

DORINE.

Oh, Mademoiſelle, j'en ſuis ſûre, le rempliroit avec plaiſir.

LUCIE, (*vivement à Dorine.*)

Non, Mademoiſelle, non...

DORINE, (*à Lucie.*)

Mais vous n'y penſez pas.

MÉLANIDE, (*à Lucie.*)

Eh bien, Lucie, je ne ſuis pas fâchée de ce que vous venez de dire-là; du moins il y a de la bonne foi. Je deſire que vous ayez des talents, mais je veux avant tout que vous ſoyez vraie; c'eſt la premiere de toutes les vertus.

LUCIE, (*à part.*)

Comme tout cela me fait ſouffrir: quel reproche pour moi!

MÉLANIDE.

Ne parlons plus d'étude aujourd'hui,

Dorine eſt contente de vous, il faut vous en récompenſer; ne ſongeons qu'à nous divertir.

LUCIE.

En vérité, ma tante, je ne mérite point de récompenſe.

MÉLANIDE.

Cette opinion ne vous en rend que plus digne.

DORINE, (*bas à Lucie.*)

Quittez donc cet air embarraſſé.

LUCIE, (*à Dorine avec humeur.*)

Laiſſez-moi?

MÉLANIDE, (*à Lucie.*)

Ma fille, je vous trouve abattue & changée; vous n'êtes pas malade?...

LUCIE.

Non, ma tante.

MÉLANIDE.

C'eſt ſa leçon qui l'aura trop appliquée. (*à Dorine.*) Il ne faut pas non plus les lui donner ſi longues. Je ne veux pas qu'on la fatigue.

LUCIE, (*à part.*)

Elle ne dit pas un mot qui ne me pénetre.

MÉLANIDE.

Il n'eſt que quatre heures; je vais faire un tour de jardin avant d'achever ma toilette. Lucie, voulez-vous venir avec moi?

LUCIE.

Volontiers, ma tante.

MÉLANIDE.

L'air vous fera du bien, car je parie que vous avez mal à la tête; venez, mon en-

fant... (*Elle s'appuye sur Lucie, elles sortent; Toinette les suit.*)

## *SCENE VI.*

DORINE, *seule.*

LUCIE me fait la mine tout de bon; à qui en a-t-elle.... C'eſt une capricieuſe petite créature.... Mais pendant que je ſuis ſeule, reliſons un peu la lettre que j'ai commencée ce matin. En vérité, je n'ai pas un moment à moi. (*Elle cherche dans ſa poche.*) Ah bon, en voici bien d'une autre. Je crois, Dieu me pardonne, l'avoir perdue... Cela ſeroit affreux. (*Elle cherche toujours.*) Je ne la trouve pas. Je l'aurai peut-être laiſſée ſur ma table... Oh Ciel, quelle inquiétude! Allons la chercher (*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

## *SCENE VII.*

DORINE, TOINETTE.

TOINETTE.

EH, mon Dieu, Mademoiſelle, où courez-vous ſi vîte?

DORINE.

N'auriez-vous pas trouvé un papier par haſard?

TOINETTE.

Comment eſt-il fait?

DORINE.

Une feuille pliée.

TOINETTE.

Y a-t-il de l'écriture?

DORINE.

Eh oui.

TOINETTE.

Deux pages?...

DORINE.

Eh, c'eſt cela. Allons, vîte, rendez-le-moi.

TOINETTE.

Eh bien je n'ai rien trouvé, c'étoit pour rire.

DORINE.

Peſte ſoit de la petite bête, qui m'amuſe ici & me retarde... Allons, allons, il faut que je la retrouve... (*Elle ſort.*)

TOINETTE *ſeule.*

Oui, oui, dépêchez-vous. Allez, vous ne retrouverez rien... Petite bête! dit-elle; pas ſi bête.... Ah voici juſtement Mademoiſelle Lucie.

## *SCENE VIII.*

TOINETTE, LUCIE.

TOINETTE.

VENEZ, venez, Mademoiſelle, j'ai de drôles de choſes à vous conter.

LUCIE.

De quoi s'agit-il?

TOINETTE.

Croyez-vous toujours à l'amitié de Mademoiſelle Dorine pour vous?

LUCIE.

Je n'ai pas de nouvelles raiſons d'en douter.

TOINETTE.

Connoiſſez-vous ſon écriture?

LUCIE.

Apparemment.

TOINETTE, (*tirant une lettre de ſa poche.*) Eh bien, tenez, voilà une lettre qu'elle a commencée. Voulez-vous entendre comment elle vous y traite?

LUCIE.

Vous l'avez lue?

TOINETTE.

Oui, d'abord ſans ſavoir ce que c'étoit, & puis après pour m'éclaircir ſur ſon compte.

LUCIE.

Toinette, ce que vous avez fait-là eſt fort mal; on ne doit pas...

TOINETTE.

J'en conviens; mais c'eſt mon attachement pour vous, qui m'a fait commettre cette faute. J'ai vu qu'on parloit de vous dans cette lettre, & j'ai voulu ſavoir à quoi m'en tenir. Tenez, la voilà.

LUCIE.

Si vous me la donnez, je la brûlerai ſans l'ouvrir.

TOINETTE.

Oh, dans ce cas-là, je la garde. Ecoutez, Mademoiſelle, le mal eſt fait, profitez-en...

LUCIE.

Mais comment ce papier eſt-il tombé dans vos mains?

TOINETTE.

Je l'ai trouvé ſur l'eſcalier.

LUCIE.

Dorine y dit du mal de moi?

TOINETTE.

Ce ne ſont peut-être que des vérités. Je vais lire, jugez-en. (*Elle lit tout haut.*) „ Plaignez-moi, ma chere Amie, non-ſeulement d'être ſéparée de vous, mais encore de la cruelle vie que je mene ici. „ Cette petite fille dont je vous ai déja parlé, m'excede tous les jours davantage "...

LUCIE *l'interrompant.*

Mon nom n'y eſt pas; c'eſt peut-être de vous dont il eſt queſtion.

TOINETTE.

Ecoutez juſqu'au bout. (*Elle lit.*) „ Pour „ ſurcroît de peines, je ſuis obligée de

„ l'approuver & de la flatter ſur tout, par-
„ ce qu'elle eſt ſi vaine que c'eſt le ſeul
„ moyen de lui plaire"...

LUCIE.

Ah, Dieu!...

TOINETTE, *liſant toujours.*

„ Elle ſe croit un petit prodige d'eſprit;
„ & en vérité, elle n'a pas le ſens com-
„ mun; car elle a tous les défauts qu'en-
„ traîne la bêtiſe: elle eſt orgueilleuſe &
„ moqueuſe; paſſe ſa vie dans l'oiſiveté,
„ à railler, médire, ou devant un miroir
„ à contempler la plus médiocre & la plus
„ commune figure que vous ayez jamais
„ vue". Enfin, Lucie.... (*Elle s'inter-*
„ *rompt.*) Le nom y eſt pour cette fois!...

LUCIE.

Ah, quelle noirceur!...

TOINETTE *continuant.*

„ Enfin, Lucie ſera certainement un jour
„ la plus ridicule & la plus impertinente
„ petite perſonne"...

Voilà tout, Mademoiſelle; la lettre n'eſt pas achevée... Elle s'eſt arrêtée-là en beau chemin.

LUCIE.

Donnez, je veux encore lire moi-même. (*Elle prend la lettre, & lit tout bas.*)

TOINETTE.

Ah, voyez, cela y eſt, je n'ai rien ajouté.

LUCIE, *rendant la lettre.*

Eſt-il poſſible d'avoir l'ame aſſez méchante pour pouſſer auſſi loin la fauſſeté!... Je puis avoir tous les défauts qu'elle me trouve;

trouve ; mais pourquoi me les cacher ? Pourquoi ne pas m'en avertir ? J'aurois pu m'en corriger.

TOINETTE.

Il faut tout conter à Madame.

LUCIE.

Cela n'aura-t-il pas l'air de la vengeance ? Et la vengeance eſt bien condamnable !

TOINETTE.

Ce ne ſera pas pour vous venger, mais pour ceſſer de tromper Madame.

LUCIE.

Je ne parlerai point de la lettre, je ferai ſeulement l'aveu du menſonge de tantôt.

TOINETTE.

Cet aveu ne ſuffira peut-être pas pour la faire renvoyer ; Madame eſt ſi bonne !

LUCIE.

N'importe, je ſuis décidée à ne dire que cela.

TOINETTE.

Je vais aller chercher Madame.

LUCIE.

Ne lui dites rien ; je veux moi-même lui avouer ma faute.

TOINETTE, *à part.*

Oui, oui, elle ne parlera pas de la lettre, mais je la montrerai. Il faut punir les méchants.

(*Elle ſort.*)

LUCIE *ſeule.*

Quelle ingratitude ! Quelle fauſſeté ! Je dois la plaindre d'être ſi méchante ; cela doit donner bien du repentir !... On n'eſt pas

née comme cela; c'eſt qu'elle aura été mal élevée... Hélas! peut-être qu'on l'aura flattée dans ſon enfance!... Odieuſe flatterie, je vous déteſte à jamais...

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

---

## *SCENE IX.*

DORINE, LUCIE.

DORINE *dans le fond du Théâtre ſans voir Lucie.*

JE ne la trouve point. Il y a de quoi perdre la tête...

LUCIE *ſe levant.*

(*A part.*) C'eſt elle, le cœur me bat. (*Haut.*) Que cherchez-vous?

DORINE.

Ce n'eſt rien. Mais que faiſiez-vous là toute ſeule?

LUCIE.

Je rêvois.

DORINE.

A quoi?

LUCIE.

A mille choſes... Je penſois, par exemple, à mes défauts.

DORINE.

Ainſi vous vous occupiez de chimeres; je vous gronderai d'employer ſi mal votre temps.

LUCIE.

Non, je me connois enfin... & je voudrois me corriger; mais il faut me seconder, & me parler vrai... Eclairez-moi sur mes torts... montrez-moi tous mes défauts; en un mot, devenez sincere... A ce prix, je puis encore... oui, je puis, Dorine, vous conserver mon amitié.

DORINE.

Que signifie ce langage?... & cet air sombre & contraint?

LUCIE.

Que je ne puis feindre... Du moins ce vice affreux n'est pas encore dans mon cœur... J'appellerai l'amitié à mon secours, elle ne me flattera point, elle me dira la vérité... Je suis jeune, & je parviendrai peut-être à surmonter les défauts qu'on m'a trop justement reprochés!...

DORINE.

Qu'entends-je!... Ah! je suis perdue...

LUCIE.

Je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir dépeinte telle que vous me voyez, & telle que je suis peut-être. Mais du moins, en détaillant tous mes défauts, vous ne deviez pas vous en plaindre, puisqu'ils sont votre ouvrage...

DORINE.

C'en est assez, Mademoiselle, épargnez-moi le reste, & recevez mes adieux...

LUCIE.

Vos adieux!... Pourquoi me quitter?... Je vous le répete, vous pouvez réparer vos

torts... Ne me trompez plus, & restez.

DORINE.

Non, Mademoiselle, je dois vous dire un éternel adieu.

LUCIE.

Eternel!... Arrêtez... Dorine, qu'allez-vous devenir?...

DORINE.

Je ne sais...

LUCIE.

Eh bien, restez auprès de moi, je vous en conjure; ma tante ignorera ce qui s'est passé. Je vous le promets.

DORINE.

Mais vous, Mademoiselle, pourrez-vous l'oublier?

LUCIE.

L'oublier, non; mais le pardonner, n'en doutez pas.

DORINE.

Ce n'est point assez; ma présence vous seroit désagréable, il faut vous l'épargner... Adieu, Mademoiselle.

(*Elle sort.*)

LUCIE *attendrie.*

Ecoutez... écoutez... Elle me quitte! où va-t-elle?... Je sens mes larmes couler malgré moi... Elle me trompoit, elle me haïssoit; je ne l'estime plus, je ne dois plus l'aimer... mais je l'aimois... Ce souvenir m'attendrit. Elle ne peut plus m'être chere, cependant je m'intéresse à son sort... Mais on vient... Ah! c'est ma tante.

## *SCENE X & derniere.*

MÉLANIDE, TOINETTE, LUCIE.

MÉLANIDE.

Ma chere Lucie, je viens vous remercier de l'intention où vous étiez de m'avouer vos fautes.

LUCIE.

Quoi, ma tante, Toinette vous a dit?...

MÉLANIDE.

Elle m'a tout conté, & m'a montré la lettre, malgré votre défense, que j'approuve cependant. Dorine a reçu le juste prix de ses noirceurs, elle est démasquée & renvoyée.

LUCIE.

Quoi! vous venez donc de la rencontrer?

MÉLANIDE.

Dans l'instant; & je lui ai signifié son congé.

LUCIE.

Mais quel sera son asyle?...

MÉLANIDE.

Je l'ignore.

LUCIE.

Ah! ma tante, elle est sans fortune; je vous conjure...

MÉLANIDE.

Il suffit, vous le desirez, je vous pro-

mets de lui procurer les secours dont elle aura besoin. Enfin, grace au Ciel, son imprudence a réparé le tort que vous faisoit sa perfidie. Que cette cruelle expérience vous apprenne, mon enfant, à vous défier des flatteurs, & à chérir la vérité, qui seule peut nous éclairer sur nos fautes, & réprimer l'amour-propre qui nous séduit & nous égare.

*FIN.*

# LA CURIEUSE,

## *COMÉDIE*

EN DEUX ACTES.

## *PERSONNAGES.*

La Marquise DE VALCOUR,

SOPHIE, *Fille de la Marquise.*

PAULINE, *Sœur de Sophie.*

CONSTANCE, *Niece de la Marquise.*

Le Chevalier DE VALCOUR, *Fils de la Marquise, Personnage muet. Il doit être vêtu en uniforme; ses cheveux doivent être épars & en désordre.*

ROSE, *Fille du Jardinier.*

*La Scene est dans un Château de la Marquise.*

# LA CURIEUSE,

## COMÉDIE.

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un jardin.*

SOPHIE, PAULINE.

PAULINE.

MA sœur, ma chere Sophie, je vous en conjure....

SOPHIE.

Mais encore une fois, toutes ces persécutions sont inutiles, je ne sais point de secret....

PAULINE.

Quoi, Sophie, vous qui êtes naturellement si vraie, pouvez-vous soutenir un mensonge avec tant d'assurance?

SOPHIE.

Un mensonge! l'expression est douce....

PAULINE.

Elle est juste, au moins.

SOPHIE.

Non, car vous confondez toujours l'indiſcrétion avec la franchiſe, & d'un défaut vous faites une vertu. Tromper par intérêt, par vanité ou par plaiſanterie, voilà ce qui s'appelle mentir; mais ſoutenir avec fermeté qu'on ignore le ſecret dont on eſt dépoſitaire, c'eſt remplir un devoir que l'honneur impoſe, & qui fait ſeul la ſûreté de la ſociété.

PAULINE.

Enfin, vous m'avouez donc que vous êtes dépoſitaire d'un ſecret? je vous en fais mon compliment.

SOPHIE.

Il ne s'agit pas de moi, je parle en général.

PAULINE.

Ah! fort bien, ce n'étoit qu'une remontrance en forme de définition.

SOPHIE.

Pauline, changeons d'entretien, vous allez vous fâcher, je le vois.

PAULINE.

Ai-je tort? Je ſuis votre ſœur, je vous aime, je vous dis tout ce que je ſais, & vous n'avez nulle confiance en moi.

SOPHIE.

Ma chere Pauline, vous avez un cœur excellent, mille bonnes qualités; mais...

PAULINE.

Mais je ſuis curieuſe, n'eſt-ce pas? Eh bien oui, je l'avoue; c'eſt que je n'ai pas votre tranquillité, votre indifférence; c'eſt

que j'attache un prix infini aux plus petites choſes qui peuvent intéreſſer les perſonnes que j'aime : voilà pourquoi je veux ſavoir, je veux découvrir tout ce qui les regarde. Si j'étois moins ſenſible, je ſerois parfaite à vos yeux; car je n'aurois, je vous aſſure, nulle curioſité.

SOPHIE.

Mais, ma ſœur, je vois ſans ceſſe que votre curioſité s'exerce indifféremment & ſans choix ſur tous les objets qui ſe préſentent.

PAULINE.

Oui autrefois; oh je conviens que dans mon enfance on pouvoit me faire ce reproche...

SOPHIE.

Mais il y a quinze jours ſeulement, la fille du Jardinier, Roſe, devoit ſe marier; elle me le confia; il falloit que maman y décidât les parents du jeune homme, qui avoient en vue un autre parti, & que l'affaire juſques-là fût ſecrete : vous fîtes tant que vous la découvrîtes; le ſecret fut divulgué, & le mariage manqua.

PAULINE.

Il eſt vrai que j'eus tort en cette occaſion, mais je ne prévoyois pas ce qui eſt arrivé.

SOPHIE.

Aſſurément, vous n'avez jamais l'intention de faire une méchanceté, j'en ſuis bien certaine; mais, ma ſœur, une curioſité exceſſive entraîne toujours avec elle les indiſ-

crétions les plus dangereuſes. Maman vous a dit cela tant de fois!

PAULINE.

C'eſt pourquoi vous pourriez vous épargner la peine de me le répéter. Mais pour revenir à ce que nous diſions tout-à-l'heure, je vous proteſte que je ne deſire ſavoir votre ſecret, que parce que j'ai démêlé que c'eſt vous qu'il intéreſſe perſonnellement. Car pour ce qui eſt de pure curioſité, j'en ſuis corrigée... mais... abſolument.

SOPHIE.

Vous me l'aſſurez; je dois vous croire. Eh bien, ma ſœur, tranquilliſez-vous. S'il eſt vrai que je ſache un ſecret, je puis vous répondre qu'il ne me regarde point.

PAULINE.

S'il eſt vrai... mais parlez clairement; en ſavez-vous, ou n'en ſavez-vous pas?

SOPHIE.

Que vous importe? puiſque l'aſſurance que je vous donne, doit détruire les inquiétudes que vous aviez uniquement par amitié pour moi.

PAULINE.

Enfin donc je puis compter que ce ſecret ne vous intéreſſe point.

SOPHIE.

Toujours ce ſecret... mais je ne conviens pas du tout que j'en ſache un; au contraire, je le nie.

PAULINE.

Mais tout vous dément. J'ai des yeux! Ne vois-je pas depuis hier au ſoir toutes

vos chuchoteries avec ma cousine; & quand je parois, les signes, les mines, & puis tout l'embarras que je vous cause?... Tenez, dans ce moment même vous attendez Constance, j'en suis sûre; je vous gêne en restant ici; vous m'avez brusquée, grondée, sermonnée, afin de m'engager à vous quitter; mais je tiendrai bon, je vous en avertis. (*d'un ton moqueur.*) Ma chere petite sœur, je vous aime trop pour m'éloigner de vous; je me décide à ne m'en pas séparer un instant de toute la journée.

SOPHIE.

(*A part.*) Quelle patience il faut avoir! (*Haut.*) Croyez-vous, Pauline, que de semblables manieres puissent engager à vous accorder beaucoup de confiance?...

PAULINE.

Mais vous me pousser à bout. Oui, vous me désolez, vous êtes d'une ingratitude...

SOPHIE.

Ah, Pauline, que vous êtes injuste!

PAULINE.

Enfin, vous me préférez Constance, vous en faites votre confidente, & je ne suis pour vous deux qu'un tiers incommode, importun, moi qui suis plus âgée qu'elle, & qui suis votre sœur; cela n'est-il pas cruel?

SOPHIE.

Ah! si vous étiez moins curieuse & moins indiscrete, je n'aurois jamais eu rien de caché pour vous; mais cette confiance que

vous me demandez, ma ſœur, vous l'avez trahie tant de fois.

PAULINE.

Je vous le répete, je ſuis changée ; faites-en l'épreuve, confiez-moi votre ſecret.

SOPHIE.

Fort bien, ma ſœur, & vous prétendez n'être plus curieuſe?

PAULINE.

Je badine... je vous jure qu'à préſent ſi l'envie vous prenoit de me dire votre ſecret, je ne voudrois pas l'écouter. D'ailleurs, je le ſaurai bien malgré vous ſi je le deſire; je devine juſte quelquefois. Vous pourriez vous en ſouvenir.

SOPHIE.

Je me rappelle auſſi d'avoir vu plus d'une fois votre pénétration en défaut.

PAULINE.

Elle me ſervira bien dans cette occaſion, j'en ai le preſſentiment... Je parierois, par exemple, qu'il eſt queſtion d'un mariage... Nous ſommes ici trois perſonnes à marier, vous, ma couſine & moi; il s'agit de deviner de laquelle on s'occupe.

SOPHIE.

Quoi! vous croyez que ſi c'étoit de vous on vous le cacheroit, & que vous ſeriez la ſeule des trois pour qui ce ſecret en fût un?

PAULINE.

Oh, mon Dieu! j'en ſuis ſûre, maman vous le confieroit avant de m'en parler, & je ne l'apprendrois que lorſque la choſe ſeroit toute arrangée...

SOPHIE.

Ah, Pauline! que de réflexions cette certitude devroit vous faire faire! Quelle cruelle juſtice vous vous rendez vous-même! Comment la perſuaſion où vous êtes d'inſpirer une défiance ſi injurieuſe & ſi humiliante, ne vous engage-t-elle pas à ſurmonter vos défauts?

PAULINE.

Ah, ah, vous convenez preſque que j'ai deviné...

SOPHIE.

Quoi?

PAULINE.

Sur ce mariage.

SOPHIE.

Comment, vous croyez, ma ſœur, qu'on va vous marier?

PAULINE.

Vous me l'avez fait entendre.

SOPHIE.

Moi?...

PAULINE.

Il eſt vrai que vous êtes mon aînée... mais d'un an ſeulement... Ah! il me vient une idée... peut-être va-t-on nous marier toutes deux en même-temps...

SOPHIE.

Sans doute, & Conſtance auſſi, trois noces dans un jour, voilà le ſecret, vous l'avez découvert.

PAULINE.

Vous plaiſantez; mais pour un mariage, il y en a un en l'air; cela eſt ſûr... Ce

Baron de Sénanges, qui eſt arrivé hier, & qu'on n'a jamais vu ici, par exemple, vous ne me nierez pas qu'il ne ſoit du ſecret?... Ses longs entretiens avec maman, ſa diſtraction, ſa préoccupation, tout le prouve. . cependant il eſt bien triſte & bien vieux... j'imagine que ce n'eſt pas lui qui ſonge à ſe marier... mais il a un fils peut-être. . ou du moins des neveux... Oh! je débrouillerai tout cela. Mon Dieu, que mon frere n'eſt-il ici! il m'aime, lui... il ne me feroit pas de cachotteries. Enfin, il doit bientôt revenir de ſon régiment.... Sophie, qu'avez-vous donc? Vous rêvez? vous ne m'écoutez pas.

SOPHIE.

Je n'ai rien à répondre à toutes les folies que vous dites depuis une heure.

PAULINE.

Des folies!... Il n'y a que vous de raiſonnable, voilà du moins ce que vous penſez... oui, vous vous croyez un petit modele de perfection... & puis quand vous avez bien prêché, d'un ton bien entencieux, vous gardez un dédaigneux ſilence, & l'on ne peut plus obtenir une ſeule parole de vous... Oh! vous êtes d'une ſociété tout-à-fait aimable.

SOPHIE.

Pauline, vous voulez me mettre en colere, & vous ne réuſſirez qu'à m'affliger, en vous donnant des torts que mon amitié ne peut vous voir ſans un mortel chagrin.

PAULINE.

Je ne sais comment vous faites; vous trouvez toujours le secret d'avoir raison.

SOPHIE.

Vous qui aimez tant les secrets, vous devriez apprendre celui-là; je ne me flatte pas de l'avoir, mais du moins je saurois le préférer à tout autre.

PAULINE.

Ah! Sophie, si vous m'aimiez davantage, que je vous admirerois de bon cœur... Quelqu'un vient... Ah! c'est Constance.

---

## *SCENE II.*

### SOPHIE, PAULINE, CONSTANCE.

CONSTANCE *arrive précipitamment; elle dit:*

SOPHIE... (*Ensuite voyant Pauline, elle s'arrête. Il y a un moment de silence, pendant lequel Pauline les examine.*)

SOPHIE *à Constance.*

Constance, vous nous cherchiez?

PAULINE.

Oui, elle est charmée de nous trouver ensemble... Cela se peint sur sa physionomie.

CONSTANCE.

Pourquoi, Pauline, penseriez-vous le

contraire ? Je vous aime l'une & l'autre également, vous le savez bien.

PAULINE.

Assurément. Quand la confiance est établie comme elle l'est entre nous trois, si l'une est absente, les deux autres la desirent ou la cherchent. C'est ce que nous allions faire, ma sœur & moi, quand vous êtes arrivée; à présent que nous voilà réunies, nous allons bien causer; allons, asseyons-nous.

(*Elle tire un banc.*)

SOPHIE *bas à Constance.*

Il faut dissimuler.

CONSTANCE *bas à Sophie.*

Nous ne trouverons donc jamais le moment de lire cette lettre... (*Elle s'arrête, parce que Pauline tourne la tête & les regarde.*)

PAULINE.

Eh bien, je vous y prends déja.

SOPHIE.

Quoi?

PAULINE.

A parler bas... en vérité, cela n'est pas supportable... j'ose dire qu'on seroit en droit d'attendre de deux personnes aussi prudentes, aussi discretes, aussi parfaites, un peu plus de politesse; mais je ne veux pas pousser plus loin l'importunité, je vais vous laisser le champ libre. Adieu, Sophie, je ne vous contraindrai plus, je vous fuirai désormais, puisque je ne puis vous plaire que de cette maniere.

SOPHIE.

Ma chere Pauline, que vous êtes cruelle! reſtez, je vous en conjure...

PAULINE.

Non, ma ſœur, non.... à vous dire le vrai, je me fais beaucoup de violence.... ſi je reſtois, vous m'impatienteriez, & j'aimerois mieux me fâcher que de m'en aller; mais il faut apprendre à ſe vaincre. Adieu...

(*Elle ſort bruſquement.*)

---

## *SCENE III.*

### SOPHIE, CONSTANCE, ROSE.

(*Elles reſtent un moment ſans parler, juſqu'à ce qu'elles ayent perdu de vue Pauline.*)

CONSTANCE.

ENFIN, la voilà partie...

SOPHIE.

Oui, mais je crains qu'elle ne revienne bientôt.

CONSTANCE.

Elle eſt auſſi très-capable de ſe cacher pour nous écouter.

SOPHIE.

Allez-y voir tout doucement..... Mon Dieu, quel tourment, que l'obligation indiſpenſable de prendre tant de précautions contre une perſonne qu'on aime!

CONSTANCE, *revenant.*

Soyez tranquille à préſent, j'ai trouvé Roſe à l'entrée du boſquet, & je l'ai chargée de nous avertir quand elle verroit Pauline.

SOPHIE.

Mais c'eſt dire à Roſe que nous avons un ſecret....

CONSTANCE.

Point du tout... Roſe eſt ſi ſimple! je lui ai dit en riant que c'étoit une plaiſanterie; elle le croit, d'autant mieux que nous lui avons déja fait faire le guet plus d'une fois pour des bagatelles... enfin, du moins nous ſommes ſûres que Pauline ne viendra pas nous ſurprendre... ne perdons point de temps, chere Sophie.

SOPHIE.

Je vous ai dit hier au ſoir que je venois de recevoir une lettre de mon frere; que je l'avois lue, & qu'il me permettoit de vous la communiquer...

CONSTANCE.

Et c'eſt le Concierge qui vous a remis cette lettre?

SOPHIE.

Oui, la voici, je vais vous la lire; ah! ma chere Conſtance...

CONSTANCE.

Sophie! vous pleurez... O Ciel! qu'eſt-il donc arrivé?...

SOPHIE.

Si vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert depuis hier, & combien il en coûtoit à

mon cœur, pour paroître auſſi paiſible, auſſi gaie que de coutume!... Écoutez cette lettre, vous en allez juger... mais voyez encore ſi Roſe eſt toujours-là...

CONSTANCE.

J'y vais.

SOPHIE.

O mon frere, mon frere!... quelle ſera la fin de cette cruelle aventure!

CONSTANCE, *revenant.*

Roſe eſt là, Pauline ne paroît point, profitons de cet inſtant favorable, liſez donc, ma chere Sophie, calmez ou comblez ma mortelle inquiétude.

SOPHIE.

Hélas! que vais-je vous apprendre! (*Elle déploye la lettre.*) La date eſt de jeudi matin...

CONSTANCE.

C'étoit hier?... mais le régiment de M. de Valcour eſt à quarante-cinq lieues d'ici; comment avez-vous pu recevoir ſa lettre le même jour?

SOPHIE.

Ah! Conſtance, mon frere n'eſt plus à ſon régiment, il eſt ici...

CONSTANCE.

Il eſt ici!

SOPHIE.

Ah, Dieu! n'élevez pas la voix; ſi l'on nous entendoit... Oui, il eſt caché dans ce château; mais écoutez ſa lettre, elle vous inſtruira de tout. (*Elle lit tout haut, mais d'une voix baſſe, & regardant de*

*temps en temps avec inquiétude ſi perſonne ne vient. Elle parcourt des yeux.*) Hem... Ah.... „ Venons au détail de ma mal-„ heureuſe aventure... Vous ſavez que le „ régiment du Marquis de Valcé eſt à „ trente lieues de la ville où je ſuis, & „ vous connoiſſez toute l'amitié qui m'u-„ nit à Valcé : une lettre d'un de nos „ amis communs, m'apprit qu'il avoit per-„ du une ſomme conſidérable au jeu, & „ qu'il étoit au déſeſpoir ; voulant ſans „ délai voler à ſon ſecours, je chargeai „ mon valet-de-chambre de répandre le „ bruit que j'étois malade, afin de me „ diſpenſer de mon ſervice, & je partis „ ſur le champ, comptant revenir ſous „ deux jours au plus tard". Vous recon-noiſſez-là mon frere.

CONSTANCE.

Ah! ce trait peint ſon ame.

SOPHIE.

Une action ſi noble, avoir des ſuites ſi funeſtes!... mais achevons. (*Elle lit.*) „ Comme je partois ſans congé, je pris „ la précaution de changer de nom, & „ j'arrivai à Valenciennes ſous celui du „ Chevalier de Mirville. En entrant dans „ la ville, je ne penſai point ſans atten-„ driſſement, ma chere Sophie, que je „ n'étois plus qu'à quinze lieues de ma „ mere & de mes ſœurs..." Je ne puis retenir mes larmes.

CONSTANCE.

Donnez, je vais lire. (*Elle prend la lettre.*)

SOPHIE.

Paix, j'entends du bruit.

CONSTANCE.

C'eſt Roſe.

SOPHIE.

Ah ! rendez-moi ma lettre.... (*Elle prend la lettre & la met dans ſa poche.*)

ROSE *arrive précipitamment & myſtérieuſement ; elle dit en paſſant auprès de Sophie :*

Mademoiſelle Pauline eſt ſur mes talons. (*Elle traverſe le théâtre, & ſort par le côté oppoſé à celui par lequel elle eſt venue.*)

SOPHIE.

Eſt-il rien de plus cruel !...

CONSTANCE.

Allons dans notre chambre.

SOPHIE.

Pauline nous y ſuivra de même... mais la voici, changeons d'entretien.

---

## *SCENE IV.*

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE, PAULINE.

(*Cette derniere fait quelques pas, & s'arrête.*)

CONSTANCE.

POUR moi, j'aime mieux les jardins Anglois...

SOPHIE.

Et moi, je trouve qu'ils n'imitent jamais la nature que mesquinement, &...

PAULINE, *s'avançant.*

Pardon, j'interromps, à ce qu'il me paroît, une dispute bien vive & bien intéressante.

CONSTANCE.

Oh, point du tout, nous parlions de jardins.

PAULINE.

Oui; & dans la crainte qu'on n'interrompît un entretien si important, vous aviez posé une sentinelle à l'entrée du bosquet.

SOPHIE.

Que voulez-vous dire?

PAULINE.

Rose n'étoit pas là tout-à-l'heure? Je ne l'ai pas vue prendre ses jambes à son cou pour venir vous avertir de mon arrivée?.... Sophie, Constance, vous êtes l'une & l'autre fort prudentes, mais vous manquez de finesse; vous en manquez absolument, je ne puis vous le cacher. Tâchez de mettre un peu plus d'art dans vos petites intrigues, sans quoi je les découvrirai toujours.

CONSTANCE.

Eh bien, qu'avez vous découvert?

PAULINE.

D'abord, que vous avez un secret; il me reste à savoir ce que c'est que ce secret, & pour cela je ne vous demande que

que le reſte du jour, ce ſoir je vous en rendrai compte; oh, je vous promets de ne vous pas faire languir. Tenez, je vais commencer. Premiérement, en vous examinant bien, je dois à vos mines pénétrer à-peu-près de quelle nature eſt votre ſecret: vous en parliez; car vous imaginez bien que je ne ſuis pas la dupe de votre jardin Anglois. Voyons un peu l'impreſſion qui eſt reſtée ſur vos viſages.

SOPHIE.

Pauline, vous ne verrez ſur le mien que la honte que je reſſens pour vous, des excès où vous entraîne une curioſité ſi condamnable.

PAULINE.

Avec quel air d'indignation vous me parlez! ô Ciel! ce n'eſt donc point aſſez de me refuſer votre confiance; Sophie, vous me mépriſez... Eh bien, ſi je n'ai pas vos vertus, je puis les acquérir, je ſuis jeune, je puis me corriger; ma ſœur, auriez-vous perdu cette eſpérance?... Ah! répondez, raſſurez-moi...

SOPHIE.

Avec un ſi bon cœur, peut-on être incorrigible?...

PAULINE.

Ah, ma ſœur!... (*Elles s'embraſſent. Et après un moment de ſilence.*)

SOPHIE.

Chere Pauline, j'attends tout de votre eſprit & de vos réflexions.

PAULINE.

Et moi, de votre exemple & de vos conſeils.

CONSTANCE.

Quelqu'un vient.... c'eſt ma tante, je crois.

PAULINE.

Oui, c'eſt elle-même.

---

## *SCENE V.*

### SOPHIE, CONSTANCE, ROSE, PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUUISE, *à part dans le fond du théâtre.*

La voilà, il faut renvoyer les autres. (*Haut.*) Pauline, allez dans le ſallon, recevoir quelques perſonnes qui viennent d'arriver, j'irai bientôt vous rejoindre. Conſtance, ſuivez votre couſine... & vous, Sophie, reſtez.

PAULINE.

Et ma ſœur... ne vient pas avec nous.

LA MARQUISE.

Cela n'eſt pas néceſſaire... allez...

PAULINE.

Mais, maman, Sophie eſt l'aînée, elle feroit mieux les honneurs que moi...

LA MARQUISE.

Je vous juge capable de la remplacer dans cette occaſion.

PAULINE.

Vous voulez donc rester seule avec elle?...

LA MARQUISE.

Pauline, je voudrois moins de questions, & plus d'obéissance.

PAULINE.

Moins de questions!... je n'en ai fait qu'une...

LA MARQUISE.

Je vous défends d'en ajouter une seconde, & de rester un instant de plus.

PAULINE.

(*A part en s'en allant.*) Ah, que cela est dur! je suis au désespoir. (*Elle sort, Constance la suit.*)

---

## *SCENE VI.*

### LA MARQUISE, SOPHIE.

LA MARQUISE, *regardant sortir Pauline.*

QUEL caractere!... & que de peines il me cause!... Enfin, nous voilà seules, mon enfant; je voulois vous parler, Sophie, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur.

SOPHIE.

Ah! maman, je n'osois vous demander le sujet de votre tristesse...

LA MARQUISE.

Je suis accablée d'un chagrin d'autant plus cruel, qu'il faut le dissimuler à tous les

yeux. Ma fille, votre sagesse & votre discrétion, si fort au-dessus de votre âge, autorisent ma confiance en vous ; elle est sans bornes, & je vais vous le prouver, en vous révélant le secret le plus important que je puisse jamais vous découvrir.

SOPHIE.

Vous pouvez, par de nouvelles bontés, augmenter mon bonheur, & non ma tendresse & ma reconnoissance; je ne puis, maman, ni vous aimer mieux, ni sentir plus vivement tout ce que je vous dois.

LA MARQUISE.

Ah! Sophie, que vous me rendez une heureuse mere!... Mais hélas! je n'ai qu'une amie, & j'ai deux filles.

SOPHIE.

Pauline se rendra digne un jour d'un titre si glorieux & si cher...

LA MARQUISE.

Ah! plût au Ciel... Mais revenons au secret que je veux vous confier, ma chere Sophie; il va vous plonger dans la douleur.

SOPHIE.

Eh! n'y suis-je pas préparée, puisque je vois qu'il vous afflige?

LA MARQUISE.

Ce secret regarde votre frere.

SOPHIE.

(*A part.*) Je ne le sais que trop. (*Haut.*) Eh bien, maman.

LA MARQUISE.

D'abord je commencerai par vous dire

qu'il se porte bien, & qu'il est en sûreté; à présent voici son histoire en deux mots: Il y a environ douze jours qu'il quitta son régiment sans congé; l'amitié l'appelloit à Valenciennes, il y fut sous un nom supposé; son malheur lui fit choisir une auberge où logeoit le Marquis de Sénanges; dès le soir même ils eurent une dispute assez vive pour leur faire prendre la résolution de se battre le lendemain.

SOPHIE.

Ah, Dieu!

LA MARQUISE.

En effet, à la pointe du jour, ils partirent l'un & l'autre à cheval pour aller se battre sur les frontieres; que vous dirai-je, ma chere Sophie? votre frere, après avoir reçu une blessure profonde & dangereuse, porte à son adversaire un coup terrible, il le voit chanceler, & baigné dans son sang, tomber enfin à ses pieds: il le crut mort; & lui-même, pouvant à peine se soutenir, il se traîne vers son cheval, & bientôt, rassemblant le peu de forces qui lui reste, il s'éloigne de ce funeste lieu. Cette scene affreuse se passoit sur la frontiere, &, par conséquent, à quatre lieues d'ici...

SOPHIE.

Hélas, si près de nous!

LA MARQUISE.

Mon fils n'ayant plus qu'un pas à faire pour être hors de la France, avoit le projet de la quitter; mais au bout d'une demi-heure, épuisé par le sang qu'il perdoit,

il fut contraint de s'arrêter & de s'aſſeoir au pied d'un arbre, où bientôt il perdit tout-à-fait l'uſage de ſes ſens. Ce fut dans cet inſtant que la Providence conduiſit dans ce lieu même le fidele Thibaut mon concierge, dont vous connoiſſez l'attachement.

SOPHIE.

Ah! le Ciel pouvoit-il abandonner le fils de la plus tendre, de la meilleure des meres!... Tous ſes bienfaits, maman, nous les devons à vos vertus.

LA MARQUISE.

Le plus grand de tous pour moi, il l'a placé dans ton cœur; c'eſt dans cette ame ſi pure & ſi ſenſible, que je trouve le bonheur le plus doux dont je puiſſe jouir, & les ſeules conſolations dont je ſois ſuſceptible.... Mais reprenons un triſte entretien que nous ne pourrons peut-être pas renouer avant la fin du jour.

SOPHIE.

Thibaut conduiſit mon frere ici?...

LA MARQUISE.

Il étoit heureuſement ſeul dans un cabriolet couvert, il y porta mon fils toujours ſans connoiſſance; & prenant un chemin détourné, il le mena d'abord à l'entrée du village chez ſa mere; enſuite, quand tout le monde fut couché dans le château, il vint m'annoncer ce tragique événement. Je courus moi-même chercher mon malheureux fils : Thibaut, & mon valet-de-chambre Chirurgien le tranſporterent dans une des pieces de mon appartement, où je

l'ai veillé pendant ſept nuits qu'il a été dans le plus grand danger!...

SOPHIE.

Et je n'ai point partagé des ſoins ſi chers & ſi douloureux!... Mais enfin, maman, mon frere eſt-il parfaitement rétabli?

LA MARQUISE.

Il eſt du moins en état de partir ſans danger.

SOPHIE.

Comment! il va partir?...

LA MARQUISE.

Hélas! il le faut bien. Jugez, mon enfant, du mortel embarras où je me trouve; ce Baron de Sénanges qui vient d'arriver, eſt le pere du malheureux jeune homme à qui votre frere a ſans doute ôté la vie!...

SOPHIE.

Il ignore ce funeſte événement?

LA MARQUISE.

Il ne ſait, graces au Ciel, qu'une partie de la vérité. On lui manda que ſon fils & le Chevalier de Mirville étoient partis précipitamment & enſemble; que les gens de l'auberge dépoſoient qu'ils avoient eu une diſpute très-vive; qu'on n'avoit point de leurs nouvelles, & qu'il n'étoit que trop vraiſemblable qu'ils ne s'étoient abſentés ſi bruſquement que pour aller ſe battre. On ajoutoit, que dans la querelle, mon fils avoit été l'agreſſeur. En apprenant cette fatale aventure, le Baron de Sénanges, naturellement auſſi violent que ſenſible, éprouva

autant de reſſentiment que de douleur ; il écrivit aux Commandants des Places frontieres, afin d'apprendre ſi le Chevalier de Mirville étoit paſſé dans les pays étrangers, ou pour empêcher ſa fuite, s'il en étoit encore temps.

SOPHIE.

Ainſi ne ſachant pas le vrai nom de mon frere, c'eſt une chimere qu'il pourſuit.

LA MARQUISE.

Mais ce nom qu'il nous eſt ſi important de cacher, il peut le découvrir ; ſa fortune, ſon rang, ſon caractere le rendent l'ennemi le plus redoutable & le plus dangereux....

SOPHIE.

Mais quel motif l'a conduit ici ?

LA MARQUISE.

Il eſt venu dans cette Province avec l'eſpoir d'y acquérir quelques lumieres ſur le ſort de ſon fils. Il ſuppoſe qu'il s'eſt battu ſur la frontiere, ma Terre y eſt ſituée, il m'a connue autrefois ; toutes ces circonſtances l'ont décidé à venir chez moi : imaginez ce que j'ai dû reſſentir en le voyant paroître !... Il m'a fait tous les détails de cette affreuſe hiſtoire ; il ne m'entretient que de ſa douleur & de ſes projets de vengeance ; je partage ſa peine, je pleure avec lui ; mais que ces larmes ſont ameres ! c'eſt dans le ſein d'un ennemi cruel que je les répands... du perſécuteur de mon fils !...

SOPHIE.

Ah, Dieu ! vous me faites frémir !

LA MARQUISE.

Quelquefois j'oſe combattre ſon reſſentiment : ſans doute alors trop de chaleur m'emporte, car il me regarde avec ſurpriſe ; ſon air étonné m'épouvante ; il me ſemble que je viens de me trahir, que j'ai nommé mon fils.... Enfin, je reſſens depuis vingt-quatre heures tout ce que la contrainte, la terreur & la pitié peuvent faire éprouver de plus cruel & de plus douloureux. Mais, hélas ! l'infortuné qui me cauſe tant de peines, eſt encore plus à plaindre que moi !...

SOPHIE.

Le malheureux ! il croit que la vengeance pourroit le conſoler !

LA MARQUISE.

Ah, ſans doute, il s'abuſe ; s'il eſt vrai qu'un cœur puiſſe s'égarer juſqu'à deſirer la vengeance, en eſt-il d'aſſez barbares pour l'aſſouvir ſans horreur ? .. Cette affreuſe jouiſſance des ames lâches & féroces, dégrade celui qui s'y livre, & le condamne à d'éternels remords.

SOPHIE.

Maman, mon frere va donc partir bientôt ?

LA MARQUISE.

Cette nuit même.

SOPHIE.

Et ces ordres donnés aux Commandants des places frontieres ?...

LA MARQUISE.

Ces ordres ne regardent que le Chevalier de Mirville ; mon fils eſt connu, on ne

pourra le confondre avec un jeune homme dont le nom eſt différent, & qui n'eſt déſigné que comme un aventurier. Voilà les réflexions qui doivent me raſſurer. Cependant je tremble ; d'affreux preſſentiments me pourſuivent & m'accablent... Si le Baron de Sénanges alloit apprendre la nouvelle poſitive de la mort de ſon fils, s'il alloit découvrir l'aſyle & le vrai nom de ſon ennemi; juſte Ciel, à quel excès un déſeſpoir furieux ne le porteroit-il pas!...

SOPHIE.

Ah! maman, vous me glacez d'effroi...

LA MARQUISE.

J'ai pris toutes les précautions que la prudence d'une mere peut ſuggérer; j'ai défendu qu'on laiſſât entrer aucun étranger dans le château. Thibaut m'a dit qu'un homme étoit venu ce matin demander ſi le Baron de Sénanges étoit ici. Thibaut, ſans balancer, a répondu que non; cet homme, deux heures après, eſt revenu mieux inſtruit, & vouloit abſolument parler au Baron, le voir ſeul, & il a refuſé de ſe nommer; Thibaut l'a renvoyé, en lui déclarant qu'il ne pourroit l'entretenir que demain au ſoir; mon fils alors ſera hors de la France...

SOPHIE.

Cet homme qui ſe cache, m'inquiete; & je me rappelle que ce matin, en me promenant avec ma Bonne & Pauline dans le petit bois, j'en ai vu rôder un qui nous obſervoit, & ſembloit vouloir ſe dérober à

nos regards ; je n'ai pu voir ſon viſage, un chapeau rabattu le cachoit entiérement.

LA MARQUISE.

Comment il vous ſuivoit ?

SOPHIE.

Oui, mais toujours d'aſſez loin. Nous nous ſommes aſſiſes ; & l'ayant perdu de vue, nous cauſions tranquillement, quand au bout d'une demi-heure, un bruit de feuilles que j'ai entendu derriere moi, m'a fait tourner la tête, & j'ai vu ce même homme le dos tourné, qui couroit de toute ſa force.

LA MARQUISE.

Sans doute il vous écoutoit.

SOPHIE.

Nous l'avons cru, & auſſi-tôt nous ſommes rentrées.

LA MARQUISE.

Certainement, c'eſt le même homme dont m'a parlé Thibaut.... Mais que ſignifie cette conduite myſtérieuſe ?... Allons retrouver le Baron de Sénanges, ne le quittons plus.... Ah, que la nuit n'eſt-elle venue ! Quelle journée !.. mais j'entends quelqu'un.

SOPHIE.

C'eſt Roſe.

LA MARQUISE.

Que nous veut-elle ?...

## *SCENE VII.*

LA MARQUISE, SOPHIE, ROSE.

ROSE.

MADAME?

LA MARQUISE.

Eh bien ?

ROSE.

C'eſt M. Thibaut qui cherche Madame.

LA MARQUISE.

Où eſt-il ?

ROSE.

Dans la grande cour.

LA MARQUISE.

Allons-y ſur le champ; venez, Sophie. (*à part en s'en allant.*) Hélas ! tout me trouble & m'inquiete.

ROSE *fait pluſieurs ſignes à Sophie pour l'engager à reſter, Sophie n'a pas l'air de les remarquer, & ſort avec la Marquiſe.*

## *SCENE VIII.*

ROSE *ſeule.*

TOUS mes ſignes ſont inutiles, elle n'y prend ſeulement pas garde... pardienne, il n'en faudroit pas faire la moitié à Mademoiſelle Pauline, pour la retenir !... Oh, c'eſt celle-là qui eſt curieuſe ! elle me l'a

rendue auſſi, moi; cela ſe gagne apparemment... Que diante ferai je de cette lettre?... (*Elle tire une lettre de ſa poche, & lit le deſſus.*) A Mademoiſelle de Valcour.... Oh, c'eſt pour l'aînée ſûrement.... Elle n'a pas voulu reſter, je lui aurois conté tout ça.... (*Elle retourne la lettre.*) J'ai bonne envie de ſavoir ce qu'il y a là-dedans... ce jeune homme, cet argent ſurtout, tout cela me chiffonne... (*Elle tire de ſa poche une bourſe.*) Douze louis!... cela fait des livres... je ne ſais combien .. On vient.... mon Dieu, ferrons vîte la bourſe & la lettre.

---

## *SCENE IX.*

PAULINE, ROSE.

PAULINE.

Rose... mais que faiſiez-vous là?

ROSE.

Rien, Mademoiſelle.

PAULINE.

Comme vous voilà rouge!...

ROSE.

Oh, dame, c'eſt qu'il fait chaud!

PAULINE.

Vous avez caché quelque choſe dans votre poche, je l'ai vu.... Pourquoi donc ce myſtere, ma chere Roſe; eſt-ce que tu n'as plus d'amitié pour moi?

ROSE.

Tenez, vous m'allez tirer les vers du nez, je vois cela.

PAULINE.

Ah! je t'en prie, parle-moi vrai, & je te donne ma parole d'honneur de ne faire aucune indiscrétion.

ROSE.

Mais c'est que c'est plus fort que vous..., souvenez-vous donc comme vous avez fait manquer ma noce.

PAULINE.

Vas, je t'en dédommagerai, je te promets de faire ta fortune.

ROSE.

Oh, ma fortune, elle est en bon train, allez; je suis plus riche que je ne voudrois, car cela me donne du souci....

PAULINE.

Que veux-tu donc dire? explique-toi, de grace....

ROSE.

Allons, me v'là enjôlée, il faut que je vous dise tout.

PAULINE *l'embrassant.*

Ah! Rose, que je t'aime.

ROSE.

Je m'en vais vous conter une drôle d'histoire....

PAULINE.

Dépêche donc.

ROSE.

Dame, c'est une aventure comme il y en a dans ce livre verd que Madame la Mar-

quiſe vous avoit dit de ne pas lire, & que vous avez volé !

PAULINE.

Mais au fait, Roſe....

ROSE.

Enfin, c'eſt comme un conte de Roman.

PAULINE.

(*A part.*) Qu'elle m'inpatiente ! (*Haut.*) Mais, Roſe, finiſſez donc.

ROSE.

M'y voici. Je me promenois tout-à-l'heure dans l'avenue, voilà que tout d'un coup un homme vient vers moi, il étoit tout embéguiné dans ſon chapeau & dans ſa rediugote; mais pas moins il avoit l'air jeune. Il me dit comme çà, êtes-vous du château ? *Oui*, *Monſieur*. Eh bien, donnez cette lettre à Mademoiſelle de Valcour, & prenez cela pour vous; je vous en donnerai bien d'autres, ſi vous êtes diſcrete.

PAULINE.

Ah ! c'eſt notre homme de ce matin : eh bien, Roſe, qu'avez-vous répondu ?

ROSE.

Pardi, rien, je n'ai pas eu le temps de dire un mot; il me laiſſe une lettre, une bourſe, & crac, il court encore. Moi, toute ébaubie, je compte l'argent, & puis je le mets dans ma poche avec le billet. Vlà tout.

PAULINE.

Et la lettre, vous l'avez donc ?

ROSE.

Sûrement que je l'ai.

PAULINE.

Ah! voyons-la.

ROSE.

Je le veux bien, mais vous ne la livrez pas au moins, car elle eſt cachetée. Tenez, la voilà.

PAULINE *lit l'adreſſe.*

*A Mademoiſelle de Valcour....* S'adreſſe-t-elle à ma ſœur, ou à moi?

ROSE.

Oh, je parierois qu'elle eſt pour Mademoiſelle Sophie.

PAULINE.

Pourquoi?

ROSE.

Vous connoiſſez bien Marie-Jeanne la Fermiere?

PAULINE.

Eh bien?

ROSE.

Elle vend du vin.

PAULINE.

Après.

ROSE.

Eh bien, il y a deux jours qu'un jeune homme eſt venu chez elle comme pour demander chopine; mais au-lieu de boire, il a paſſé tout le temps à faire des queſtions ſur Mademoiſelle de Valcour, la plus grande, qui a l'air ſi ſage: v'la comme il diſoit. Oh, Marie-Jeanne lui en a conté des plus belles, car elle aime Mademoiſelle Sophie, Dieu ſait.... & puis n'y a qu'une

voix sur le compte de Mademoiselle votre sœur ; c'est vrai cela.

PAULINE.

Et ce jeune homme... n'a fait aucune question sur moi ?

ROSE.

Non, il n'a parlé que de celle qui a l'air sage ; il n'a pas été question de vous.... Vous voyez bien que c'est l'homme à la lettre, ça y ressemble bien, du moins.

PAULINE *tristement.*

Rose, il faut que je porte cette lettre à maman... quand elle seroit pour moi, je ne dois pas l'ouvrir... ainsi j'ignorerai toujours ce qu'elle contient....

ROSE.

A cause de votre bonne action, Madame vous dira peut-être ce qu'il y a dedans ; voilà comme Mademoiselle Sophie se fait tout conter par elle.

PAULINE.

Je voudrois seulement savoir si cette lettre est signée.... Cette aventure est bien singuliere ; a-t-elle quelque rapport avec le secret qui occupe maman, Sophie & Constance ?...

ROSE.

Ah ! vous vous doutez donc qu'il y a un secret en l'air ?

PAULINE.

Rose, en aurois-tu découvert quelque chose ?...

ROSE.

Ma foi, il n'y a peut-être que nous deux

dans la maiſon qui ne le ſachions pas ; vous, Mademoiſelle, à cauſe de votre curioſité, & moi, parce qu'on s'apperçoit que vous me faites jaſer tant que vous voulez. Mais pourtant j'ai accroché quelque petite choſe...

PAULINE.

Ah ! qu'eſt-ce que c'eſt ?

ROSE.

Je veux bien vous le dire ; mais à condition que ſi vous ouvrez la lettre, vous me la lirez...

PAULINE.

Mais ſi donc, je ne l'ouvrirai point.

ROSE.

Bon, vous n'y tiendrez pas ; allez, je vous connois.

PAULINE.

Roſe, vous avez donc bien mauvaiſe opinion de moi ?...

ROSE.

Mon Dieu, Mademoiſelle, pardonnez-moi... mais d'après tout ce que je vous ai vu faire juſqu'ici...

PAULINE.

J'ai pu me laiſſer entraîner à des étourderies ; mais je ſuis incapable, je l'eſpere, de commettre une faute auſſi grave... Une fille de mon âge ouvrir en ſecret la lettre d'un jeune homme, & d'un inconnu... & une lettre qui, vraiſemblablement, eſt pour une autre... O Ciel ! ſi la curioſité pouvoit égarer à ce point, exiſteroit-il un vice plus dangereux & plus horrible ?

ROSE.

Appaisez-vous donc, Mademoiselle. Eh bien, nous ne la lirons pas. Allons, je vous dirai tout ce que je sais sans cela.

PAULINE.

Dépêchez-vous donc, car l'heure du dîner approche.

ROSE.

Hier au soir, Madame étoit dans le parterre avec ce Baron; en passant j'ai entendu M. le Baron qui disoit : *Le Chevalier de Mirville*; & puis ils ont parlé tout bas, tout bas; mais je me suis souvenue de ce nom, parce que je l'avois déja entendu dire une fois à M. Thibaut, qui parloit pourtant à l'oreille du valet-de-chambre Chirurgien, au bas de l'escalier, pendant que j'étois cachée derriere la porte battante.

PAULINE.

Le Chevalier de Mirville!... ce nom m'est absolument inconnu...

ROSE.

Et puis cette même fois, le Chirurgien ajouta je ne sais quels mots, & ceux-ci que j'attrapai : *Quelle surprise, si on savoit qu'il est caché ici?*

PAULINE.

Vous avez entendu cela?

ROSE.

Oh, de mes deux oreilles... mais c'est tout ce que j'ai pu découvrir.

PAULINE.

C'est beaucoup. Il est clair que le Che-

valier de Mirville eſt caché dans le château... mais pourquoi?... & le Baron de Sénanges le ſait, puiſqu'il a parlé de lui... ſûrement, même le Baron eſt ſon oncle, ou peut-être ſon pere... Mais ce myſtere eſt incompréhenſible; je donnerois toutes choſes au monde pour le pénétrer.

ROSE.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

PAULINE.

Enfin, nous ſavons du moins que le Chevalier de Mirville eſt caché ici... c'eſt toujours cela, & c'en eſt aſſez pour découvrir le reſte avant la fin du jour... (*Elle regarde à ſa montre.*) Mais il eſt bientôt deux heures, on va ſe mettre à table. Adieu, Roſe; je te remercie de ta confiance; tu peux être ſûre que je n'en abuſerai point... Ne me ſuis pas, il eſt inutile qu'on nous voye enſemble; va-t-en par l'autre côté.

ROSE.

C'eſt bien dit, il faut de la prudence.

(*Elles ſortent.*)

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

PAULINE *seule.*

ROSE n'eſt point ici, où peut-elle être?... Tout le monde me fuit, maman m'évite; je n'ai pu lui parler en particulier pour lui donner cette lettre... J'importune également maman, ma ſœur, ma couſine... Je ſuis réduite à prendre pour confidente & pour amie, une petite payſanne ſans éducation & ſans principes, à qui j'ai donné mes défauts, & dont je ne reçois que de mauvais conſeils!... Ah, je ſuis bien malheureuſe... (*Elle tombe dans la rêverie.*)

## *SCENE II.*

PAULINE, ROSE.

ROSE *accourant.*

MADEMOISELLE, Mademoiſelle...

PAULINE.

Quoi donc?

ROSE.

Oh, je viens de faire une bonne trou-

vaille ! Ce Chevalier de Mirville, je ſais dans quel endroit du château il eſt caché.

PAULINE.

Bon !... Et comment ?

ROSE.

Vous connoiſſez bien le grand cabinet de Madame, qui eſt au bout de la galerie ?

PAULINE.

Eh bien ?

ROSE.

Eh bien, il eſt niché là-dedans...

PAULINE.

Vous croyez ?

ROSE.

Je le gagerois... J'en avois déja quelques ſoupçons, parce qu'on a ôté la clef de la galerie & du cabinet ; & que pourtant Madame y rôde ſans ceſſe avec le Chirurgien & le Concierge... Je viens de demander au Frotteur, s'il y alloit comme à l'ordinaire ; il m'a dit qu'il y a plus de huit jours qu'il n'y étoit entré, parce que Madame ne le vouloit pas : ainſi vous voyez bien que voilà la cachette toute trouvée.

PAULINE.

Cela eſt inconcevable !... Quel peut être le but de toutes ces précautions ?

ROSE.

Oh, c'eſt bien drôle ; moi, je m'y perds.

PAULINE.

Ma curioſité eſt portée au comble, je l'avoue...

ROSE.

Et moi donc ; j'en ſeche... A propos,

Mademoiſelle, avez-vous donné la lettre à Madame?

PAULINE.

Mon Dieu non : maman, croyant toujours que je voulois la queſtionner, n'a pas voulu m'entendre; elle me rebute, me fuit, & tout cela pour aller s'enfermer avec ma ſœur & ma couſine.

ROSE.

Eh bien, la lettre nous reſte, du moins... elle eſt toujours dans votre poche?

PAULINE.

Oui, la voilà.

ROSE.

Il y en a quelquefois qu'on peut lire ſans les décacheter.

PAULINE.

Oh, l'on a beau entr'ouvrir celle-là, on n'y peut rien voir.

ROSE.

Ah, ah, vous y avez donc regardé?

PAULINE.

Oui, par diſtraction.

ROSE.

Pardi, moi je n'y manque pas, j'eſſaye ce tour-là ſur toutes les lettres que je porte à la poſte; cela amuſe toujours chemin faiſant; mais par malheur je ne lis pas trop bien l'écriture...

PAULINE.

Je ſuis fort embarraſſée, je ne ſais pas ce que je ferai de cette lettre...

ROSE.

Puiſque Madame n'en veut pas, elle eſt à nous.

PAULINE.

Oui, mais à quel uſage nous ſervira-t-elle ?

ROSE.

Mais dame, à l'uſage d'une lettre; vous la lirez, vous qui liſez couramment, & moi j'écouterai.

PAULINE.

Je vous ai déja dit que je ne veux, ni ne dois la lire.

ROSE.

Mais, Mademoiſelle, je n'entends rien à ces façons-là; vous avez tâché d'accrocher quelque choſe à travers le papier; ſans le cachet, vous l'auriez déja lue cinq ou ſix fois : il n'y a pas plus de mal à rompre ce vilain petit morceau de cire...

PAULINE.

Non, il vaut mieux la brûler.

ROSE.

Oui, après que nous l'aurons lue; allons, donnez-la-moi, je ferai le coup.

PAULINE.

Au reſte, je ne ſais pas pourquoi je m'en ſuis chargée, c'eſt à vous à qui elle a été remiſe, elle ne s'adreſſe point à moi, tout cela ne me regarde en aucune maniere...

ROSE.

Non plus que l'enfant qui vient de naître; c'eſt vrai, cette lettre eſt à moi, vous l'aviez priſe injuſtement.

PAULINE.

PAULINE, *la lui rendant.*

Tenez, faites-en tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en mêle plus.

ROSE.

Le cachet va sauter.

PAULINE.

Ce sont vos affaires.

ROSE.

Çà ne tient pas mal... ma foi, c'est fait, la v'là ouverte... mais, Mademoiselle, qu'avez-vous donc? vous êtes toute interdite.

PAULINE.

Ah, Rose, qu'avons-nous fait!...

ROSE.

Allons, allons, il s'agit de lire à présent; il ne faut pas tant lanterner, on pourroit nous surprendre.

PAULINE.

Le cœur me bat...

ROSE.

Lisez toujours... & tout haut, s'il vous plaît, j'en veux ma part.

PAULINE, *prenant la lettre, & lisant des yeux.*

Elle est sans signature.

ROSE.

Ah! c'est impoli de ne pas dire son nom... mais lisez donc, voyons ce qu'il chante.

PAULINE.

Je tremble... (*Elle lit tout haut.*) „ Ma„ demoiselle, ma naissance & ma fortune

„ pourroient peut-être me donner le droit „ d'aſpirer à votre main"...

ROSE.

Bon, c'eſt un épouſeux!...

PAULINE *continuant.*

„ Mais la crainte que votre famille n'ait „ pris des engagements contraires aux „ vœux que j'oſe former, me retient & „ m'empêche de me déclarer. J'avois d'a- „ bord pris la réſolution d'avouer mes „ ſentiments à mon pere; mais je ne veux „ lui en parler qu'avec votre aveu & celui „ de Madame la Marquiſe de Valcour; „ car je vous connois aſſez, Mademoi- „ ſelle, pour être bien ſûr que cette let- „ tre lui ſera communiquée".

ROSE.

Oh, il a compté ſans ſon hôte; mais c'eſt qu'il croyoit que la lettre ſeroit rendue à Mademoiſelle Sophie.

PAULINE.

Mon Dieu, taiſez-vous donc. (*Elle continue.*) „ Je vous ſupplie d'excuſer la té- „ mérité de ma démarche; le ſentiment „ qui me l'a fait faire doit lui ſervir d'ex- „ cuſe, puiſqu'il eſt bien moins fondé ſur „ vos charmes, que ſur la réputation que „ vous vous êtes acquiſe par votre eſ- „ prit, vos talents & vos vertus".

ROSE.

C'eſt joli, cela.

PAULINE *continue.*

„ Des circonſtances extraordinaires m'o- „ bligent à ne paroître qu'avec précau-

„ tion ; mais dites un mot, Mademoiſelle, „ & je me découvrirai. Si vous daignez „ me faire réponſe, envoyez-la dans le „ creux du vieux chêne qui eſt au bout „ de l'avenue ; c'eſt-là que j'irai cher- „ cher ce ſoir l'arrêt qui doit fixer ma deſ- „ tinée ".

ROSE.

Et c'eſt-là tout ?

PAULINE.

Oui... Quelle aventure extraordinaire !...

ROSE.

Y comprenez-vous quelque choſe ?...

PAULINE.

Oui, je commence à démêler toute cette intrigue, quoiqu'il y ait cependant encore pluſieurs circonſtances que je ne conçois pas... D'abord cet inconnu eſt ſûrement ce Chevalier de Mirville qui eſt caché ici...

ROSE.

Nous avions déja deviné cela. Mais comment cet inconnu a-t-il pu voir Mademoiſelle Sophie, & puis rôder dans le village, & puis queſtionner Marie-Jeanne, s'il eſt enfermé dans le château ?

PAULINE.

C'eſt qu'il n'y eſt pas priſonnier, & qu'il a la liberté d'en ſortir...

ROSE.

Il parle de ſon pere dans la lettre.

PAULINE.

Oh ! ſon pere eſt le Baron de Sénanges...

ROSE.

Mais il devroit s'appeller Sénanges auſſi.

PAULINE.

Mirvilſe eſt un nom de terre apparemment... J'imagine qu'on avoit envie de lui faire épouſer Conſtance; il aura vu Sophie, & la préfere à ma couſine.

ROSE.

Ecoutez donc, il n'a pas tort; Mademoiſelle Sophie eſt ſi gentille : & puis cet air ſi ſage, ſi ſage, lui aura donné dans l'œil.

PAULINE.

Et il aura pris le parti d'écrire à ma ſœur, afin de ſavoir ſes intentions.

ROSE.

Vous y êtes, vous v'là au fait.

PAULINE.

Mais pourquoi ſe cacher?... Sophie & ma couſine ſavent qu'il eſt ici... & peut-être que maman ne veut qu'ils ſe voyent que lorſque les choſes ſeront toutes arrangées.

ROSE.

Juſtement : pardi, Mademoiſelle, vous avez ben de l'eſprit... mais je penſe à une choſe; ce pauvre Monſieur qui aime Mademoiſelle Sophie de tout ſon cœur, va être bien ſot ce ſoir, quand il ne trouvera dans le creux de ſon arbre que des feuilles de chêne, au-lieu d'une réponſe. Un bon tour, ce ſeroit de lui écrire, vous.

PAULINE.

Quelle folie!

ROSE.

Mais nous verrions quelle mine il a de

moins... il viendroit... que diantre, mandez-lui seulement quelque baliverne... là... qui ne soit pas de grande conséquence... il n'y a pas de mal à çà...

PAULINE.

En effet, si c'est un bon parti, j'aimerois mieux qu'il épousât ma sœur que Constance... & puis il aime Sophie, il paroît honnête... si maman connoissoit ses sentiments, elle les approuveroit, j'en suis sûre...

ROSE.

Il est peureux, lui... sans ce petit mot de réponse, il ne sonnera mot, & s'en ira, & puis adieu la noce.

PAULINE.

Il me vient une drôle d'idée; écris-lui, toi.

ROSE.

Oh, volontiers; mais c'est que je ne suis pas forte sur l'écriture, je ne sais faire que des O, je vous en avertis.

PAULINE.

Cela est égal, je te tiendrai la main.

ROSE.

J'y consens... si nous avions là de quoi...

PAULINE.

Tiens, j'ai un crayon dans ma poche, & du papier...

ROSE.

Allons, allons à l'ouvrage... (*Elle tire une chaise.*) Ceci nous servira de table... donnez-moi le papier. (*Elle se met à genoux à terre devant la chaise, Pauline lui prend la main.*)

PAULINE.

Ne tiens donc pas tes doigts ſi roides.

ROSE.

Dame, c'eſt pour mieux faire...

PAULINE.

Eh, laiſſe aller ta main... dépêchons-nous donc; ſi quelqu'un venoit...

ROSE.

Oh, votre bonne a la migraine; Madame & ces Demoiſelles ſont occupées de leurs ſecrets...

PAULINE.

Allons, commençons... (*Elle la fait écrire.*)

ROSE.

Dites donc ce que j'écris... Ah! c'eſt de travers...

PAULINE.

Tu ne veux pas te laiſſer conduire... Là, bien comme cela... voilà qui eſt fait...

ROSE.

C'eſt fini? (*Elles ſe relevent.*) Voyons ſi je pourrai lire... il n'y a que trois mots!... (*Elle lit.*) *Vous... vous...*

PAULINE.

Donne, je vais te le lire... (*Elle lit.*) *Vous pouvez paroître.*

ROSE.

*Vous pouvez paroître.* J'ai écrit cela?

PAULINE.

Oui...

ROSE.

Jamais le maître d'école ne m'en a tant

fait faire... A préſent je vais porter cela dans le vieux chêne.

PAULINE.

Oui, mais prends bien garde qu'on ne te voye.

ROSE.

Oh, n'ayez pas peur...

PAULINE.

Ecoutez donc, Roſe... quand ce jeune homme viendra, il aura une explication avec maman & ma ſœur, il apprendra que ce n'eſt point Sophie qui lui a répondu, il dira que c'eſt toi qu'il avoit chargée de ſa lettre... Songes bien que c'eſt toi qui as tout fait, & ne vas pas alors rejetter tout cela ſur moi.

ROSE.

Oh, je dirai que j'ai lu, que j'ai écrit...

PAULINE.

Oui, mais l'on n'ignore pas que tu ne ſais ni lire ni écrire...

ROSE.

Je ſoutiendrai que je l'ai appris, que cela m'eſt venu tout d'un coup.

PAULINE.

Rends-moi ce billet...

ROSE.

Nenni, c'eſt pour le vieux chêne.

PAULINE.

Rends-le-moi, je crains les ſuites de tout ceci.

ROSE.

Non, Mademoiſelle, je n'en démordrai pas, je veux voir le Monſieur.

PAULINE.

Mais, Roſe, quand je vous demande une choſe...

ROSE.

Oh, vous avez beau prendre votre grand air...

PAULINE.

Je veux ravoir ce billet, & je vous trouve bien impertinente...

ROSE.

Doucement, Mademoiſelle... vous faites des cachotteries à Madame, vous me mettez du complot, & puis vous me parlez comme pourroit faire Mademoiſelle Sophie... il y a de la différence, voyez-vous... les fredaines qu'on fait enſemble, rendent camarades... je ſuis bien toujours Roſe; mais, ma foi, vous n'êtes plus avec moi Mademoiſelle Pauline... dame, je ſuis fâchée de vous le dire, mais pourquoi me rudoyez-vous?

PAULINE *à part.*

O Ciel! peut-on ſe voir plus cruellement humiliée... je n'en puis plus, j'étouffe...

ROSE.

Il ne faut pas bouder pour cela; moi, tenez, je ne vous en veux plus: je ſuis prompte; mais tournez la main, voilà qui eſt fini. Je n'ai non plus de fiel qu'un enfant... allons, Mademoiſelle, ne faites plus la moue... vous avez encore beſoin de moi, il ne faut pas me dépiter. Mais chut, j'entends du bruit, on vient, je me ſauve;

adieu, Mademoiſelle, ſans rancune, au moins. (*Elle ſort.*)

PAULINE, *ſeule.*

Je demeure confondue... la colere & la honte me ſuffoquent... je me ſuis abaiſſée, l'on m'outrage... cela eſt juſte... elle dira tout à maman, elle me compromettra de la maniere la plus cruelle, je dois m'y attendre... ah! peut-on compter ſur l'attachement & la fidélité de ceux dont on s'attire le mépris?

## *SCENE III.*

PAULINE, CONSTANCE.

CONSTANCE *dans le fond du théâtre.*

SOPHIE n'eſt point ici?...

PAULINE.

Ah! c'eſt Conſtance... Vous cherchez ma ſœur?...

CONSTANCE.

Non, je me promene.

PAULINE.

C'eſt votre fureur de mettre du myſtere à tout; eh, mon Dieu, épargnez-vous cette peine inutile... tenez, voilà Sophie...

## *SCENE IV.*

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE.

PAULINE.

VENEZ, ma ſœur, Conſtance eſt ici, approchez ſans crainte, je vais m'en aller.

SOPHIE.

Eh quoi, Pauline, toujours la même aigreur!

PAULINE.

J'ignore ſi j'ai de l'aigreur; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ne ſuis plus curieuſe, car j'ai découvert tout ce que je voulois ſavoir.

SOPHIE.

Si vous avez appris quelque ſecret, vous êtes plus ſavante que nous.

PAULINE.

Non pas plus ſavante, mais autant.

SOPHIE.

(*A part.*) Elle m'inquiete malgré moi. (*Haut.*) Je ne conçois rien à tous vos diſcours; mais vous avez un air triſte qui m'allarme... ma ſœur, que vous eſt-il donc arrivé?

PAULINE.

J'ai plus d'un ſujet de chagrin, il eſt vrai...

SOPHIE *avec crainte.*

Tiennent-ils... à ce que vous croyez avoir découvert?...

PAULINE.

Oh, point du tout...

SOPHIE.

(*A part.*) Ah! je respire, elle ne sait rien.

PAULINE.

Enfin, bientôt il n'y aura plus de secret pour personne... & tel qui se cache aujourd'hui, paroîtra demain sans mystere...

SOPHIE, *troublée.*

Tel qui se cache!...

CONSTANCE.

(*Bas à Sophie.*) Grand Dieu, le sauroit-elle!...

PAULINE.

Eh bien, vous voilà toutes troublées... Je ne puis m'empêcher de rire de leurs mines stupéfaites...

SOPHIE, *bas à Constance.*

Sa gaieté prouve qu'elle ne sait rien; mais que veut-elle dire?...

PAULINE.

Je serai bien-aise de le voir... cependant ce n'est pas moi qu'il choisit pour confidente, ce n'est pas à moi que ses lettres s'adressent... Eh! mon Dieu, elle va se trouver mal... comme elle pâlit!.. Sophie!.. soutenez-la!.. (*Elle court à elle.*)

SOPHIE.

Laissez-moi... ah! s'il est vrai que vous fachiez... mais non, son cœur est bon... pourroit-elle se faire un jeu... Pauline, au nom du Ciel, achevez de vous expliquer?..

PAULINE.

Dans quel étonnement vous me jettez à

votre tour... Sophie prête à s'évanouïr... Conſtance pâle & tremblante... Eh ! quelle peut être la cauſe de ce déſordre affreux... qu'ai-je donc dit ?...

SOPHIE.

(*A part.*) Elle ignore notre ſecret, & je me ſuis trahie...

PAULINE.

Sophie, vous ne pouvez retenir vos larmes, & c'eſt moi qui les fais répandre... ah ! ma ſœur, cette idée me déchire .. pourquoi ce chagrin violent ? Me ſoupçonneriez-vous de jalouſie ? Ah ! mon cœur en eſt incapable. Ses vœux les plus tendres & les plus vrais ſont pour le bonheur de Sophie... je ne veux plus diſſimuler avec vous ; non, ma ſœur, je ne ſuis inſtruite qu'à moitié, & ſans doute tout-à-l'heure nous ne nous entendions ni l'une ni l'autre. Calmez-vous donc, & répondez-moi.

SOPHIE.

(*A part.*) Tâchons du moins de réparer mon imprudence. (*A Pauline.*) Eh bien, je l'avoue, un ſecret nous occupe... Enfin, Pauline, vous avez tant fait, que vous m'arrachez ce mot qui ne devoit jamais ſortir de ma bouche... La diſcrétion, la ſûreté, ſont donc des vertus qu'on ne peut conſerver avec vous.

PAULINE.

Quelle amertume dans ce reproche ! c'eſt donc ainſi que vous ſavez répondre à l'amitié ?

SOPHIE.

Vous m'aimez, & vous me faites manquer à mes devoirs!... Mais n'en parlons plus, je ne veux ni vous déplaire, ni vous offenser. Je vous dirai seulement que la surprise a seul causé l'émotion que vous m'avez vue; vous avez dit d'un ton si vrai que vous saviez tout, que je l'ai cru, &...

PAULINE.

Le détail que j'en ai fait, se rapporte donc à ce que vous savez?

SOPHIE.

Je n'ai point entendu ce détail, mon trouble m'empêchoit de le comprendre... mais je puis vous assurer que le secret qui m'est confié, n'a rien d'important, ni de singulier... je crois entrevoir que vous êtes mal instruite. Si vous voulez vous expliquer clairement....

PAULINE.

Au cas que je me trompe, m'apprendrez-vous la vérité?

SOPHIE.

Peut-être....

PAULINE.

Peut-être ne me suffit pas... non, je n'ai point des droits à votre confiance, je ne l'obtiendrai pas; vous me l'avez déclaré trop durement, pour que je puisse en douter : ainsi gardez votre inquiétude, vous ne saurez pas mon secret.

SOPHIE.

Si maman vous le demandoit, il faudroit bien le dire...

PAULINE.

Des menaces !... ma ſœur, n'employez pas ce moyen ; il n'eſt pas digne de vous, & ne peut rien ſur moi.

CONSTANCE.

Sophie doit-elle laiſſer ignorer à ma tante, des fautes que l'autorité ſeule d'une mere pourroit réprimer ?...

PAULINE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire ; on peut me dénoncer, me livrer à l'indignation de ma mere, me réduire au déſeſpoir... mais la force & la violence n'obtiendront rien de moi...

SOPHIE.

Inſenſée !... l'autorité ſacrée d'une mere ne pourroit vous obliger à dire un ſecret que vous confierez peut-être ſans effort à la premiere perſonne qui vous le demandera... que ſais-je... à Roſe, à la fille du Jardinier, ſi elle vous en preſſe... Ah ! ma ſœur, comme vous abuſez des vertus naturelles qui ſont au fond de votre ame ; nul principe ne les regle, nulle réflexion ne les dirige, & elles ne ſervent qu'à vous égarer !... mais enfin, raſſurez-vous, ce n'eſt point par moi que maman apprendra ce qu'elle ne doit obtenir que de votre repentir & de votre confiance.

PAULINE.

(*A part.*) Qu'elle me fait rougir des torts qu'elle me reproche, & de ceux qu'elle ignore !...

CONSTANCE.

Mais la nuit commence à tomber... il faut rentrer; d'ailleurs le temps se disposé à l'orage... quelqu'un vient... c'est Rose, que nous veut-elle?

---

## *SCENE V.*

### PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE, ROSE.

ROSE.

MESDEMOISELLES, Madame m'envoye vous dire qu'elle ne se mettra point à table; elle soupera dans sa chambre, parce qu'elle veut se coucher de bonne heure.

PAULINE.

Est-ce qu'elle est malade?

ROSE.

Mais je crois qu'oui, car elle est bien changée.

PAULINE.

Allons savoir de ses nouvelles.

SOPHIE.

Nous suivons...

PAULINE.

Allons... (*Elle sort, Rose la suit.*)

## *SCENE VI.*

SOPHIE, CONSTANCE.

SOPHIE *arrêtant Constance.*

UN moment, Constance... maman n'eſt point malade... elle veut ſe débarraſſer du ſouper, afin que tout le monde ſe retire de meilleure heure...

CONSTANCE.

Mais votre frere ne doit partir qu'à deux heures après minuit.

SOPHIE.

Oui, mais maman m'a permis de lui faire mes adieux; vous y viendrez auſſi, Conſtance... & pour pouvoir, ſans qu'on s'en doute, nous rendre à minuit chez lui, il faut que Pauline ſoit couchée avant onze heures; car ſi elle n'étoit pas endormie quand nous nous échapperons, elle nous entendroit.... Mais à propos de Pauline, concevez-vous ce qu'elle a voulu dire?... Elle ſait qu'il y a ici quelqu'un de caché... Elle a parlé de confidence, de lettres.... J'ai frémi, & j'ai penſé me trahir tout-à-fait; cependant ce qu'elle a dit enſuite, m'a perſuadé qu'elle n'avoit parlé qu'au haſard...

CONSTANCE.

Oh, cela eſt ſûr, elle imagine qu'il eſt queſtion de vous marier; & que demain

celui qui doit vous épouſer ſe déclarera & viendra ici...

SOPHIE.

J'ai tâché de la dérouter autant qu'il étoit poſſible. J'aurois bien voulu la faire expliquer clairement...

CONSTANCE.

Elle eſt maintenant avec ma tante, je me flatte que d'elle-même elle lui avouera tout ce qu'elle croit ſavoir.

SOPHIE.

J'y ai penſé, c'eſt pourquoi je n'ai pas été fâchée qu'elle y fût ſeule; car peut-être notre préſence l'auroit gênée.

CONSTANCE.

Je ne vous ai pas vue en particulier depuis votre dernier entretien avec ma tante: ſavez-vous que j'ai eu un moment d'embarras, quand elle m'a tout confié; vous ne m'aviez pas prévenue que vous lui diriez que j'étois dans le ſecret?

SOPHIE.

C'eſt par mon frere qu'elle l'a ſu, depuis la confidence qu'elle a daigné me faire; il lui a naturellement avoué qu'il m'avoit écrit, & que vous étiez inſtruite ainſi que moi. Dans la crainte que maman n'accuſât peut-être mon frere d'imprudence, je n'en avois rien dit.

CONSTANCE.

Elle ne vous avoit donc fait aucune queſtion à mon égard?

SOPHIE.

Non, car vous croyez bien que je n'au-

rois pu lui faire un menſonge.... Mais quelle heure eſt-il ?

CONSTANCE.

Huit heures...

SOPHIE.

Encore quatre heures juſqu'à minuit !... Hélas je deſire que le temps s'écoule ; & cependant, à meſure que l'inſtant approche, mon agitation & ma triſteſſe redoublent... & maman, maman.... ce qu'elle ſouffre... Mon frere, après une abſence de quatre mois, je vais l'embraſſer, le revoir un inſtant... & pour lui dire un adieu... peut-être éternel !...

CONSTANCE.

Enfin, du moins nous ne pouvons avoir d'inquiétude ſur ſa vie, il ſe porte bien, & rien ne peut empêcher ſon départ....

SOPHIE.

Thibaut m'a dit qu'il étoit d'une pâleur & d'une foibleſſe effrayantes... Je redoute même l'entrevue de ce ſoir ; il nous aime tant, il eſt ſi ſenſible !... Il vouloit voir Pauline ; ſans maman, il ne réſiſtoit pas au deſir de lui dire adieu.... Elle-même que deviendra-t-elle, quand elle ſaura notre malheur ?... J'enviſage à la fois toutes nos peines ; chaque moment, chaque réflexion en aggrave l'amertume....

CONSTANCE.

Une de celles que je ſupporte avec le moins de courage, c'eſt la préſence odieuſe & cruelle du Baron de Sénanges....

SOPHIE.

Mon Dieu, ſavez-vous la queſtion qu'il a faite ce ſoir à maman?

CONSTANCE.

Non.

SOPHIE.

Pour la premiere fois, il s'eſt aviſé de lui demander ſi elle avoit un fils : à ces mots, elle a rougi, pâli; ſon viſage s'eſt décompoſé, ſes yeux ſe ſont remplis de larmes, elle a bégayé quelques mots inintelligibles; enfin, j'ai cru qu'elle alloit tout découvrir.

CONSTANCE.

Vous étiez préſente?

SOPHIE.

J'étois vis-à-vis d'elle; & ſans doute mon viſage exprimoit, malgré moi, tout ce qui ſe peignoit ſur le ſien. Cependant elle s'eſt remiſe aſſez promptement; j'ai cru remarquer au Baron un air interdit, étonné; mais bientôt il m'a paru dans ſon état ordinaire; & peut-être que ma prévention m'abuſoit. Cette malheureuſe hiſtoire eſt ſi biſarre, qu'il me ſemble impoſſible qu'on puiſſe en deviner le nœud; du moins je cherche à m'en flatter.

ROSE, *ſurvenant.*

Meſdemoiſelles, votre ſouper vous attend.

SOPHIE.

Allons, venez, ma chere Conſtance.

(*Elles ſortent.*)

ROSE, *ſeule.*

Que diantre Mademoiſelle Pauline fait-elle dans le parterre avec ce Baron de Sé-

nanges? Ils cauſent là comme s'ils ſe connoiſſoient depuis dix ans!... Elle paſſera par ici pour aller dans ſa chambre; je m'en vais l'attendre... Elle eſt fâchée, parce que Madame n'a pas voulu la voir.... Toutes les préférences ſont pour Mademoiſelle Sophie. Dame, c'eſt juſte... c'eſt la perle des filles, celle-là. Mais je crois que je ſens quelques gouttes de pluie... Il fait froid ce ſoir... La lettre ſera mouillée, ſi elle n'eſt pas déja priſe... Oh, je ne me coucherai pas; car le Monſieur viendra, & il faut que je le voye des premieres, puiſque j'ai eu la peine de porter la lettre... Ah, v'là Mademoiſelle Pauline.

## *SCENE VII.*

### PAULINE, ROSE.

ROSE.

Eh, mon Dieu, Mademoiſelle, comme vous v'là toute ahurie! qu'avez-vous donc?

PAULINE, *ſe jettant ſur une chaiſe.*

J'ignore... quelle eſt l'imprudence que j'ai commiſe... mais j'en ai fait une, ſûrement... Je n'en puis plus...

ROSE.

Que vous eſt-il arrivé?

PAULINE.

Avez-vous vu paſſer le Baron de Sénanges?

ROSE.

Non... mais vous étiez avec lui tout-à-l'heure ; eſt-ce qu'il vous a dit quelque mauvaiſe nouvelle ? Parlez donc, Mademoiſelle, apprenez-moi ce qui vous chagrine, nous y trouverons peut-être du remede.

PAULINE.

Hélas, je n'ai que des craintes, & pas une idée fixe. Mais voici ce qui m'eſt arrivé : Vous ſavez que maman n'a pas voulu me recevoir ; je deſcendois triſtement de chez elle, & j'ai trouvé dans le parterre le Baron de Sénanges qui ſe promenoit ſeul : il a vu que je pleurois, il eſt venu à moi, & m'a fait quelques queſtions. Je lui ai dit naturellement la cauſe de ma peine ; & j'ai ajouté que je voyois bien que maman ne vouloit pas me voir, parce qu'elle craignoit ma curioſité...

ROSE.

En eſt-il convenu ? il doit bien le ſavoir, lui !...

PAULINE.

Eſt-ce que vous croyez, m'a-t-il dit, qu'elle vous cache quelque ſecret ?... Là-deſſus j'ai répondu que j'en étois ſûre. Il a redoublé ſes queſtions : je lui ai avoué que je ſavois une partie de ce ſecret ; que je n'ignorois pas que le Chevalier de Mirville eſt caché dans le grand cabinet au bout de la galerie.... Comme j'achevois ces mots, il a frémi, il s'eſt écrié : *Quel trait*

*de lumiere!* Et au même inſtant il m'a quittée avec précipitation...

ROSE.

Que diantre veut-il dire avec ſon trait de lumiere!

PAULINE.

Je l'ignore.... mais il avoit l'air d'apprendre une nouvelle ſurprenante & terrible!... Ses yeux paroiſſoient enflammés de colere, le ſon de ſa voix étoit effrayant... ô Ciel! je tremble encore, quand j'y penſe.

ROSE.

C'eſt un vilain homme, de vous faire peur comme cela....

PAULINE.

Roſe, allez-vous-en chez ma mere; hélas! ſa porte m'eſt défendue, mais peut-être qu'on vous laiſſera entrer; parlez-lui, contez-lui naïvement toutes mes fautes, tout ce qui nous eſt arrivé; demandez-lui de ma part qu'elle daigne m'entendre; allez, je vous en prie....

ROSE.

Mais, Mademoiſelle, je ne veux point aller rapporter contre vous.

PAULINE.

M'aider à réparer mes torts, voilà, Roſe, le dernier ſervice que j'exigerai de vous; de grace, ne me refuſez pas. Mon enfant, je vous ai donné juſqu'ici de bien mauvais exemples; ah! puiſſiez-vous les oublier, & n'être déſormais frappée que de mon repentir!...

ROSE.

Vous me fendez le cœur, Mademoiſel-

le... mon Dieu, consolez-vous... allez dans votre chambre, car il est bien dix heures, & ces Demoiselles vous attendent peut-être pour souper...

PAULINE.

Elles croyent, sans doute, que j'ai le bonheur d'être avec maman.

ROSE.

La lune est tout-à-fait cachée, nous allons avoir de l'orage... on n'y voit plus goutte; voulez-vous que je vous donne le bras jusqu'à l'escalier.

PAULINE.

Non, j'irai bien seule... mais n'entends-je pas du bruit?...

ROSE.

Oui, quelqu'un vient...

PAULINE.

Ne vois-je pas une lumiere?

ROSE.

Oui vraiment; mon Dieu, j'ai peur.

PAULINE.

Paix, taisons-nous.

(*Elles écoutent.*)

## *SCENE VIII.*

ROSE, PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *une lanterne à la main ; elle dit, au fond du Théâtre :*

TOUT le monde eſt retiré, je vais attendre ici Conſtance & Sophie, pour les conduire... j'entends marcher.

ROSE.

(*Bas à Pauline.*) Bon Dieu, c'eſt Madame... répondez donc, Mademoiſelle.

PAULINE.

Je tremble...

LA MARQUISE *avance ; & à la lueur de ſa lanterne, elle reconnoît Pauline. Roſe ſe ſauve.*

Que vois-je... quoi! c'eſt vous, Pauline... à l'heure qu'il eſt, que faites-vous là?...

PAULINE.

Maman, daignez me pardonner & m'entendre un moment, je vous en conjure...

LA MARQUISE *poſant ſa lanterne à terre.*

Que me direz-vous qui puiſſe vous excuſer?... Tout le monde eſt couché, il fait nuit, la pluie commence à tomber, le vent & le froid annoncent un orage affreux, & je vous trouve ſeule ici; quel deſſein vous y retenoit?.... Ah! je ne le

fais

ſais que trop.... vous veillez pour épier mes actions, pour pénétrer mes ſecrets... car vous m'en ſuppoſez, je ne l'ignore pas... eh bien, ſi j'en ai, s'il reſte encore un ſentiment honnête dans votre ame, tremblez de les découvrir;... s'ils ſont importants, ne vous touchent-ils pas comme moi?... & vous flatteriez-vous d'avoir aſſez de prudence & de raiſon pour ne les pas trahir?

PAULINE.

Ah! maman, je n'ai que trop mérité de ſi cruels ſoupçons; après tout ce que j'ai fait, je n'oſe vous rien promettre pour l'avenir, mais je me repens; je ſens toute l'étendue de mes fautes, j'en gémis, & je ne ſuis plus occupée que du deſir de les réparer, s'il eſt poſſible.

LA MARQUISE.

Mais que faiſiez-vous ici, ſans votre bonne, ſans votre ſœur, & dans cette obſcurité?...

PAULINE.

J'étois avec Roſe, je lui parlois de mes peines....

LA MARQUISE.

Avec Roſe!... Eſt-ce là, Pauline, la ſociété qui vous convient? Vous avez une mere, une ſœur; & quelle ſœur!... Elle vous offre l'exemple de toutes les vertus comme de tous les agréments; elle eſt adorée de tout ce qui l'approche; elle vous chérit, & ce n'eſt pas elle que vous conſultez, ce n'eſt pas elle que vous choiſiſſez pour amie?.... Une petite fille groſſie-

re, une payſanne, Roſe enfin, reçoit vos confidences... Ne rougiſſez-vous pas d'un tel abaiſſement?...

PAULINE.

Ah! je rends juſtice à Sophie; je me la rends à moi-même: je ne ſuis digne ni de ma mere, ni de ma ſœur... Mais je ſuis rejettée, l'on me rebute, l'on me fuit..., que dois-je faire?

LA MARQUISE.

Réfléchir & vous corriger... Mais rentrez, il eſt dix heures, allez-vous coucher: dans un moment, je monterai chez vous, afin de m'aſſurer par moi-même de votre obéiſſance. Je me ſuis doutée que vous étiez ici, c'eſt pourquoi j'y ſuis venue; car d'ailleurs je n'ai nulle affaire.

PAULINE.

Ainſi donc je ne pourrai point encore vous parler aujourd'hui.... Adieu, maman, ie vous quitte, je vous obéis;... mais un mot de maman me feroit bien néceſſaire; mon cœur eſt cruellement oppreſſé; je ſuis bien à plaindre!...

LA MARQUISE.

Pauline, vous êtes naturellement ſincere; me promettez-vous de répondre avec vérité à la queſtion que je vais vous faire?

PAULINE.

Oui, maman; vous y pouvez compter.

LA MARQUISE.

Eh bien, eſt-ce la curioſité, ou le deſir d'obtenir une explication, qui vous fait

dans cet instant me quitter avec tant de peine?...

PAULINE.

Maman, je vous suivois ce matin par curiosité, & le reste du jour je ne vous ai cherchée que pour vous avouer mes fautes : dans ce moment, la tendresse seule me retient auprès de vous.... Je vois que vous êtes agitée, que vous avez quelque chagrin secret ; je sens avec amertume le regret affreux de ne pouvoir le partager ; mais je n'ai nul desir de le découvrir... Je ne suis pas digne de votre confiance, je n'y prétends point ; mais si vous souffrez, laissez-moi la triste douleur de mêler mes pleurs aux vôtres. Ne craignez plus mes questions ; que maman ne se contraigne point avec moi ; qu'elle répande ses larmes dans le sein d'une fille qui la chérit ; c'est tout ce qu'elle ose lui demander.

LA MARQUISE.

Avec de tels sentiments, avec une ame si tendre, comment peut-il encore te rester des défauts!... Le temps les corrigera ; oui, Pauline, je l'espere.... tu m'as fait lire dans ton cœur. Eh bien, tu le veux, connois donc l'état du mien. Je suis déchirée de la plus mortelle inquiétude ; &, ce qui met le comble à ma peine, c'est de ne pouvoir te la confier... Ma fille, toi qui m'es si chere, toi pour qui je donnerois ma vie, je te cache ce que je n'ai pas craint de découvrir à Thibaut, à Gérard, à deux domestiques!... je compte

ſur leur fidélité, & je n'oſe me fier à la tienne!

PAULINE.

Ah, maman! ô la meilleure & la plus tendre des meres, quels remords & quelle reconnoiſſance vous excitez à la fois dans mon ame! Quoi! je pouvois adoucir vos chagrins, & je les aggrave; je pouvois être votre amie, & je n'étois trop juſtement pour vous qu'un eſpion dangereux, dont vous deviez craindre également & l'indiſcrétion & la curioſité!.... Grand Dieu, quelle affreuſe & frappante leçon pour moi!...

LA MARQUISE.

Vas, dans cet inſtant, tu me dédommages de tout ce que tu m'as fait ſouffrir. Quel ſera mon bonheur de pouvoir te traiter comme Sophie! Elle a ma confiance; mais je t'aime autant qu'elle; & nos entretiens les plus doux ſont empoiſonnés par le regret cruel de ne pouvoir t'y admettre.

PAULINE.

Ah, maman! Sophie doit vous conſoler de mes fautes, elle m'en eſt plus chere... Oui, le Ciel vous devoit une fille comme elle....

LA MARQUISE.

Dieu, quel bruit ſe fait entendre!...

PAULINE.

Je crois reconnoître la voix de ma ſœur...

LA MARQUISE.

Juſte Ciel ! qu'eſt-il arrivé ?... Je friſſonne...

PAULINE.

C'eſt ma ſœur...

---

## *SCENE IX.*

SOPHIE, PAULINE, LA MARQUISE.

ROSE *ſurvient un moment après.*

LA MARQUISE.

SOPHIE !... eſt-ce vous ?

SOPHIE.

Ah, maman ! tout eſt perdu...

LA MARQUISE.

Juſte Ciel !...

SOPHIE.

Le Baron de Sénanges ſait que le Chevalier de Mirville eſt ici.

LA MARQUISE.

Eſt-il poſſible !...

SOPHIE.

Il a deviné le reſte ; il eſt furieux... Il a déja dépêché deux couriers ; il fait mettre ſes chevaux, & va partir lui-même...

LA MARQUISE.

Grand Dieu !...

SOPHIE.

Il va prendre les devants... la fuite eſt

déſormais impoſſible ; toutes nos eſpérances ſont détruites : ah, maman !...

LA MARQUISE.

Eh, qui donc a pu nous trahir?..... Ah, ce ne peut être que Gérard ou Thibaut!...

PAULINE. (*Elle ſe jette à ſes pieds.*) Qu'entends-je!.... Non, maman, n'accuſez que moi...

LA MARQUISE.

Que dites-vous, ô Ciel!...

PAULINE.

Hélas! j'ignore le mal que j'ai fait ; mais j'ai découvert que le Chevalier de Mirville eſt caché dans le château, & je l'ai dit à M. de Sénanges....

LA MARQUISE.

Malheureuſe!... ce Chevalier de Mirville eſt ton frere ; il s'eſt battu, il a tué le fils du Baron de Sénanges ; & c'eſt toi qui le dénonces à ſon mortel ennemi!

PAULINE.

Dieu!....

LA MARQUISE.

Tu conduis ton frere à l'échafaud ; tu portes le poignard dans le ſein d'une mere au déſeſpoir ; enfin, tu perds ta famille infortunée : voilà, voilà le fatal ouvrage de ta coupable curioſité.

PAULINE.

Je me meurs...

(*Elle tombe évanouie aux pied de ſa mere.*)

SOPHIE.

Ah, ma ſœur!...

ROSE.

Elle eſt ſans connoiſſance!...

LA MARQUISE.

Roſe, ſecourez-la... Et nous, allons nous jetter aux genoux du Baron de Sénanges. Venez, Sophie, venez; il faut le fléchir ou mourir... (*Elles ſortent toutes les deux précipitamment.*)

---

## *SCENE X.*

PAULINE *évanouie*, ROSE.

ROSE.

Les voilà parties!... Mon Dieu, que vais-je devenir ici toute ſeule?... Mademoiſelle Pauline!... Mademoiſelle Pauline!... Ah, Jeſus! elle eſt comme morte... Et puis couchée là ſur ce gazon tout mouillé!... quelle pitié cela fait!... V'là la pluie qui redouble... Oh, bon Dieu, quel tonnerre! quel orage! je ſuis tranſie... Mais il n'y a pas moyen d'abandonner cette pauvre Demoiſelle.... Si je pouvois ſeulement la ſoulever un peu... Je n'en ai pas la force!... On ne l'entend pas reſpirer... La peur commence à me ſaiſir... Ah, Sauveur, quel coup de tonnerre!... je n'ai pas une goutte de ſang dans les veines!... (*Elle prend les mains de Pauline.*) Elle eſt froide comme glace... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié d'elle... Il fait ſi noir que je ne vois pas

où je ſuis... Je voudrois l'aſſeoir ſur le ſiege de gazon; mais je ne ſais où il eſt... Ah, v'la une lanterne, ſervons-nous en... (*Elle va chercher la lanterne que la Marquiſe avoit poſée à terre. Elle revient auprès de Pauline, & la regarde à la lueur de la lanterne.*) Ciel, comme elle eſt pâle!.. ſes cheveux ſont trempés;... il faut l'ôter abſolument de là... (*Elle poſe la lanterne à terre, elle eſſaye de lever Pauline.*) Il fait ſi gliſſant!... Oh, quel éclair!... Là, Dieu merci, j'en ſuis venue à bout. (*Elle aſſied Pauline ſur le ſiege de gazon, & la tient dans ſes bras...*) Je crois qu'elle ſoupire.... Ah, la v'là qui ſe ranime...

PAULINE.

Où ſuis-je?.... Ma mere... où eſt-elle?...

ROSE.

Mademoiſelle... vous êtes ſeule avec moi, avec Roſe...

PAULINE.

Mon frere.... qu'eſt-il devenu?

ROSE.

Je ne ſais rien de nouveau; je ne vous ai pas quittée....

PAULINE.

Je l'ai dénoncé... ſes jours ſont en danger.... ah, courons... Je ne puis.... (*Elle retombe ſur le ſiege de gazon.*)

ROSE.

Ah, Seigneur, la v'là qui retombe en ſyncope... Mademoiſelle!....

PAULINE.

Eh, quoi, ne pourrai-je mourir?... Mon frere!... On l'enleve peut-être... & c'eſt moi, c'eſt moi qui le livre à la mort!... Et je ne puis me traîner vers ma mere... La force m'abandonne... il faut donc que j'expire ici... oubliée, délaiſſée de tout ce qui m'eſt cher!...

ROSE.

Entendez-vous ces cris?...

PAULINE.

Grand Dieu, tout mon ſang ſe glace!.. Ah, ſans doute, en cet inſtant on arrache mon malheureux frere des bras de ſa mere déſeſpérée...

ROSE.

Le bruit augmente... O Ciel, je crois qu'on force les portes du château...

PAULINE.

Je ne puis me ſoutenir... Courez, Roſe, allez ſavoir... allez...

ROSE.

J'y vais. Je reviendrai bientôt. (*Elle ſort, & emporte la lanterne avec elle.*)

---

## *SCENE XI.*

PAULINE *ſeule.*

O Mon frere, mon frere!... quel ſera ton deſtin... Dans quel abyme affreux j'ai précipité ma famille!... Ma mere, elle me

hait, elle le doit... Terrible moment, où j'ai vu cette mere ſi tendre me repouſſer avec horreur, & m'accabler du poids de ſa juſte colere!... Ah! mon oreille eſt encore frappée du ſon de cette voix redoutable & chérie!... Mais, qu'entends-je? Quel bruit de chevaux & de voitures! quel tumulte effrayant!... ( *Un grand coup de tonnerre ſe fait entendre; Pauline ſe leve avec effroi; le tonnerre accompagné d'éclairs, continue avec violence; Pauline éperdue, parcourt le théâtre; tous ſes mouvements doivent exprimer la plus vive frayeur; enfin, elle revient tomber ſur le ſiege de gazon, & le tonnerre ceſſe. Après un ſilence:* ) La nuit.... l'obſcurité profonde, cet affreux tonnerre... tout ſemble ſe réunir pour ajouter à la terreur qui m'accable... La mort enfin terminera des tourments ſi cruels: ah! puiſſe-t-elle être auſſi prompte que mes remords ſont déchirants!... On vient; Ciel, que vais-je apprendre!

---

## *SCENE XII.*

PAULINE, ROSE.

ROSE.

MADEMOISELLE!...

PAULINE.

Eh bien?...

ROSE.

Bonne nouvelle, bonne nouvelle...

PAULINE.

Dieu!... mon frere... achevez...

ROSE.

Où êtes-vous donc? Il fait si noir!...

PAULINE.

Approchez... (*Elle fait quelques pas.*) Mon frere, où est-il?...

ROSE.

Tout est fini, tout est raccommodé...

PAULINE.

Est-il possible? ne m'abusez-vous point...

ROSE.

Ils sont tous contents... J'ai vu de mes deux yeux M. le Baron de Sénanges embrasser en pleurant M. le Chevalier...

PAULINE.

Mon frere?...

ROSE.

Oui, lui-même. Ah! ce n'est pas-là tout... Mais vous chancelez; mon Dieu, vous allez tomber!...

PAULINE.

Ah! Rose, ma chere Rose, embrassez-moi; hélas! je n'ai que vous qui puissiez partager ma joie & ma douleur!...

ROSE.

Asseyez-vous donc, Mademoiselle, vous êtes toute tremblante...

PAULINE.

Le Baron de Sénanges embrasse mon frere!... Eh! quelle cause miraculeuse a donc pu produire cet heureux changement?

ROSE.

Ce fils de M. le Baron n'eſt pas tué... tout au contraire, il ſe porte mieux que M. le Chevalier; il eſt arrivé tout d'un coup au moment même où ſon pere alloit partir, malgré les pleurs & les gémiſſements de Madame...

PAULINE.

Ah! Dieu.... Mais ce jeune homme eſt donc ici?....

ROSE.

Pardi, ſûrement qu'il y eſt... & le plus beau de l'hiſtoire, c'eſt que c'eſt notre écrivain.

PAULINE.

Comment?

ROSE.

Eh oui vraiment, c'eſt lui qui écrivoit à Mademoiſelle Sophie; il l'aime. Il en avoit entendu parler à Valenciennes : dès ce temps-là, ſa réputation lui avoit touché le cœur; & puis après s'être battu ici-près, il eſt reſté ſur la place ſans connoiſſance pendant je ne ſais combien de temps, & puis des payſans l'ont emmené chez eux; il leur a donné bien de l'argent pour garder le ſecret, & puis là il a encore entendu parler de Mademoiſelle Sophie; enfin, il a guéri promptement, parce que ſa bleſſure n'étoit pas dangereuſe; & l'envie de voir Mademoiſelle Sophie l'a fait courir les champs auſſi tôt qu'il a pu marcher; enfin, il l'a vûe, l'a écoutée, lui a écrit, & puis

il eſt venu ſe jetter aux pieds de ſon pere, & lui conter tout cela.

PAULINE.

O Ciel! quel heureux dénouement!.... Mais comment avez-vous pu ſavoir tous ces détails?....

ROSE.

J'ai queſtionné tout le monde, & puis je ſuis entrée juſques dans le ſallon, où j'ai vu & entendu tout ce que je vous raconte; les portes ſont toutes grandes ouvertes; les maîtres, les domeſtiques, toute la maiſon eſt là raſſemblée.... J'ai vu Madame entre les bras de Mademoiſelle Sophie & de Mademoiſelle Conſtance, qui étoit prête à ſe trouver mal de joie, en regardant M. le Baron de Sénanges & ſon fils qui embraſſoient M. le Chevalier.... Oh que ce jeune M. de Sénanges a bonne mine! il eſt auſſi joli que M. le Chevalier. On dit qu'il a été bien ſurpris, quand il a ſu qu'il s'étoit battu contre le frere de Mademoiſelle Sophie; il en pleuroit comme un enfant: enfin, à préſent il eſt bien heureux; car Madame & M. le Baron ont donné leur conſentement, & la noce ſe fera demain.

PAULINE.

Ma mere!... Croyez-vous, Roſe, qu'elle vous ait remarquée?....

ROSE.

Oh non, j'étois derriere tout le monde, & puis elle ne voyoit que ſes enfants; j'entendois qu'elle diſoit: *Ah, que je ſuis une heureuſe mere!*....

PAULINE.

Elle oublie que je ſuis ſa fille!... Mon cœur eſt déchiré... Cependant à préſent je ſuis la ſeule à plaindre. Délivré des mortelles inquiétudes qui me dévoroient, pourquoi donc mes larmes coulent-elles toujours avec la même amertume?... Ma mere dans les bras de Sophie & de Conſtance, ne ſe ſouvient même pas que la malheureuſe Pauline exiſte!... Rien ne manque à ſon bonheur, & cependant elle a laiſſé ſa fille infortunée ſans ſecours & mourante... Voilà donc à quel excès de dureté j'ai pu conduire par mes fautes la plus indulgente & la meilleure des meres!... Affreuſe & terrible leçon!... J'avois la plus tendre des meres, j'étois la ſœur la plus chérie; & maintenant oubliée, délaiſſée, je ſuis moins qu'une étrangere pour ma famille!.. Hélas! je dois gémir de mes malheurs; mais je ne puis m'en plaindre, ils ſont tous mon ouvrage.

## *SCENE XIII & derniere.*

PAULINE, ROSE, SOPHIE, *suivie de quelques domestiques qui portent des flambeaux, & qui restent dans le fond du théâtre.*

SOPHIE.

Où est-elle, où est-elle?...

PAULINE.

Ciel! c'est ma sœur...

SOPHIE, *courant à elle & l'embrassant.*

Chere Pauline, tous nos maux sont finis : venez, mon frere brûle de vous embrasser; ma mere vous demande.

PAULINE *l'embrassant.*

Ah! ma sœur, je sais tout... Mais ma mere me demande!.. Est-il bien vrai?...

SOPHIE.

Venez dans ses bras, ma sœur; elle vous attend, elle vous desire...

PAULINE.

Hélas! comment pourrai-je m'offrir à ses yeux?..

SOPHIE.

Ah! tout est oublié, elle ne se rappelle que votre douleur... Cette mere si sensible, elle frémit en songeant à tout ce que vous avez dû souffrir... elle ne voit que vos regrets, & l'avenir ne l'inquiete plus.

PAULINE.

Ah ! je juſtifierai ſes eſpérances ; je ne veux vivre déſormais que pour réparer des fautes dont ſes bontés aggravent encore le repentir. Allons, chere Sophie, daignez me conduire à ſes pieds. Ciel !.. je crois entendre la voix de ma mere & celle de mon frere !..

SOPHIE.

C'eſt elle...

PAULINE.

Dieu !...

(*La Marquiſe paroît dans le fond du théâtre ; elle eſt ſoutenue d'un côté par le Chevalier de Valcour ſon fils & de l'autre par Conſtance. Le Chevalier la quitte, pour aller embraſſer Pauline qui ſe précipite dans ſes bras, & court enſuite ſe jetter aux pieds de ſa mere ; la Marquiſe tombe évanouie dans les bras du Chevalier & de Sophie, Conſtance derriere la ſoutient. La toile ſe baiſſe.*)

*FIN.*

# *LES DANGERS*
# DU MONDE,
## *COMÉDIE*
## EN TROIS ACTES.

## *PERSONNAGES.*

La Marquiſe DE GERMINI.

La Vicomteſſe DOROTHÉE, *Amie de la Marquiſe.*

JULIETTE, *Femme-de-chambre de la Marquiſe.*

Une Marchande de Modes.

DORISÉE, *Tante de la Marquiſe.*

Un Valet-de-Chambre.

Un Laquais.

*La Scene eſt à Paris, chez la Marquiſe.*

# *LES DANGERS*

# DU MONDE,

## *COMÉDIE.*

## ACTE I.

### *SCENE PREMIERE.*

*Le Théâtre repréſente un Sallon : on voit une Toilette, ſur laquelle ſont des livres, une écritoire, &c.*

JULIETTE, *tenant des papiers, & parlant dans la couliſſe.*

NON, encore une fois, Madame n'y eſt pas; remportez tous vos chiffons, & allez-vous-en. Les Marchandes de modes me feront tourner la tête. Dieu merci, en voilà une de renvoyée. Ah! que n'ai-je pu chaſſer ainſi toutes les autres... Quel train ici tous les matins! l'anti-chambre eſt pleine de Marchands, de Commiſſionnaires & de Créanciers; on ne ſait auquel entend-

dre... Voilà un paquet de mémoires qu'on m'a chargée de remettre à Madame. Il faudra payer tout cela; & comment?... Si cela continue, je mourrai de chagrin... Voyons un peu à combien ces maudits mémoires se montent... (*Elle en déploye un.*) Ah! celui-ci est de l'Ebéniste. (*Elle lit.*) *Pour une petite table, dix louis... Pour une chiffonniere, quinze louis; pour un bureau, huit cents francs.* Il étoit bien nécessaire de mettre huit cents francs à un bureau, pour écrire à Madame la Vicomtesse Dorothée; car, graces au Ciel, voilà la plus grande occupation de Madame... Passer sa vie ensemble, & s'écrire régulièrement dix billets par jour; ah! c'est plutôt de l'affectation que de l'amitié... Ma chere Maîtresse, vous qui étiez si simple, si naturelle, quel changement!... Mais continuons. (*Elle lit.*) *Pour une petite écritoire, deux cents francs. Pour une grande écritoire, trois cents livres. Pour un portefeuille à secret...* Il y a de quoi perdre patience. Ne diroit-on pas que ce mémoire est pour un Ministre chargé de toutes les affaires de l'Etat? Voyons le total. (*Elle lit.*) *Total cinq mille six cents livres!* cela fait dresser les cheveux à la tête... Et celui-ci. (*Elle lit.*) *Pour un déjeûné de Seve, double chiffre de myrte & de roses, cent écus. Pour deux vases, double chiffre d'immortelles & de pensées, quatre cents francs. Pour un groupe représentant la confidence de deux jeunes personnes, cent*

*vingt livres. Pour une table à thé, &c. &c. total huit mille deux cents livres.* Si cela eſt croyable!... Ah! en voilà un qui ne ſera pas ſi cher, car je n'y vois que des cheveux. (*Elle lit en parcourant.*) *Bagues de cheveux, montre de cheveux, chaîne de cheveux, braſſe'ets de cheveux, cachet de cheveux, collier de cheveux, boîte de cheveux : total neuf mille neuf cents livres.* Neuf mille neuf cents livres en cheveux!... juſte Ciel, quelle extravagance!... Ma pauvre Maîtreſſe! c'en eſt fait; elle court à ſa ruine... Avec une fortune honnête, mais bornée, comment ſuffire à tout cela? Et Monſieur eſt abſent; que dira-t-il à ſon retour? Madame, qui eſt naturellement ſi honnête, ſi délicate, comment a-t-elle pu abuſer à cet excès de la confiance d'un mari qui lui eſt ſi cher?... C'eſt cette folle, cette Vicomteſſe Dorothée qui l'entraîne..... Funeſte liaiſon, maudite amitié!.... Je ne puis achever la lecture de ces mémoires, ils me percent le cœur!... Arrangeons cette toilette, Madame va revenir achever de ſe coëffer... (*Elle arrange la toilette; elle apperçoit une figure de biſcuit.*) Ah! qu'eſt-ce que cela? une figure de biſcuit... Elle tient un chien... Ah! c'eſt l'Amitié, & c'eſt un préſent de Madame la Vicomteſſe. Allons, bon, nous courrons les Marchands toute la journée, pour trouver quelque choſe à lui donner d'auſſi ingénieux... Mais quelqu'un vient. Ah! c'eſt Madame Dorizée.

## *SCENE II.*

JULIETTE, DORIZÉE.

JULIETTE.

MADAME veut-elle bien attendre un moment, je vais avertir ma Maîtreſſe.

DORIZÉE.

Non : elle eſt dans ſon cabinet avec un homme d'affaires ; je ne veux pas la déranger ; & d'ailleurs je ſuis bien-aiſe, ma chere Juliette, de cauſer un peu avec vous. Après une abſence de dix mois, & revenue ſeulement depuis huit jours, j'ai bien des queſtions à vous faire.

JULIETTE.

Je vous dois tout, Madame, mon éducation, mon ſort, mon exiſtence, je tiens tout de vos bontés ; ainſi vous devez être bien ſûre de ma ſincérité, elle ſera auſſi entiere que ma reconnoiſſance eſt vive.

DORIZÉE.

Votre attachement, ma chere Juliette, pour ma niece & pour moi, eſt la récompenſe la plus douce que je pouvois eſpérer des ſoins que j'ai pris de votre enfance. Je connois la ſolidité de votre eſprit, & la ſûreté de votre caractere ; je ſuis bien certaine que vous donnez à ma niece les conſeils les plus ſages ; mais les ſuit-elle exactement ?.... J'arrive, je ne ſais rien en-

core ; cependant je vous avoue que j'ai déja vu ici plusieurs petites choses qui me déplaisent...

JULIETTE.

Ah, Madame, que votre absence nous a été funeste !

DORIZÉE.

O Ciel ! vous m'effrayez !....

JULIETTE.

Rassurez-vous, Madame, tout peut encore se réparer. Madame de Germini est toujours honnête, elle est toujours digne de votre tendresse : mais ne nous quittez plus.

DORIZÉE.

Hélas ! vous savez avec quelle peine je la quittai : l'arrangement de mes affaires m'y forçoit ; je comptois sur son caractere, sur l'éducation que je lui ai donnée ; d'ailleurs, elle avoit vingt ans, & sa raison me paroissoit au-dessus de son âge : j'avois guidé ses premiers pas dans le monde ; & après l'avoir observée & suivie pendant près d'un an, je crus pouvoir me séparer d'elle sans danger, & je la laissai entre les mains de sa belle-mere, non sans chagrin, mais du moins avec sécurité.

JULIETTE.

Et un de nos premiers malheurs, c'est que Madame sa belle-mere est fort vieille, d'un caractere assez foible, & que depuis six mois elle est presque entiérement tombée en enfance.

DORIZÉE.

Et comment ne m'avez-vous pas mandé cela?

JULIETTE.

Parce qu'ayant peu d'occaſions de la voir, quoique nous logions chez elle, je ne l'ai ſu que très-tard, & dans le temps où nous vous attendions tous les jours.

DORIZÉE.

Il eſt vrai que mon retour a été différé.

JULIETTE.

Madame, ſéparée de vous & de M. le Marquis, livrée à elle-même, n'ayant qu'une demi-expérience, (peut-être plus funeſte qu'une ignorance entiere, parce qu'elle donne de la confiance & de la préſomption,) Madame, enfin, bonne, honnête, ſenſible, mais foible & légere, n'a pu réſiſter au danger des mauvais conſeils; elle ſe ruine en folles dépenſes, achete tout, ne paye rien, perd le goût de l'occupation, néglige ſes talents pour ſe livrer à une diſſipation qui ne l'amuſe même pas. Je la vois revenir le ſoir, ſe repentant de l'uſage qu'elle a fait de ſa journée, le cœur & l'eſprit également vuides, excédée, fatiguée, & le lendemain, ſans plaiſir, mais par habitude, recommençant le même genre de vie.

DORIZÉE.

Juſte Ciel! que m'apprenez-vous? & que dira ſon mari, lui qui avoit une idée ſi parfaite de ſon caractere & de ſa raiſon; lui qui, craignant pour elle l'ennui de vivre dans une terre éloignée de Paris, l'amena

mena ici, la dépoſa entre les bras de ſa mere, & partit, en ordonnant à ſon Intendant de lui donner tout l'argent qu'elle pourroit deſirer? Eh quoi, tant de confiance & deſtime n'ont pu la retenir? Ignore-t-elle donc qu'en abuſer, c'eſt, en ſe déshonorant, s'en rendre à jamais indigne?

JULIETTE.

Ah! Madame, n'accuſez point ſon cœur.

DORIZÉE.

Mais à quoi ſert un bon cœur, ſi la conduite & les actions de la vie en démentent les ſentiments?

JULIETTE.

A gémir de ſes fautes, à les réparer.

DORIZÉE.

Les réparer! eh! le peut-on toujours? Non. Celui qui peut en commettre de graves, ne réfléchit guere à la poſſibilité de la réparation; ou pour mieux dire, la ſuppoſition d'un tel calcul eſt chimérique: entraîné, ſéduit, égaré, conſerve-t-on encore l'uſage de ſa raiſon, & la faculté de réfléchir? Comment ces idées ſi ſimples, que j'ai ſi ſouvent préſentées à ma niece, ont-elles pu s'effacer de ſon ſouvenir?

JULIETTE.

Enfin, Madame, peut-être que mon attachement m'exagere les dangers de ſa ſituation; je ne ſuis pas entiérement au fait de ſes affaires, le déſordre eſt peut-être moins grand que je ne l'imagine.

DORIZÉE.

Il faut toujours y remédier promptement,

& avant le retour de M. de Germini, qui doit être prochain.

JULIETTE.

Ah! Madame, pourquoi l'a-t-il différé si long-temps?

DORIZÉE.

Hélas! il comptoit n'être absent que six mois : la même fatalité qui me fixoit dans mes terres, le retenoit en Allemagne, où vous savez qu'il fut appellé pour la succession de son oncle. Enfin, il me mande que ses affaires sont finies, & qu'heureusement quitte de tout embarras, il se flatte de pouvoir être ici sur la fin du mois.

JULIETTE.

Quelle révolution va causer ce retour!... Madame le craint & le desire.

DORIZÉE.

L'inconséquence, le repentir & les regrets, voilà les fruits de l'imprudence & de la légéreté. Il semble, ma chere Juliette, que, malgré la fragilité de l'espece humaine, notre état naturel soit d'être raisonnables; si nous cessons de l'être, le trouble & l'agitation nous tourmentent & nous dévorent; nous ne sommes plus d'accord avec nous-mêmes; sans la raison, enfin, il n'est plus pour nous de bonheur & de tranquillité, & le dégoût suit toujours les faux plaisirs qu'elle réprouve. (*Elle regarde à sa montre.*) Mais l'heure s'avance; ma niece va bientôt venir nous trouver, & j'ai encore mille questions à vous faire. Dites-moi, Juliette, quel est le

caractere de la Vicomteſſe Dorothée? Elle a l'air bien étourdie; & ſa liaiſon avec ma niece...

JULIETTE.

Ah! Madame, c'eſt cette maudite liaiſon qui cauſe tous nos malheurs. Madame la Vicomteſſe a le cœur aſſez bon; elle a naturellement de l'honnêteté; elle eſt franche, incapable d'envie & d'aucun ſentiment bas: mais elle a tous les défauts que peuvent donner une mauvaiſe éducation, le manque d'eſprit, & une exceſſive légéreté; toujours déſœuvrée, voulant toujours s'amuſer, n'ayant pas d'idée de ce qui peut rendre véritablement heureuſe, elle cherche le bonheur où jamais on n'a pu le trouver. Des projets de fêtes, de ſpectacles, de bals, le deſir de ſe montrer, d'être mieux miſe qu'une autre, d'inventer une mode, de paſſer enfin pour la perſonne la plus recherchée de la ſociété, la plus magnifique, la plus agréable; voilà les ſeules idées dont elle ſoit occupée. Elle joint à ces travers mille prétentions ridicules; elle affiche une *ſenſibilité* paſſionnée, un goût décidé pour les arts; la muſique, la peinture, lui tourne la tête; elle paſſe, dit-elle, les nuits à lire; elle ſe pique auſſi de *philoſophie* & de *bienfaiſance*; ces deux grands mots ſont continuellement dans ſa bouche; elle fait des cours de phyſique, de chymie, manque toutes ſes leçons, n'apprend rien, ne ſait rien, parle de tout, décide impérieuſement, en impoſe quelquefois aux ſots,

& fait pitié à tous les gens raisonnables.

DORIZÉE.

Quel portrait!...

JULIETTE.

Malgré tous ces ridicules, comme elle a un beau nom & deux cents mille livres de rente, elle est à la mode: on s'amuse, on se moque de sa folie, on calomnie même sa conduite; mais elle a une bonne maison, des loges à tous les spectacles, elle est belle & jeune: ces avantages ne suffisent pas pour être estimée, & pour obtenir une vraie considération; mais en les possédant, on est sûre d'être recherchée, & c'est tout ce que desire Madame la Vicomtesse; elle réfléchit trop peu, elle n'a pas assez d'esprit, d'élévation & de délicatesse, pour porter, à cet égard, ses prétentions plus loin.

DORIZÉE.

Et voilà l'amie dont ma niece a fait choix!

JULIETTE.

Elle s'est jettée à la tête de Madame, qui jamais ne l'eût recherchée, mais qui a cédé à ses avances. La réputation de Madame, parfaite alors en tous points, ce qu'on disoit de son esprit, de son instruction, de ses talents, les éloges qu'on donnoit à sa conduite & à son caractere, tous ces avantages réunis inspirerent à la Vicomtesse le desir de se lier avec elle, non qu'elle eût de quoi les sentir & les apprécier, mais parce qu'elle pensa que devenir l'amie intime de Madame de Germini, se-

roit un bon air de plus. Madame, flattée des avances de la Vicomteſſe, lui ſut gré du motif qu'elle pénétra facilement, & cependant elle feignit de s'y méprendre, & de les attribuer à l'amitié, afin d'avoir le droit d'y répondre. D'ailleurs, Madame la Vicomteſſe Dorothée, malgré tous ſes travers, ſes caprices & ſes folles prétentions, n'eſt pas ſans agréments quand elle oublie les différents rôles qu'elle veut jouer; elle a du naturel, de la franchiſe & de la gaieté; elle n'attachera jamais perſonne, mais elle eſt quelquefois aimable; & ſi elle n'intéreſſe pas, du moins ſouvent elle amuſe. Madame a d'abord vivement été frappée de ſes ridicules, enſuite l'habitude les lui a fait paroître moins grands; &, ce qui eſt incroyable, elle a fini par en adopter pluſieurs.

DORIZÉE.

Je crois entendre ouvrir une porte.... C'eſt elle peut-être qui vient... Ecoutez-moi, Juliette, cachez-lui bien cette converſation, tâchez d'acquérir une connoiſſance détaillée de ſes affaires, dès aujourd'hui, s'il eſt poſſible; vous m'en rendrez compte ce ſoir. D'ailleurs, peut-être elle-même me confiera-t-elle ſon embarras.

JULIETTE.

Ah! Madame, ſa reconnoiſſance & ſa tendreſſe pour vous ſont extrêmes; mais ſon ame eſt ſi fiere! Elle vous doit tant! Non, la crainte ſeule des ſecours que vous pourriez lui offrir, l'empêchera de vous

témoigner la confiance dont vous êtes digne.

DORIZÉE.

Elle n'a pas craint d'abuſer de celle de ſon mari, & n'oſe, dans cette extrêmité, recourir à moi! Ah! Juliette, ne confondons point avec l'orgueil la vraie délicateſſe: l'un égare & conduit à l'ingratitude; l'autre eſt le guide le plus ſûr & le plus éclairé que l'eſprit & la raiſon puiſſent choiſir. Eh quoi! dédaigner les bienfaits de l'amitié, avoir la coupable & folle inconſéquence de rougir d'accepter ce qu'on voudroit pouvoir offrir; riſquer de ſe perdre, plutôt que de s'adreſſer à ſa véritable amie, à celle qui lui tint toujours lieu de mere; redouter de lui avouer ſes fautes, de lui demander des conſeils, des ſecours; ah, Ciel, eſt-ce là de la délicateſſe, de la juſtice, de la reconnoiſſance?....

JULIETTE.

De grace, Madame, calmez-vous, je crois l'entendre.

DORIZÉE.

Oui, c'eſt elle. Comme elle a l'air triſte?

JULIETTE.

L'entretien de M. l'Intendant ne l'aura pas égayée.

## *SCENE II.*

JULIETTE, DORIZÉE, LA MARQUISE *en robe du matin.*

LA MARQUISE.

JULIETTE... Ah! ma tante, vous voilà! je vous cherchois... Pourquoi donc ne m'avez-vous pas fait avertir?

DORIZÉE.

On m'a dit que vous aviez affaire.

LA MARQUISE.

Eh! ne dois-je pas tout quiter pour vous? (*Elle lui baise la main. Dorizée la regarde un moment en silence.*) Vous regardez ma coëffure, vous la trouvez ridiculement haute, peut-être...

DORIZÉE.

Non, je n'y pensois pas. Qu'importe la maniere dont on est coëffée; mais je remarquois avec peine que vous êtes étonnamment maigrie & changée.

JULIETTE.

Ah! pour cela oui.

DORIZÉE.

Vous veillez beaucoup, je parie.

LA MARQUISE.

Il le faut bien, quand on vit dans le monde.

DORIZÉE.

J'y ai vécu aussi; ce temps même n'est

pas fort éloigné, & je ne veillois pas.

LA MARQUISE.

Cependant le bal...

DORIZÉE.

Et... ne veillez-vous qu'au bal?

JULIETTE.

Un peu auſſi pour le Pharaon; un peu dans les petits ſoupers donnés à Madame la Vicomteſſe.... Mais avec cela Madame communément eſt toujours dans ſon lit à cinq heures du matin.

LA MARQUISE.

Une autre fois, Juliette, vous répondrez quand on vous queſtionnera, & je vous prie que ce ſoit avec moins d'exagération. Sortez.

*Juliette ſort.*

DORIZÉE.

Vous la traitez bien mal.

LA MARQUISE.

Quoi! lorſqu'elle cherche à me calomnier près de vous?

DORIZÉE.

Eh! que vous importe? N'êtes-vous pas toujours ſûre que je vous croirai de préférence à toute autre? Dites-moi poſitivement que vous ne jouez ni ne veillez d'habitude; malgré la bonne opinion que j'avois de Juliette, je ſerai certaine qu'elle n'a pas dit la vérité: quoiqu'elle ſoit fort au-deſſus de ſon état, je ne puis cependant balancer un moment, entre l'aſſurance d'une femme-de-chambre & la vôtre. Vous ne répondez point.

LA MARQUISE *après un moment de silence.*

Ma tante, Juliette n'a dit que l'exacte vérité.

DORIZÉE.

Et sans cette explication, vous l'accusiez cependant de vous calomnier.

LA MARQUISE.

J'ai eu tort; mais vous voyez du moins que je le répare sans détour. J'ai cédé au premier mouvement d'impatience qu'a dû m'inspirer cet empressement de vous apprendre des choses qu'elle étoit sûre que vous blâmeriez.

DORIZÉE.

Puisque vous les faites sans scrupule, en sachant vous-même qu'elles peuvent me déplaire, pourquoi craindre que j'en sois instruite? N'êtes-vous pas votre maîtresse? Je n'ai sur vous que les droits que votre amitié peut me donner; quand vous vous y refuserez, je n'ai plus ni reproches à vous faire sur vos fautes, ni conseils à vous offrir.

LA MARQUISE.

Ah! ne me parlez point ainsi, vous me percez l'ame. Pourriez-vous me soupçonner d'oublier ce que je vous dois, & de ne pas avoir pour vous tout le respect & tout l'attachement de la fille la plus tendre? Combien de fois j'ai gémi de cette longue absence qui m'a séparée de vous! Ah! plût au Ciel que vous ne m'eussiez jamais quittée! Non, ma tante, mon cœur est tou-

jours le même, vous y conserverez à jamais tous vos droits, & croyez que la crainte de vous affliger pourroit seule mettre des bornes à ma confiance.

DORIZÉE *l'embrassant.*

Hélas! est-il rien de plus affligeant pour moi, que de vous en voir manquer?... Achevez donc de me faire lire dans ce cœur naturellement si sensible & si vrai, & qui vient peut-être de ne s'ouvrir qu'à demi.

LA MARQUISE, *avec embarras.*

Qu'exigez-vous?... D'ailleurs, je n'ai point de secrets... Il est vrai que depuis quelque temps je me suis livrée à un genre de vie trop fatiguant pour moi; mais j'y renoncerai sans peine, & je sens que l'occupation & la solitude conviennent mieux à mon caractere que toute cette vaine dissipation.

DORIZÉE.

La solitude n'est faite ni pour votre âge, ni pour votre état. Ne sauriez-vous renoncer aux abus d'une dissipation excessive, sans devenir sauvage? Ce ne seroit, mon enfant, que changer de folie. Vous devez vivre dans le monde; jouissez des plaisirs innocents qui s'y trouvent; donnez à la société sept heures de la journée; mais du moins employez le reste à cultiver votre esprit & vos talents. Voilà tout ce que j'avois exigé de vous, & ce que vous m'aviez promis. Nous étions convenues aussi que vous ne joueriez point aux jeux de hasard.

LA MARQUISE.

Tout cela eſt vrai ; mais j'ai toujours joué un jeu ſi médiocre !....

DORIZÉE.

Les jeux de haſard ſont toujours chers & dangereux, ſur-tout lorſqu'ils conduiſent juſqu'à cinq heures du matin : d'ailleurs, ce ſont eux qui donnent à une femme la réputation de joueuſe ; & je vous ai parlé tant de fois des inconvénients affreux d'une telle réputation !

LA MARQUISE.

Vous m'avez quittée, je me ſuis égarée ; vous revenez, je retrouve mon guide ; je me corrigerai, n'en doutez pas...

DORIZÉE.

Je vois du moins que votre cœur n'eſt point changé... tout peut ſe réparer, j'en ſuis ſûre à préſent... Que faites-vous ce ſoir ?

LA MARQUISE.

Je n'ai point d'engagement. J'attends du monde ce matin ; mais ce ſoir je ſerai libre.

DORIZÉE.

Voulez-vous me donner à ſouper ?

LA MARQUISE.

Si je le veux !... Eſt-il rien que je puiſſe préférer jamais au bonheur d'être avec vous ? Je ſerai ſeule.

DORIZÉE.

Puis-je y compter ?

LA MARQUISE.

Ah ! ſoyez-en ſûre ; il n'y a point de tiers avec vous, qui ne me fût importun.

DORIZÉE.

Vous m'aimez donc toujours?

LA MARQUISE.

Autant que ma vie, & je le ſens plus que jamais.

DORIZÉE.

Vous avez un moyen bien facile de me le prouver.

LA MARQUISE.

Ah! comment?

DORIZÉE.

En m'accordant une confiance entiere..., mais nous cauſerons ce ſoir. Promettez-moi ſeulement de répondre ſans détour à toutes les queſtions que je vous ferai.

LA MARQUISE.

Ah! je pourrois deſirer que vous ignoraſſiez mes fautes; mais mentir, & ſur-tout avec vous, non, ma tante, vous ne le craignez pas.

DORIZÉE.

Il ſuffit, je ſuis parfaitement tranquille & contente... mais il faut achever votre toilette. Adieu, ma chere fille; à ce ſoir, nous reprendrons cet entretien.

(*Elle l'embraſſe.*)

LA MARQUISE.

Que vos bontés me rendent heureuſe!...

JULIETTE *ſurvenant.*

Madame, voilà un billet, & l'on attend la réponſe.

DORIZÉE.

Allons, mon enfant, je vous laiſſe. A

ce soir. (*La Marquise conduit Dorizée, elles s'embrassent au bout du sallon.*)

JULIETTE *les regardant.*

Madame est toute attendrie... je suis tentée de croire qu'elle aura tout avoué. Ah! que je le voudrois!

## *SCENE IV.*

LA MARQUISE, JULIETTE, UN VALET-DE-CHAMBRE, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE *revenant.*

VENEZ m'embrasser, ma chere Juliette, & recevoir mes excuses de la maniere dont je vous ai parlé tout-à-l'heure.

JULIETTE *baise la main qu'elle lui tend, la Marquise l'embrasse.*

Des excuses!...

LA MARQUISE.

Oui, cette expression n'est pas trop forte. N'avez-vous pas été la compagne de mon enfance? N'êtes-vous pas l'amie que ma tante m'a donnée?... Elevée avec moi, élevée par elle, que de titres vous avez pour m'être chere!... Ah! Juliette, que n'ai-je profité comme vous de l'éducation que j'ai reçue.... Hélas! je n'ai jamais senti mes torts avec autant d'amertume qu'aujourd'hui.

JULIETTE

Ah, Madame, de quel attendrissement

vous me pénétrez!... Je l'avois prévu, que cet entretien salutaire vous rendroit entiérement à vous-même.

LA MARQUISE.

Ma tante!... que je l'aime!... quelle ame peut se comparer à la sienne! quelle raison! quelle douceur! quelle charmante & tendre indulgence!...

UN VALET-DE-CHAMBRE *apportant un billet.*

Madame, c'est de la part de Madame la Baronne de Saint-Phar, & l'on attend la réponse.

LA MARQUISE.

Il suffit... (*Elle lit.*) (*Le Valet-de-chambre sort.*) Quelle importunité!... Mais il faut bien répondre... Qu'ai-je fait du premier billet?... Ah! le voici.... Allons, je vais écrire, Juliette, pendant que vous acheverez de me coëffer. Mettez seulement quelques fleurs dans ma tête... à la hâte... (*Elle se met à sa toilette, & prend son écritoire.*)

JULIETTE *à part.*

Ces maudits billets, je le parie, vont la distraire de ses bonnes dispositions... (*Juliette prend des fleurs dans un carton.*) Madame veut-elle cette guirlande de roses?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez, cela m'est égal. (*Juliette s'approche & la coëffe.*) (*La Marquise cherchant sur sa toilette.*) Où donc est mon cachet?... (*Elle apperçoit la figure de biscuit.*) Ah! Juliette....

JULIETTE.

Quoi donc, Madame, je vous ai piquée?...

LA MARQUISE.

Eh! non. Regardez donc la jolie chose!

JULIETTE.

Ah! ce n'eſt que cela?.... C'eſt une galanterie de Madame la Vicomteſſe; il y a même un billet par-là. (*Elle cherche avec la queue de ſon peigne.*) Tenez, le voici.

LA MARQUISE.

Comment ne me parlez-vous pas de cela? (*Elle lit le billet.*)

JULIETTE.

Je l'avois oublié. Je ſuis ſi blaſée ſur toutes ces figures de l'amitié, & les autels de l'amitié, & les chiffres!....

LA MARQUISE.

Son billet eſt charmant, & cette attention a réellement beaucoup de grace.

JULIETTE, *à part.*

Oui tout-à-fait.

LA MARQUISE.

Ah! convenez, Juliette, que cette figure eſt raviſſante; elle a une expreſſion!....

JULIETTE.

Moi, je ne lui vois qu'un viſage fade & long, qui me paroît d'une inſipidité à donner des vapeurs. (*Elle bâille.*)

LA MARQUISE *ſéchement.*

Vous êtes difficile. Pour moi, je la trouve charmante.

JULIETTE.

C'eſt tout ce qu'il faut.

LA MARQUISE *se regardant dans un miroir.*

Comme vous m'avez coëffée!... Mais c'eſt affreux!... Donnez-moi encore une branche de roſe... & puis cachetez mes lettres, & portez-les. (*Juliette cachette avec des pains à chanter. La Marquiſe raccommode ſa coëffure.*)

UN LAQUAIS.

Madame, c'eſt de la part de Madame la Comteſſe de Roſanne... (*Il lui donne un billet, la Marquiſe lit.*)

JULIETTE.

Et de trois!...

LE LAQUAIS.

Madame la Marquiſe Sophie & Madame de Torvures ont envoyé ſavoir des nouvelles de Madame.

LA MARQUISE.

C'eſt bon. Il n'y a point de réponſe à ce billet. Juliette, donnez-lui ceux que vous venez de cacheter... (*Le Laquais s'en va.*) (*La Marquiſe au Laquais.*) Ecoutez, il faut aller ſavoir des nouvelles de Madame Dorville.

JULIETTE.

Eſt-ce qu'elle eſt malade?

LA MARQUISE.

Oh! non, mais elle avoit hier un peu de migraine à l'Opéra.... (*Au Laquais.*) Et puis de Madame de Germeuil... entendez-vous?

LE LAQUAIS.

Oui, Madame. (*Il ſort.*)

LA MARQUISE *ſe coëffant toujours.*

Une épingle.... raccommodez donc cette boucle.... (*Elle ſe regarde.*) Il eſt vrai que je ſuis aujourd'hui d'un changement...

JULIETTE.

A la vie que vous menez, cela eſt tout ſimple ; & ſi cela continue, dans deux ans vous ne ſerez plus du tout jolie.

LA MARQUISE.

Je ne m'en ſoucie guere ; ne faut-il pas toujours finir par-là ?

JULIETTE.

Oui ; mais en vieilliſſant avant le temps, on détruit ſa ſanté, & ce malheur eſt très-réel. D'ailleurs, Madame, ſi vous êtes ſi peu attachée à votre figure, pourquoi ces toilettes éternelles qui conſument un temps que vous pourriez bien mieux employer ?

LA MARQUISE.

Vous avez raiſon, d'autant plus que la toilette me fatigue & m'ennuye à l'excès.

UN VALET-DE-CHAMBRE.

Mademoiſelle le Doux demande ſi elle peut entrer.

JULIETTE.

Ah ! bon, voici à préſent les Marchandes de modes...

LA MARQUISE.

Renvoyez-la, je n'ai beſoin de rien.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle dit qu'elle ne deſire que l'honneur de voir Madame, & de lui montrer des mo-

des nouvelles. D'ailleurs, elle vient de la part de Madame la Vicomteſſe.

LA MARQUISE.

Ah! cela eſt différent. Eh bien, dites-lui qu'elle entre; mais prévenez-la bien que je ne veux rien acheter.

JULIETTE *à part.*

Eh oui, belle réſolution!

LA MARQUISE.

Il faut bien s'en débarraſſer....

JULIETTE.

La voici avec toute ſa boutique.

---

## *SCENE V.*

LA MARQUISE, JULIETTE, LE VALET-DE-CHAMBRE, LE LAQUAIS, Mademoiſelle LE DOUX, UNE FILLE DE BOUTIQUE, *portant pluſieurs cartons.*

LA MARQUISE *ſe levant de ſa toilette.*

BON jour, Mademoiſelle le Doux; vous ſerez bien mécontente de moi, car je ne vous acheterai décidément rien.

Mlle. LE DOUX.

Eh, mon Dieu! Madame, ce n'eſt pas l'intérêt qui me guide; mais je ſais que perſonne n'a plus de goût que Madame la Marquiſe, & je voulois ſeulement lui faire voir que je ne ſuis pas tout-à-fait indigne d'obtenir ſa protection.

LA MARQUISE.

La Vicomteſſe Dorothée m'a ſouvent parlé de vous.

Mlle. LE DOUX.

Elle a mille bontés pour moi... & puis il y a un ſi grand plaiſir à travailler pour elle; ſa figure feroit valoir l'ouvrage le plus médiocre... (*Tout en parlant, Mademoiſelle le Doux étale différents chiffons.*) Pour moi, Madame, j'ai une fantaiſie qui m'empêchera de faire fortune; c'eſt que je n'ai d'adreſſe que pour les jolies perſonnes; & jamais je n'ai recherché la pratique des laides.

JULIETTE *à part.*

Elle ſait ſon métier.

LA MARQUISE, *examinant tous les chiffons.*

Ah! voilà un drôle de bonnet!...

Mlle. LE DOUX.

Je l'ai inventé & fait cette nuit: je l'ai nommé l'*Eſpiegle*; il ſiéroit bien à Madame.

LA MARQUISE.

Vous êtes très-aimable, Mademoiſelle le Doux... Juliette, venez donc voir l'*Eſpiegle*. Il eſt joli, au vrai.

JULIETTE.

Mais, ſi donc, Madame, il eſt hideux! LA MARQUISE *le plaçant au-deſſus de ſa tête, & ſe regardant dans le miroir.*

Oh, la bonne figure!... Regardez donc, Mademoiſelle le Doux, j'ai l'air d'une folle avec votre Eſpiegle.

Mlle. LE DOUX.

Ah ! Madame, je voudrois que vous fussiez peinte comme cela. En vérité, ce bonnet vous va si bien, que si vous ne le prenez pas, je ferai véritablement inconsolable. Ce n'est assurément pas pour la conséquence du bonnet; car ce matin Madame de Larcé a voulu me l'acheter...

LA MARQUISE.

Madame de Larcé!... Ah! par exemple, elle est un peu vieille pour prétendre encore à l'espiéglerie.

Mlle. LE DOUX.

Aussi n'ai-je jamais voulu le lui vendre. Tenez, Madame, il ne peut convenir qu'à vous... Madame la Vicomtesse est bien jolie; mais elle n'a pas la vivacité, la physionomie de Madame; & ce bonnet-là ne lui siéroit sûrement pas autant.

LA MARQUISE.

De quel prix est-il?

Mlle. LE DOUX.

Madame remarquera qu'il est d'une blonde comme sûrement elle n'en a jamais vu, & qu'il y a beaucoup d'ouvrage; malgré cela, il n'est que de six louis.

LA MARQUISE.

Ah ! par exemple, je l'aurois estimé plus cher.

JULIETTE.

En effet, une aune de blonde, & une demi-aune de gaze pour six louis, cela est bien bon marché...

LA MARQUISE.

Ah! j'entends la voix de la Vicomteſſe...

JULIETTE.

Allons, bon; tous les chiffons vont reſter ici.

LA MARQUISE.

Ah! c'eſt elle. (*Elle ſort en courant pour aller au-devant d'elle.*)

---

## *SCENE VI.*

JULIETTE, Mlle. LE DOUX.

JULIETTE, *à part.*

NE diroit-on pas qu'elle va la retrouver après une abſence d'un an? Elles ſe ſont quittées cette nuit à quatre heures. Quelle exagération que tout cela!... Mais c'eſt la mode.

Mlle. LE DOUX, *à part.*

Je vois qu'il faut gagner cette fille. (*Haut.*) Mademoiſelle, on m'a dit que vous aimiez beaucoup Madame Girard, qui fournit ordinairement Madame la Marquiſe. Je crois que ſi j'étois connue de vous, vous ne me verriez point avec peine ici.

JULIETTE.

Mademoiſelle, vous êtes mal informée; car loin d'aimer Madame Girard, je ne la puis ſouffrir.

Mlle. LE DOUX.

Ah! je suis charmée que vous me parliez à cœur ouvert; je ne veux faire tort à qui que ce soit : mais puisque vous connoissez Madame Girard, je vous dirai franchement que je ne la crois pas digne de la confiance des personnes honnêtes. Elle n'est pas plus adroite qu'une autre, & elle est d'ailleurs d'une avidité, d'une avarice... Mais moi, je vous assure que je sais bien reconnoître les procédés qu'on a pour moi.

JULIETTE, *à part.*

Je la vois venir... ceci ne m'est pas nouveau.

Mlle. LE DOUX.

Je voudrois bien, Mademoiselle, qu'il y eût dans ma boutique quelque chose qui pût vous plaire; Ce demi-négligé, par exemple...

JULIETTE.

Il est fort à mon gré; mais vous avez-là un petit manteau qui me tourne la tête.

Mlle. LE DOUX.

(*A part.*) Elle en agit sans façon... (*Haut.*) En effet, la dentelle en est superbe, mais il est fort à votre service, ainsi que le bonnet.

JULIETTE.

Oh! cela seroit trop cher pour moi.

Mlle. LE DOUX.

Vous moquez-vous, Mademoiselle? je vous prie de me permettre de vous offrir

ces deux bagatelles. Je ne demande que votre amitié.

JULIETTE.

Et la pratique de Madame.

Mlle. LE DOUX, *en riant.*

Mais cela va sans dire.

JULIETTE.

Gardez vos chiffons, Mademoiselle le Doux : vous m'avez jugée d'après toutes les femmes-de-chambre que vous avez connues; moi, je n'aurai point l'injustice de confondre toutes les marchandes de modes avec vous. Une autre fois soyez donc plus circonspecte, & souvenez-vous que, dans tous les états, on peut trouver des sentiments nobles & de l'honneur.

Mlle. LE DOUX, *à part.*

Quelle humeur bisarre & revêche!

JULIETTE.

Mais voilà Madame qui revient.

## *SCENE VII.*

JULIETTE, Mlle. LE DOUX, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

(*La Marquiſe & la Vicomteſſe arrivent en ſe tenant ſous le bras* *.)

LA VICOMTESSE *à la Marquiſe.*

QUEL prix, mon cœur, vous attachez à une attention ſi médiocre!...

(*Elle l'embraſſe.*)

LA MARQUISE.

Oh! cela eſt charmant! Tenez, la voilà encore ſur ma toilette; car je ne l'ai découverte que dans l'inſtant... Juliette, prenez-la, & portez-la dans mon cabinet...

JULIETTE.

Quoi, Madame?...

LA MARQUISE.

Cette figure de biſcuit; mais prenez bien garde de la caſſer.

JULIETTE, *à part.*

La perte, en effet, ſeroit grande....

(*Elle prend la figure, & s'en va.*)

LA

* Toutes les fois que les deux amies ſe diſent des choſes *ſenſibles*, elles doivent ſubitement prendre une petite voix claire & traînante, ſe regarder tendrement en penchant la tête, s'embraſſer ſouvent, &c.

LA VICOMTESSE.

A préſent, occupons-nous un peu de Mademoiſelle le Doux. (*A la Marquiſe :*) N'eſt-ce pas, mon cœur, qu'elle eſt aimable?... Mademoiſelle le Doux, avez-vous des Pouffs?...

Mlle. LE DOUX.

Oui, Madame; tenez en voilà un d'une grande fraîcheur.

LA VICOMTESSE.

C'eſt un monſtre.. Montrez-moi autre choſe ; apportez-nous ce grand carton. (*A la Marquiſe :*) Aſſeyons-nous.

(*Elles s'aſſeyent.*)

LA MARQUISE.

Oui, donnez-le-nous ſur nos genoux.... là, fort bien. (*La Vicomteſſe & la Marquiſe tirent du carton différents chiffons.*)

LA VICOMTESSE.

Voilà un aſſez joli chapeau.... Il eſt commun pourtant. Mademoiſelle le Doux, il faut que je faſſe un travail avec vous ſur les chapeaux; je vous donnerai des idées.

Mlle. LE DOUX.

Madame a tant d'imagination !

LA MARQUISE.

Mademoiſelle le Doux, tenez, mettez tout ceci à part pour moi.

LA VICOMTESSE.

Ah! mon cœur, prenez encore ce bonnet; en voici un tout pareil dont je m'empare.

LA MARQUISE.

Allons, volontiers.

LA VICOMTESSE.

A l'exception des deux chapeaux, je prends tout ce qui reſte dans le carton. Mademoiſelle le Doux, faites-le porter dans ma voiture. (*Elle prend le carton.*)

## *SCENE VIII.*

JULIETTE, Mlle. LE DOUX, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

JULIETTE *à la Vicomteſſe.*

ON demande à quelle heure Madame veut ſes chevaux?

LA VICOMTESSE.

Qu'on ne les ôte pas, je vais m'en aller. (*A la Marquiſe.*) A propos de chevaux, que je vous conte quelque choſe de charmant. Hier la Baronne étoit priée à un dîner de noce, il y avoit un Pharaon. Elle eſt arrivée à deux heures; & en entrant dans le ſallon, elle a très-froidement demandé ſes chevaux pour le lendemain à midi.

LA MARQUISE.

Ah! cela eſt fort drôle!...

LA VICOMTESSE.

Ce qui l'eſt moins, c'eſt que la malheureuſe a perdu deux mille louis; qu'elle n'a que deux mille écus de penſion, & qu'elle ne ſait ou donner de la tête. Il ne faut pas

parler de cette aventure, nous lui avons promis le secret.

JULIETTE *à part.*

Il est bien gardé!...

LA VICOMTESSE.

Si cela étoit su, elle feroit brouillée sans retour avec sa famille.

LA MARQUISE.

Cela est affreux. (*La Marquise & la Vicomtesse se parlent à l'oreille.*)

Mlle. LE DOUX, *à part.*

Je suis charmée de savoir cela, j'en ferai mon profit. (*Haut.*) Ces Dames n'ont plus rien à m'ordonner?

LA MARQUISE.

Adieu, Mlle. le Doux... Juliette, dites qu'on ne laisse entrer personne... Entendez-vous?

JULIETTE.

Oui, Madame. (*Elle sort avec Mlle. le Doux qui remporte ses cartons.*)

---

## *SCENE IX.*

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

LA MARQUISE.

J'ESPÉROIS, ma chere amie, que vous dineriez avec moi.

LA VICOMTESSE.

Eh! ne suis-je pas engagée à une lectu-

re, à un thé.... Ah! j'ai oublié mon sac à parfiler; que je suis étourdie! Je m'ennuyerai à la mort... Je ne puis entendre lire sans parfiler....

LA MARQUISE.

Quel est l'ouvrage qu'on doit vous lire?

LA VICOMTESSE.

C'est un Poëme...

LA MARQUISE.

Ah! du Chevalier d'Herbain, je parie?

LA VICOMTESSE.

Justement. Il avoit quelque envie de le faire imprimer; mais vous connoissez le Chevalier, il est d'une modestie, d'une simplicité!... Le nom d'auteur lui fait une peur affreuse, comme il le dit lui-même, il n'écrit que pour l'amusement de ses amis.

LA MARQUISE.

Cependant l'autre jour je l'ai entendu lire son Poëme à soixante personnes.

LA VICOMTESSE.

Bon! aujourd'hui nous serons plus de cent; mais c'est qu'il est si répandu; il a beaucoup d'amis.... Je suis outrée que vous ne veniez pas à cette lecture; mon cœur, savez-vous que nous ne nous verrons guere aujourd'hui?

LA MARQUISE.

A propos, dites-moi donc pourquoi vous êtes si parée dès le matin?

LA VICOMTESSE.

Eh! mon Dieu, c'est que je ne rentrerai pas chez moi de la journée. A cinq heures, je vais à la Comédie Françoise,

de-là je reviens vous prendre, nous allons voir le ballet nouveau ; nous faisons deux ou trois visites, & puis souper chez l'Ambassadeur. Nous jouerons au Pharaon ; j'y suis ruinée, n'importe ; j'ai pour lui une passion aussi constante que malheureuse... Je finirai par quitter le jeu & le monde, tout cela m'excede ; au vrai je ne suis bien qu'avec vous, ou absolument seule ; je deviens misanthrope, je vous en avertis : si vous saviez toutes les méchancetés que j'éprouve... & puis je m'affecte d'un rien. On est bien à plaindre d'être douée d'une certaine sensibilité, c'est un présent du Ciel bien funeste... Mon cœur, avez-vous là du rouge ? c'est que le mien est un peu trop pâle.

LA MARQUISE.

En voilà. (*La Vicomtesse se place devant la toilette, & met du rouge.*) Je vous assure que vous êtes, ce matin, bien en beauté, & mise à peindre. Si Madame de Sémure vous voit aujourd'hui, vous la ferez mourir de dépit.

LA VICOMTESSE.

L'horrible chose que l'envie ! comme elle enlaidit l'objet qui l'éprouve !

LA MARQUISE.

Oh, cela est vrai... Mon cœur, avez-vous pensé à nos habits pour ce quadrille ?

LA VICOMTESSE.

Oui, mon enfant. Je crois, à ne vous rien cacher, qu'il fera un peu de bruit, no-

tre quadrille.... Nous ferons encore six répétitions, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Assurément.

LA VICOMTESSE.

Comment trouvez-vous Madame de Blémont, qui a manqué la derniere pour aller solliciter ses Juges, pour aller parler à son Rapporteur?....

LA MARQUISE.

Mais on dit que ce procès est très-important, il décide de sa fortune.

LA VICOMTESSE.

A la bonne heure; mais elle pouvoit fort bien remettre ses Juges à un autre jour. En tout elle a des manieres provinciales, Madame de Blémont; elle a beaucoup vécu dans ses terres...

LA MARQUISE.

Elle a du mérite, à ce que disent ses parents.

LA VICOMTESSE.

Cela peut être; mais c'est un mérite qui n'est assurément pas brillant. Avez-vous remarqué comme les coudes de son panier sont toujours tombants; elle a la plus mauvaise grace... Je ne sais pas pourquoi elle est de notre quadrille, elle le déparera...

LA MARQUISE.

Elle ne danse pas mal, & elle est jolie,

LA VICOMTESSE.

Oh! jolie, vous êtes bien bonne. Elle a pu l'être, mais elle n'est plus jeune; elle a

au moins vingt-ſept ans, quoiqu'elle ne s'en donne que vingt-quatre... Mais, ma chere amie, il faut que je vous quitte.

LA MARQUISE.

Quoi! déja.

LA VICOMTESSE.

Nous nous reverrons ce ſoir. J'ai mille choſes à vous dire; j'ai beſoin d'ouvrir mon cœur à mon amie; je vous aſſure que j'ai plus d'un chagrin, & ſi je n'avois pas autant de courage....

LA MARQUISE.

Vous m'inquiétez.

LA VICOMTESSE.

Je vous conterai tout cela à l'Opéra.... A propos, mon cœur, prenons-nous cette petite loge, vous êtes-vous décidée là-deſſus?

LA MARQUISE.

Mais ſi cela vous convient...

LA VICOMTESSE.

Cela me charmera. Ce ſera un moyen de plus d'être avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien, j'y conſens.

LA VICOMTESSE.

Adieu, mon chat. (*Elle l'embraſſe.*) Ce petit entretien m'a fait du bien, j'avois du noir quand je ſuis venue... Adieu, ma chere amie... Connoiſſez-vous ma voiture neuve?

LA MARQUISE.

Non, mon cœur. Eſt-elle là-bas?

LA VICOMTESSE.

Oui. Venez la voir, elle eſt raviſſante.

LA MARQUISE.

Allons, volontiers. (*Elles ſe prennent ſous le bras; & s'en vont.*)

*Fin du premier acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

JULIETTE, préparez ma robe verte brodée, je m'habillerai bientôt.

JULIETTE.

Quoi, Madame, pour souper ici tête-à-tête avec Madame votre tante!

LA MARQUISE.

Eh! mon Dieu, j'étois engagée depuis huit jours à un souper d'Ambassadeur, la Vicomtesse me l'a rappellé.

JULIETTE.

Mais, Madame, vous avez donné votre parole à Madame Dorizée de l'attendre ce soir, & en vérité vous pouvez bien lui sacrifier un souper de cent personnes, dont la plus légere excuse vous dégagera facilement.

LA MARQUISE.

Oui, mais la Vicomtesse ne me le pardonneroit jamais.

JULIETTE.

Madame votre tante sera fort en droit de vous pardonner encore moins.

LA MARQUISE.

Je le crains, car je suis persuadée qu'elle trouvera ma raison très-mauvaise.

JULIETTE.

Oh, détestable, soyez-en sûre.

LA MARQUISE.

Cela est fort embarrassant... assurément je serois au désespoir de déplaire à ma tante, & aucune crainte pour moi ne peut être comparée à celle-là. Mais, Juliette, vous l'avouerai-je; l'idée de ce tête-à-tête avec elle, que je desirois si vivement ce matin, maintenant me trouble & m'inquiete...

JULIETTE.

Quoi, se peut-il?

LA MARQUISE.

Ah! ce changement ne vient point de mon cœur... dans tout autre temps, je sacrifierois tous les plaisirs du monde au bonheur si doux de passer une soirée seule avec ma tante. Oui, Juliette, il est bien vrai que la sagesse & la raison s'exprime par sa bouche. Quel plaisir je goûtois à l'écouter, quand je suivois ses conseils! A présent elle me persuade toujours; mais en même-temps ses discours me font éprouver une confusion secrete, & des regrets dont je ne puis vous dépeindre l'amertume. Hélas! il faut sans doute ne s'être jamais égarée, pour jouir de tout le charme des leçons de la vertu.

JULIETTE.

Il est vrai qu'autrefois en vous détaillant

tous les devoirs d'une femme, on vous offroit l'image fidelle de votre vie.

LA MARQUISE.

Ah! Juliette, & j'ai pu négliger & perdre un semblable bonheur!...

JULIETTE.

Vous le retrouverez, & l'expérience y joindra une vertu de plus, la méfiance de vous-même. (*Un Valet-de-Chambre paroît.*)

LA MARQUISE.

Que voulez-vous?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

C'eſt un Peintre qui apporte à Madame trois portraits.

LA MARQUISE.

Ah! je ſais ce que c'eſt. Allez les placer dans mon cabinet à la ſuite des autres. (*Le Valet-de-Chambre ſort.*)

JULIETTE.

Neuf & trois ſont douze.... l'on n'a communément que les portraits de ſes amies intimes; ainſi, Madame, vous avez douze amies intimes; je vous en fais mon compliment.

LA MARQUISE.

Non, je n'ai d'amie intime que la Vicomteſſe, les autres ne ſont que des liaiſons.

JULIETTE.

Cependant je vous vois pour toutes ces Dames les mêmes attentions; vous leur rendez les mêmes ſoins, à peu de choſes près: elles ſont ſur la petite liſte, vous les accablez de careſſes; dans la moindre

abſence, vous leur écrivez; quand vous les rencontrez, vous avez toujours quelques ſecrets à leur dire à l'oreille; ſi l'une d'elles eſt malade, vous paroiſſez éprouver les plus vives inquiétudes, & vous courez vous enfermer avec elle. Si ce n'eſt pas-là de l'amitié, quel nom, Madame, doit-on donner à de telles démonſtrations ? Ah! ma chere maîtreſſe, permettez-moi de vous le dire, votre ame & votre eſprit devroient vous préſerver du travers de ſuivre cette mode ridicule, & vous faire mépriſer ces vaines & puériles affectations. Pardonnez à mon zele, il m'emporte; mais mon devoir eſt de vous offrir la vérité, je vous crois digne de l'entendre.

LA MARQUISE.

Vous ne vous trompez pas, Juliette; je ſais du moins connoître le prix de vos conſeils & de votre amitié; croyez même qu'il y a des moments où je ſuis tout auſſi choquée que vous l'êtes, des ridicules que vous me dépeignez : la vie que je mene, me déplaît; mais elle m'a fait malheureuſement contracter l'habitude de l'indolence & de la pareſſe; j'ai perdu le goût de l'occupation; j'ai négligé de cultiver ces talents qui m'attiroient autrefois tant de louanges, & je ſuis effrayée du travail & du temps qu'il me faudroit pour me remettre au point où j'étois. Voilà ce qui m'arrête, je vous l'avoue.

JULIETTE.

Il eſt vrai, Madame, que ſi vous balan-

cez encore long-temps, vous pourriez bien à la fin vous aviſer trop tard de vous remettre à l'étude. Mais, de bonne foi, penſez-vous que dix-huit mois de déſœuvrement ayent pu vous faire perdre le fruit de quinze ans de travail & d'application? Enfin, Madame, ſi la tête vous tournoit de cette diſſipation dans laquelle vous vivez, ſi vous ne trouviez rien de comparable au bonheur de faire des viſites, d'aller aux ſpectacles, & de jouer au Pharaon, je concevrois qu'il doit vous en coûter pour faire à la raiſon un tel ſacrifice; mais le monde vous fatigue, vous excede...

LA MARQUISE.

Souvent cela eſt vrai... mais cependant, Juliette, quoique j'aie naturellement autant d'averſion que de mépris pour la coquetterie, je ne ſuis pas toujours abſolument inſenſible au plaiſir de plaire.

JULIETTE.

Fort bien, j'entends. Vous n'êtes pas fâchée de vous montrer, & de remarquer qu'on vous a trouvée jolie, n'eſt-ce pas?...

LA MARQUISE.

Oui; mais c'eſt un plaiſir ſi court & ſi peu vif!...

JULIETTE.

Ah! cela doit être; car vous partagez ce triomphe avec tant d'autres, que, pour peu que vous ayez d'amour-propre, vous ne devez pas vous contenter de celui-là. Il faut que je vous conte à ce ſujet, ce que j'entendis dire l'autre jour: c'étoit à cette

belle fête que donna M. l'Ambaſſadeur ; vous y étiez avec Madame la Vicomteſſe, & vous fixiez l'une & l'autre une grande partie des regards ; j'étois dans la foule, & j'écoutois les jugements qu'on faiſoit ſur vous deux ; je ne vous déguiſerai point qu'ils furent preſque tous à l'avantage de Madame la Vicomteſſe. L'on vous comparoît l'une à l'autre ; & l'éclat, la régularité, la nobleſſe de la figure de votre amie, réunirent tous les ſuffrages. J'en étois outrée ; car moi, Madame, je vous trouve plus jolie. Mais j'éprouvai bien une autre colere : tout-à-coup, auprès de ce groupe d'hommes dont j'écoutois l'entretien, paſſe & s'arrête cette nouvelle mariée, qui eſt toujours ſi parée, ſi peu jolie, & qui fait tant de mines ; je ne me ſouviens plus de ſon nom...

LA MARQUISE.

Madame d'Ervignac ?

JULIETTE.

Juſtement. Eh bien donc Madame d'Ervignac, après avoir fait à ces Meſſieurs cent minauderies, plus déſagréables les unes que les autres, & tous ces tortillements de tête que vous lui connoiſſez, paſſa & ſuivit ſa belle-mere dans une autre piece. Elle laiſſa mon groupe dans une telle admiration de ſes charmes, qu'il ne fut plus queſtion que de la louer. On vanta ſa grace, ſa phyſionomie : on convint unanimement qu'elle étoit mille fois plus agréable, plus piquante, (pardonnez-moi ma ſincérité) que vous,

Madame, & même que Madame la Vicomteſſe Dorothée, qu'on avoit trouvée ſi charmante l'inſtant d'auparavant.

LA MARQUISE.

Mais cela n'eſt pas croyable; Madame d'Ervignac eſt véritablement laide.

JULIETTE.

Oh! j'en conviens; mais le récit que je vous fais, n'en eſt pas moins fidele. Tenez, j'étois avec le maître-d'hôtel de M. l'Ambaſſadeur, qui ſe divertit auſſi beaucoup de cette converſation.

LA MARQUISE.

Je parierois que votre groupe étoit compoſé de la plus mauvaiſe compagnie...

JULIETTE.

Mais c'étoient des hommes que j'ai vus très-ſouvent chez Madame; par exemple, M. le Vicomte d'Elbi & ſon frere, M. de Royanne, M. le Chevalier d'Herbain, & cinq ou ſix autres.

LA MARQUISE.

Le Chevalier d'Herbain en étoit?...

JULIETTE.

Ah, mon Dieu, oui! & c'étoit un des plus paſſionnés pour Madame la Vicomteſſe, & enſuite pour Madame d'Ervignac, malgré toutes les fadeurs qu'il vous dit quelquefois à votre toilette; mais voilà, Madame, comme ſont tous les hommes, & voilà pourquoi il eſt ſi malheureux d'attacher un grand prix à la beauté. Quelque jolie qu'on puiſſe être, il eſt poſſible d'être effacée par une autre; & ce qui eſt plus pi-

quant encore, & cependant très-commun, c'eſt de ſe voir préférer la figure la plus médiocre: Ainſi un ſuccès univerſel dans ce genre, eſt une chimere : le caprice ſans raiſon le donne aujourd'hui, & de même le ravira demain. Mais le triomphe qui ne tient ni à la fantaiſie, ni à la mode, & qui, dans tous les temps, à tous les âges, peut véritablement ſatisfaire l'amour-propre, c'eſt celui d'intéreſſer par ſon caractere & par ſa conduite; de plaire par les graces, par l'eſprit, & par les charmes des talents.

LA MARQUISE.

Allons, Juliette, voilà qui eſt décidé, je vais me remettre à l'étude; dès demain je commencerai. Faites accorder mon *piano-forte*, ma harpe; préparez mon chevalet, mes couleurs; placez dans ma bibliotheque tous les livres d'hiſtoire que ma tante m'avoit donnés, & brûlez tous mes romans.

JULIETTE.

Ah! quelle bonne réſolution, pourvu qu'elle ſoit durable!

LA MARQUISE.

Elle le ſera, n'en doutez pas... Mais que nous veut-on?

UN LAQUAIS *à la Marquiſe.*

Madame, cette pauvre femme d'une de vos terres, qui eſt déja venue hier, demande à vous parler.

LA MARQUISE.

Dites-lui qu'elle attende.

(*Le Laquais ſort.*)

JULIETTE.

C'eſt ſans doute cette femme dont la maiſon a été brûlée?

LA MARQUISE.

Eh, mon Dieu oui!... Elle a grand beſoin de ſecours, & je ſuis bien malheureuſe de ne pouvoir lui en donner dans ce moment.

JULIETTE.

La bonté du cœur, ſans une ſage économie, ne peut cauſer que de vains regrets; vous l'éprouvez, Madame; il n'eſt pas poſſible d'être en même-temps prodigue & bienfaiſante.

LA MARQUISE.

Toute réflexion faite, je jouerai ce ſoir au Pharaon; ſi je gagne, j'aurai le plaiſir de tirer cette pauvre femme de l'état où elle eſt.

JULIETTE.

Et ſi vous perdez?...

LA MARQUISE.

Ah! je gagnerai, j'en ſuis ſûre; mon motif me portera bonheur.

JULIETTE.

En ſoulageant cette femme, vous ferez une action ſatisfaiſante pour vous, mais non pas une bonne action.

LA MARQUISE.

Comment?

JULIETTE.

N'avez-vous pas des créanciers? Peut-on être véritablement généreux, ſi l'on manque de juſtice? Eſt-il permis de jouir du

plaisir si noble de donner, quand on ignore comment on pourra payer ses dettes?...

LA MARQUISE.

Ah! vous avez raison, Juliette, & vous me faites cruellement sentir l'horreur de ma situation. Quoi! je ne puis offrir aux infortunés qu'une compassion infructueuse pour eux, & déchirante pour moi! Ainsi je dois me défendre de la pitié; je dois repousser loin de moi ce mouvement si naturel, ou du moins je n'y dois pas céder; ce qui seroit vertu dans une autre, ne seroit pour moi qu'une foiblesse. J'ai des dettes, il faut les acquitter; voilà mon premier devoir, je le sais, je le sens; mais, quoi qu'il en soit, il faut secourir cette femme. Juliette, informez-vous positivement de sa situation... Quelqu'un vient; que je suis fâchée de n'avoir pas fait défendre ma porte!...

JULIETTE.

Mais, c'est Madame la Vicomtesse.

LA MARQUISE.

Tout m'est à charge en ce moment.

(*Juliette sort.*)

## *SCENE II.*

### LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

LA VICOMTESSE.

COMMENT, mon cœur, vous n'êtes pas encore habillée; mais quelle pareſſe!

LA MARQUISE.

J'ai un mal de tête inoui.

LA VICOMTESSE.

Il faut ſortir, cela le diſſipera.... Le Pharaon le fera paſſer, j'en ſuis ſûre.

LA MARQUISE.

En vérité, il m'eſt impoſſible de m'habiller & de ſouper dehors.

LA VICOMTESSE.

Et que dira l'Ambaſſadeur?

LA MARQUISE.

Mon cœur, vous voudrez bien vous charger de mes excuſes, n'eſt-ce pas?

LA VICOMTESSE.

Mais je ſuis très-capable de lui manquer de parole auſſi, moi, d'autant mieux que je ne ſuis pas en bonne diſpoſition aujourd'hui... J'ai mal aux nerfs... & puis je ſuis coëffée à faire horreur... Allons, je vous tiendrai compagnie; nous cauſerons, nous nous coucherons de bonne heure; cela vaut beaucoup mieux.

LA MARQUISE.

J'en suis outrée ; mais je ne peux vous offrir à souper, parce que, restant chez moi, ma tante viendra sûrement passer la soirée ici.

LA VICOMTESSE.

Ah ! par exemple, le procédé est nouveau ! je ne m'engage à ce souper d'Ambassadeur que pour y être avec vous ; vous n'y voulez plus aller, j'y consens : mais il faut que vous ayez la bonté de m'admettre en tiers entre Madame votre tante & vous ; il me semble que cela est juste.

LA MARQUISE.

Mais vous vous ennuyerez à la mort...

LA VICOMTESSE.

Il est certain que Madame votre tante ne m'égayera pas ; elle est assurément très-respectable ; mais elle a un air de sévérité qui m'en impose, je vous l'avoue... je parie que je ne lui plais pas ?

LA MARQUISE.

Quelle idée !...

LA VICOMTESSE.

J'en suis certaine ; toutes les tantes & toutes les belles-meres me prennent en aversion dès la premiere vue. Mais écoutez, il me vient une idée excellente ; il faut absolument que nous passions la soirée ensemble, parce que, plaisanterie à part, j'ai réellement les choses du monde les plus importantes à vous dire. Voici ce que j'imagine : écrivez à Madame votre tante que je

suis malade, & que je vous ai demandé en grace de venir souper avec moi.

LA MARQUISE.

Ah! dispensez-moi de cet artifice; je me suis promis de n'en employer jamais avec une personne à qui je dois autant de reconnoissance que de tendresse.

LA VICOMTESSE.

Voilà une très-belle phrase; mais elle n'a pas le sens commun : il n'y a point d'artifice là-dedans, car je vous jure que je suis très-malade, & j'exige que vous soupiez avec moi; ainsi vous ne direz que la vérité.

LA MARQUISE.

Quelle folie!... Mais vous n'êtes point malade.

LA VICOMTESSE.

Mais ne vous disois-je pas tout-à-l'heure que j'avois mal aux nerfs... D'ailleurs, tout ce thé que j'ai pris ce matin, me cause un mal de cœur... Enfin, pour mettre votre conscience en repos, je vous promets de ne prendre ce soir que de l'eau de fleur d'orange. Etes-vous contente; vous reste-t-il encore quelques scrupules?... Vous riez; allons, je prends ce sourire pour un consentement. Donnez-moi cette preuve d'amitié, mon cœur, je vous en conjure. (*Elle l'embrasse.*) J'y serai véritablement sensible... J'ai des conseils à vous demander; je veux vous confier toutes mes peines... Vous me guiderez; vous me consolerez, & je ne puis différer cet entretien, car ma situation est véritablement pressan-

te; il faut que je prenne un parti, & votre opinion seule peut me décider.

LA MARQUISE.

On ne peut vous résister. Allons, je vais donc écrire à ma tante : ce mensonge me coûte beaucoup, je ne vous le cache pas.

LA VICOMTESSE.

Bon, elle ne le saura jamais.

LA MARQUISE.

Cela est impossible; car je suis bien sûre de le lui avouer demain.

LA VICOMTESSE.

Mais c'est de la folie que cela... Où donc est votre écritoire?...

LA MARQUISE.

La voici.

LA VICOMTESSE.

Allons, mon cœur, écrivez. (*La Marquise s'assied & écrit; la Vicomtesse pendant ce temps-là se regarde dans un miroir & s'ajuste.*) Comme je suis ébouriffée!... Il faut que je fasse encore baisser le siege de ma voiture... Mon cœur, avez vous la couleur de ma robe?... Je la trouve un peu fade... D'ailleurs, elle est médiocrement bien garnie... C'est pourtant de Mademoiselle le Doux. Ah! mon Dieu, à propos de Mademoiselle le Doux, comment ai-je pu oublier de vous parler d'une chose dont je suis réellement affectée jusqu'au fond de l'ame?...

LA MARQUISE.

Quoi donc?

LA VICOMTESSE.

Vous connoiſſez ma ſenſibilité, & vous allez juger du chagrin que je dois reſſentir. Vous vous rappellez bien l'hiſtoire que j'ai contée ce matin de la Baronne, devant Mademoiſelle le Doux.

LA MARQUISE.

Oui, ces deux mille louis perdus au Pharaon.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, cette pauvre Baronne doit à Mademoiſelle le Doux beaucoup d'argent: Mademoiſelle le Doux, d'après ce qui m'eſt échappé ce matin, a craint pour ſon mémoire; elle a été trouver les parents de la Baronne, & leur a tout conté.

LA MARQUISE.

Cela eſt horrible.

LA VICOMTESSE.

Pour comble de malheur, la Baronne a une belle-mere qui ne joue qu'au loto, & un beau-pere qui ne joue qu'aux échecs, de maniere que ſa faute a paru un crime impardonnable. La famille a tenu conſeil; il s'agiſſoit d'une abſence de deux ans; de partir pour un vieux château dans le fond du Limouſin... de paſſer-là deux étés... enfin, des horreurs que je ne vous détaillerai pas, car cela fait frémir. Au milieu de tout ce train, la Baronne au déſeſpoir m'a écrit, & m'a inſtruite de cette cruelle hiſtoire.

LA MARQUISE.

Et ſavoit-elle que vous étiez la cauſe de ſon malheur?

LA VICOMTESSE.

Eh, vraiment oui; Mademoiſelle le Doux l'avoit dit; de maniere que ce billet m'a percé l'ame. J'ai été ſur le champ chez la Baronne, pour l'engager à tout nier à ſa famille, parce que je me ſerois chargée de lui trouver l'argent dont elle avoit beſoin; mais elle avoit fait des aveux ſi formels, que nous n'avons pu employer ce moyen. Alors j'ai été chez la belle-mere; j'ai tout rejetté ſur moi; je lui ai dit que j'avois entraîné la Baronne, que j'étois ſeule coupable de ſa faute. Enfin, je lui ai parlé avec une telle éloquence, que j'ai obtenu ſon pardon. Il eſt vrai que la Baronne n'aura plus la permiſſion de me revoir; c'eſt un des articles du raccommodement; mais je m'y ſoumets ſans peine, puiſqu'il aſſure ſa tranquillité.

LA MARQUISE.

Voilà une déſagréable aventure!

LA VICOMTESSE.

Je ſuis d'autant plus impardonnable d'en avoir parlé devant Mademoiſelle le Doux, que je ſavois qu'elle connoiſſoit la Baronne; car je l'ai vue chez elle vingt fois; mais j'ai toujours la tête ſi occupée, ſi remplie d'affaires... Et cela me donne une telle diſtraction...

LA MARQUISE.

Mon cœur, j'imagine qu'après cet événement, vous quitterez Mademoiſelle le Doux?

LA

LA VICOMTESSE.

Ah! je suis furieuse contre elle. Assurément elle m'a compromise de la maniere la plus affreuse; mais il faut être juste, il n'y a qu'elle qui sache faire des pouffs & garnir un petit habit.

LA MARQUISE.

Qui vient nous interrompre?...

LA VICOMTESSE.

C'est Juliette.

---

## *SCENE III.*

### LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, JULIETTE.

JULIETTE.

MADAME, je viens vous avertir que Madame Dorizée arrive ici dans l'instant; elle est entrée chez Madame votre belle-mere; elle va venir sans doute dans un moment pour vous voir, que faudra-t-il lui dire?

LA MARQUISE.

Dans ce cas, le billet que j'avois commencé est inutile. Il faut renoncer à notre projet, mon cœur, vous le voyez; car certainement je ne lui ferai pas fermer ma porte.

LA VICOMTESSE.

Pourquoi donc renoncer à notre pro-

jet? Eh bien, vous lui direz ce que vous deviez lui écrire.

LA MARQUISE.

Mentir en parlant, eſt bien plus difficile.

LA VICOMTESSE.

Bon! c'eſt de la lâcheté que cela. Dès qu'on s'y décide, qu'importe la maniere? Je découvre que vous avez beaucoup plus de foibleſſes que de ſcrupules. Allons, allons, ayez donc du caractere; vous avez trop d'eſprit pour avoir tant d'irréſolutions.

LA MARQUISE.

Mais ma tante a vu votre voiture; comment puis-je lui dire que vous êtes malade?

LA VICOMTESSE.

Deſcendez chez votre belle-mere; vous lui direz qu'afin de vous voir plutôt, je vous ai envoyé mon carroſſe; rien n'eſt plus ſimple. Pendant ce temps, je reſterai ici juſqu'à ce qu'elle ſoit partie.

JULIETTE *à part.*

Voilà ce qui s'appelle du génie, de l'invention.

LA VICOMTESSE.

Allons, ma chere amie, ne perdez point de temps.

LA MARQUISE.

En vérité, je vous donne-là une grande preuve d'amitié.

LA VICOMTESSE.

Songez donc combien nous ſerons heureuſes ce ſoir, de pouvoir nous parler en toute liberté, ſûres de n'être point inter-

rompues ; ... mais dépêchez-vous, allons, descendez.

LA MARQUISE.

Mon cœur, comme vous abusez de *mon sentiment* pour vous ! ... Adieu donc ; car il faut toujours finir par faire tout ce que vous voulez. (*Elle sort.*)

---

## *SCENE IV.*

LA VICOMTESSE, JULIETTE.

JULIETTE *à part.*

QUELLE humeur tout ceci me donne ! (*Haut à la Vicomtesse.*) Madame n'a besoin de rien ?

LA VICOMTESSE.

Que de votre société, Mademoiselle Juliette ; je ne veux point que vous vous en alliez.

JULIETTE.

Madame me fait trop d'honneur.

LA VICOMTESSE.

Vous aimez votre maîtresse à la folie : c'est un grand titre auprès de moi... Vous avez été élevée avec elle ?

JULIETTE.

Oui, Madame, je dois tout aux bontés de Madame Dorizée.

LA VICOMTESSE.

C'est une personne très-estimable que Madame Dorizée... Vous faites honneur

à ſes ſoins.... Vous étiez orpheline, je crois ?

JULIETTE.

Non, Madame, j'ai le bonheur d'avoir un pere & une mere que je chéris, & qui ſont dignes par leurs vertus, de toute ma tendreſſe; l'éducation (ſi fort au-deſſus de mon état) que j'ai reçue, loin de mettre entre eux & moi de la diſtance, n'a fait que me montrer mieux à cet égard l'étendue de mes devoirs, & me rend des liens ſi doux auſſi chers qu'ils ſont reſpectables & ſacrés.

LA VICOMTESSE.

Quel bon, quel charmant naturel!... Cela eſt drôle, elle m'a fait venir les larmes aux yeux. Oh bien! à préſent j'aime véritablement Madame Dorizée, qui vous à donné ces excellents principes.

JULIETTE.

Ils tiennent aux ſentiments les plus naturels, ils ſont dans tous les cœurs; la mauvaiſe éducation les altere, la bonne conſiſte ſeulement à les développer.

LA VICOMTESSE.

Je l'écouterois toute la journée avec intérêt... En vérité, Juliette, vous me ſurprenez... mais beaucoup... Je me ſens un véritable mouvement d'amitié pour elle... Juliette, il faut que je vous embraſſe.

JULIETTE.

Madame...

LA VICOMTESSE.

Elle eſt charmante!... L'air ſi doux,

ſi ſage... & le bon cœur... Son pere & ſa mere ſont bien heureux... Réellement je ne reviens pas de l'attendriſſement qu'elle m'a cauſé... Dites-moi, Juliette, vous avez paſſé près de deux ans en Province avec Madame de Germini ? Vous deviez lui être d'une grande reſſource, car je m'imagine que la vie de château eſt une triſte choſe.

JULIETTE.

Madame y étoit heureuſe; elle n'y trouvoit que des plaiſirs ſimples, mais dont on ne ſe laſſe jamais.

LA VICOMTESSE.

Oui, je conçois cela... J'aime auſſi la campagne... J'ai naturellement des goûts champêtres... Des ruiſſeaux, des gazons, des fleurs, ſont des objets raviſſants; mais quand tout cela eſt gelé, l'hyver, que devient-on ?

JULIETTE.

La muſique, le deſſin, la lecture nous occupoient une partie du jour; & les ſoirs, Madame, au milieu de ſa famille, ne regrettoit ni les fêtes, ni les bals, ni les plaiſirs de Paris.

LA VICOMTESSE.

Il n'y a rien de plus aimable que Madame de Germini, mais elle n'eſt pas gaie.

JULIETTE.

Elle l'étoit dans ce temps-là.

LA VICOMTESSE.

Oui, elle n'avoit nul ſoin, nulle inquiétude; ſa ſanté étoit meilleure... Elle eſt

bien changée depuis un an; elle m'inquiete... On m'a dit qu'il y avoit du désordre dans ses affaires...

JULIETTE.

Non, Madame, je suis sûre qu'elles sont dans le meilleur état. Madame est si raisonnable à tous égards!

LA VICOMTESSE.

Je crois qu'elle doit beaucoup à vos conseils.

JULIETTE.

Je n'ai jamais eu l'occasion de lui en donner; sa conduite est parfaite sur tous les points.

LA VICOMTESSE, *avec emphase.*

Il est certain que c'est une charmante personne!.. J'ai un *sentiment* pour elle... Elle a *un attrait* pour moi... Ce qu'elle m'inspire, *a quelque chose de si vif & de si tendre*, que véritablement c'est de la *passion*; & puis il y a une telle conformité dans notre *maniere d'être*, une telle *sympathie* entre nous, qu'il étoit impossible que nous ne nous aimassions pas à la folie.

JULIETTE *à part.*

Bon, nous voilà dans tous le galimathias de l'exagération & de la sensibilité.

LA VICOMTESSE.

Mais n'entends-je pas un carrosse qui sort de la cour?

JULIETTE.

C'est apparemment Madame Dorizée qui s'en va.

LA VICOMTESSE.

Allez, je vous prie, vous en informer, ma chere Juliette.

JULIETTE.

Ah! voici Madame.

LA VICOMTESSE.

La visite n'a pas été longue.

---

## *SCENE V.*

### LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, JULIETTE.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, comment cela s'est-il passé?

LA MARQUISE, *tristement.*

Comme nous en étions convenues; j'ai fait toute l'histoire que vous avez composée; ma tante a paru le croire dès le premier mot, ne m'a fait nulle question, & s'en est allée sur le champ.

LA VICOMTESSE.

Cela est charmant; nous allons passer une délicieuse soirée.... J'ai encore quelques affaires qu'il faut que je termine; je vais vous quitter, mais je reviendrai de bonne heure. Adieu, mon enfant... A propos, avez-vous que j'aime Juliette à la folie; nous venons d'avoir une conversation très-sérieuse... Elle m'a charmée; j'envie votre bonheur d'avoir auprès de vous une personne si aimable... Voyez donc com-

me elle rougit... bonne, ſpirituelle, modeſte; il ne lui manque pas une qualité...

LA MARQUISE.

Malgré ce qu'elle vous en montre, croyez qu'il faut plus d'un jour pour les connoître toutes, & pour les apprécier...

LA VICOMTESSE.

Ah! je croirai volontiers tout ce qui peut être à ſon avantage... Mais il faut que je m'arrache d'ici.

LA MARQUISE.

Où allez-vous?

LA VICOMTESSE.

Chez des marchands; y voulez-vous venir?...

LA MARQUISE.

Non; j'ai trop mal à la tête.

LA VICOMTESSE.

Et moi je ſuis excédée de la fatigue de ma journée... Et tout ce que je ſuis obligée de faire demain... A midi nos expériences ſur l'air fixe; à une heure la courſe... de-là à l'Académie Françoiſe, pour entendre ce diſcours de réception; & puis à la foire voir la danſe des chiens; & puis à Verſailles... Véritablement je ne conçois pas comment, avec ma ſanté délicate & foible, & mes criſpations de nerfs, je puis avoir la force de mener un tel genre de vie.

LA MARQUISE.

Il vous convient apparemment, puiſque vous l'avez adopté.

LA VICOMTESSE.

Non... c'eſt que j'ai une complaiſance exceſſive... car naturellement je ſuis pareſſeuſe. Le Chevalier d'Herbain a dit de moi que je n'avois de vivacité que dans l'imagination, & d'*énergie* que dans le caractere. Et cela eſt très-vrai; cela me peint parfaitement; j'aime la tranquillité, le calme, le recueillement; c'eſt une ſi délicieuſe choſe que le repos!... Mais qui peut ſuivre ſes goûts?... (*Elle regarde ſa montre.*) Mon Dieu! ſix heures un quart. Adieu, ma chere amie, je ſerai ici dans une heure & demie au plus tard. (*Elle l'embraſſe, & fait quelques pas pour s'en aller.*) Ah! j'oublios... Mon cœur, qui eſt-ce qui fait vos chambrelouques?

JULIETTE.

Madame Bertrand.

LA VICOMTESSE.

Ah! Juliette, vous me l'enverrez... & quand je reviendrai tout-à-l'heure, je me déshabillerai, & vous m'en prêterez une... C'eſt le bonheur de la vie, qu'une chambrelouque... Adieu, petit cœur. (*Elle embraſſe encore la Marquiſe, & s'en va.*)

## *SCENE IV.*

LA MARQUISE, JULIETTE.

JULIETTE, *après un moment de silence, pendant lequel la Marquise rêve toujours.*

VOUS rêvez, Madame, c'est dommage; votre distraction vous a fait perdre un bel éloge des chambrelouques, & une parfaite définition du bonheur.

LA MARQUISE *se parlant à elle-même.*

Je suis persuadée que ma tante a vu que je mentois, cela devoit être écrit sur mon visage... Ah! que tout cela me fait de peine, que je suis contrariée, triste & malheureuse... Tout se réunit pour m'affliger aujourd'hui. En revenant de chez ma belle-mere, j'ai rencontré cette pauvre femme dans mon anti-chambre, elle s'est jettée à mes pieds avec ses enfants, elle m'a fait un mal... Je lui ai dit d'attendre... Juliette, je veux absolument la secourir.

JULIETTE.

Mais, Madame, il faut cinq cents francs; & si elle n'a point cet argent ce soir, demain à la pointe du jour son mari est traîné en prison.

LA MARQUISE *détachant son collier.*

Eh bien, allez vendre ce cœur de diamants; il a coûté soixante louis, vous en

trouverez bien vingt. Allez, ne perdez pas un moment.

JULIETTE.

Mais, Madame, je ne connois point de Bijoutier...

LA MARQUISE, *avec impatience.*

Donnez, donnez, j'irai moi-même... Dites qu'on mette mes chevaux...

JULIETTE.

Votre cocher n'eſt point ici; Madame a dit qu'elle ne ſortiroit pas... D'ailleurs, c'eſt aujourd'hui fête, toutes les boutiques ſont fermées.

LA MARQUISE, *avec emportement.*

La vraie difficulté, c'eſt votre peu de zele... Vous n'en avez que pour me dire des choſes dures... que pour m'affliger, que pour me faire ſentir à quel point je ſuis à plaindre... Des raiſonnements, de l'humeur, de la bruſquerie, voilà ce que vous appellez de l'attachement... Je ne veux plus de ſermons; je ne veux plus de réponſes... Si cela ne vous convient pas, je ne vous retiens point, vous êtes libre.

JULIETTE.

Non, je ne le ſuis pas : Madame votre tante m'a miſe auprès de vous, & m'a demandé, pour prix de ſes bienfaits, d'y reſter. Je dois donc, Madame, ſupporter votre colere, votre injuſtice, & juſqu'à votre haine, ſans avoir la reſſource d'un domeſtique ordinaire, la poſſibilité de ſe retirer. Je puis ne me préſenter devant vous que lorſque vous me demanderez... mais

pour sortir de votre maison, Madame, il faut que j'en sois formellement chassée par vous.

(*Elle sort.*)

---

## *SCENE VII.*

LA MARQUISE *seule.*

(*Elle tombe dans un fauteuil, après un moment de silence.*)

QUEL reproche cruel elle vient de me faire... Eh quoi! j'outrage une personne qui m'a consacré sa vie!.... J'abuse de sa situation, de son attachement.... De son attachement! Puis-je me flatter d'en inspirer? Ah! sans doute, ce n'est que celui qu'elle doit à ma tante, qui la retient auprès de moi... Ne me l'a-t-elle pas dit? Elle m'aimoit autrefois pour moi-même... Mais comment conserver le cœur de ceux qui nous entourent, si nous perdons les vertus qui les ont attachés?... Quelle réflexion accablante!... Enfin, je n'ai donc plus personne à qui je puisse confier mes peines! Ma tante!... J'ai méprisé ses conseils, j'ai trahi ses espérances... Je pourrois encore recourir à sa pitié; mais je ne voudrois rien devoir qu'à sa tendresse; & j'ai mérité de la perdre sans retour... Et celui qui, jusqu'ici, ne fut pour moi que l'ami le plus aimable & le plus indulgent...

que penſera-t-il à ſon retour ? Comment pourrai-je ſoutenir ſa préſence & ſes juſtes reproches, & comment pourrai-je ſupporter la vie ſans ſon eſtime ?... Juſte Ciel ! dans quel abyme ſuis-je tombée ?... Mes vrais, mes ſeuls amis s'éloignent de moi, j'en ſuis abandonnée. Que me reſte-t-il ? des liaiſons frivoles, qui n'ont ſervi qu'à m'égarer... Il me ſemble que je ſuis ſeule dans l'univers.... tout ſe réunit à la fois pour m'accabler & me déſeſpérer.

(*Elle retombe dans ſon fauteuil.*)

---

## *SCENE VIII.*

LA MARQUISE, UN VALET-DE-CHAMBRE.

LA MARQUISE.

On vient... cachons, s'il eſt poſſible, le déſordre affreux où je ſuis.... (*Elle ſe leve.*) Que voulez-vous ?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame, ce ſont des lettres de la petite-poſte.

LA MARQUISE *les décachette & les parcourt.* (*A part.*)

Voilà trois créanciers que j'avois oubliés... Et des plaintes, des menaces... Quelles humiliations !... (*Au Valet-de-Chambre.*) Que faites-vous là ? Laiſſez-moi ſeule.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame... c'eſt que...

LA MARQUISE.

Quoi?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

C'eſt que je voudrois bien que Madame eût la bonté de me donner un à-compte ſur mes mémoires.

LA MARQUISE.

Dans ce moment cela m'eſt impoſſible.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Comme Madame vient de donner cinq cents francs à cette femme dont la maiſon a été brûlée, je croyois...

LA MARQUISE.

Moi!... je ne lui ai rien donné : malheureuſement je ne puis la ſecourir.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame eſt maîtreſſe de dire ce qui lui plaît; mais la femme ſort d'ici dans l'inſtant: elle m'a conté la généroſité de Madame, & m'a montré l'argent.

LA MARQUISE.

Comment?... mais cela n'eſt pas vrai.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle a bien dit que Madame ne vouloit pas qu'on le ſût; mais elle nous l'a confié à Lapierre & à moi.

LA MARQUISE.

O Ciel! qu'eſt-ce que j'entrevois?... Appellez-moi Juliette.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, Madame... Voilà mon mémoire; je ſupplie Madame d'y jetter les yeux, &

de ſe reſſouvenir que j'ai une femme & cinq enfants, & que je ſuis leur ſeule reſſource.

LA MARQUISE.

Je m'en occuperai, je vous le promets; mais allez-moi chercher Juliette, qu'elle vienne ſur le champ; allez. (*Le Valet-de-chambre ſort. La Marquiſe continue.*) Juliette... oui, Juliette en eſt capable... Grand Dieu! dans l'inſtant même où je la traite avec tant d'injuſtice!.. Ah! que j'ai d'impatience de réparer mes torts... Mais elle ne vient point; je vais l'aller chercher... Je crois l'entendre... Ah, la voici.

---

## *SCENE IX.*

### LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

JULIETTE, vous avez ſecouru cette pauvre femme en mon nom; vous vous êtes dépouillée de tout ce que vous poſſédiez, pour m'épargner la honte & la douleur d'abandonner cette infortunée?....

JULIETTE.

Et, mon Dieu! Madame, qui vous a dit cela?

LA MARQUISE *l'embraſſant avec tranſport.*

Je t'ai deviné; du moins mon cœur eſt capable de connoître & d'apprécier le tien.

JULIETTE.

Ce que j'ai fait, eſt bien ſimple : j'avois cet argent ; mon pere & ma mere peuvent s'en paſſer ; je l'ai donné, de votre part, à cette femme, mais en ajoutant que vous lui défendiez d'en parler à perſonne.

LA MARQUISE.

Ainſi, Juliette, vous eſpériez me cacher un ſi juſte ſujet de reconnoiſſance... Ah ! de quel bonheur vous vouliez me priver !.. Quoique je ne doive pas attribuer à votre amitié pour moi un procédé ſi noble & ſi touchant ; quoique vous m'ayez dit, Juliette, que le ſeul motif de toutes vos actions eſt votre attachement pour ma tante, je ne vous en aime pas moins... & je n'en ſuis pas moins ſenſible au plaiſir d'admirer vos vertus.

JULIETTE.

Ah ! Madame, mon zele peut quelquefois être téméraire, indiſcret, je le ſens, je l'avoue ; mais je m'étois flattée que la cauſe qui le produit vous étoit ſi connue, que vous daigneriez toujours l'excuſer. Non, Madame, j'oſe le dire, quand vous paroiſſez douter de mon cœur, vous n'êtes pas de bonne foi. Non, je ne me perſuaderai jamais que vous ſoyez capable d'une ſi grande injuſtice.

LA MARQUISE, *avec le plus grand attendriſſement.*

Juliette, ma chere Juliette ! vous m'aimez donc toujours ?

JULIETTE.

Si je vous aime!... Ah! Madame, puisque vous souffrez cette expression, je vous aime comme on doit aimer une bienfaictrice, une sœur, & l'objet du premier sentiment de mon ame. Songez donc, Madame, que nous n'avons pas vingt-deux ans, & qu'il y en a quinze que je vous aime. Tout ce qui vous touche m'est devenu personnel, vos peines sont les miennes; je m'enorgueillis de vos succès, ou je m'afflige de vos fautes, parce que tout mon bonheur dépend de votre conduite & de votre réputation. Destinée dès l'enfance à vous consacrer ma vie, devant tout à votre famille & à vos bontés, pourrois-je, Madame, sans la plus affreuse ingratitude, avoir d'autres sentiments?...

LA MARQUISE *l'embrassant.*

Ah! que ne suis-je digne d'une amie telle que toi?..... Pardonne-moi mes torts, mes injustices, je les déteste. Ah! Juliette, l'inquiétude & le chagrin ont cruellement altéré mon caractere; je ne le sens que trop.... Ma situation m'accable, je l'avoue; je n'y vois point de remede, & tout mon courage m'abandonne....

JULIETTE.

L'irrésolution & la foiblesse aggravent tous les maux. Il y a plus de six mois, Madame, que vous vous repentez, & que vous formez le projet de mettre de l'ordre dans vos affaires, sans avoir la force d'exécuter un dessein si louable. Alors les moyens en

étoient plus faciles. Plus vous balancez, & plus les difficultés augmentent.

LA MARQUISE.

Mais comment débrouiller ce chaos d'affaires? Par où commencer.

JULIETTE.

Par savoir au juste l'état de vos dettes.

LA MARQUISE.

Eh, mon Dieu! je le saurai aujourd'hui: j'ai reçu un billet de l'homme que j'ai chargé de cette information; il me mande qu'il viendra ce soir à huit heures me rendre réponse.

JULIETTE.

Mais, Madame, combien à-peu-près croyez-vous devoir?

LA MARQUISE.

Ah! je crains bien que mes dettes ne se montent à près de quarante mille francs. Enfin, je ferai une réforme entiere; j'abandonnerai ma pension; je saurai me passer de tout... Ah! puissé-je à ce prix réparer mes torts!...

JULIETTE.

Vous saurez ce soir à huit heures l'état de vos affaires: mais, Madame, vous serez avec Madame la Vicomtesse.

LA MARQUISE.

Comment ferai-je pour me débarrasser d'elle?... Elle voudra veiller: dans l'état où je suis, ce tête-à-tête m'excédera. J'ai envie de lui écrire qu'il m'est impossible de la recevoir.

JULIETTE.

Cela ne se peut pas ; elle forceroit votre porte.

LA MARQUISE *vivement.*

Il est cependant cruel d'être importunée à cet excès par une personne qu'on n'aime point... ou du moins qui est trop légere pour inspirer un sentiment bien tendre.

JULIETTE.

Qu'on n'aime point.... Vous l'avez dit, Madame, le mot vous est échappé... Cependant elle forceroit votre porte, & même elle y seroit autorisée.... Voilà l'inconvénient de donner tous les droits de l'amitié *à une personne qu'on n'aime point.* Par vos démonstrations, vous avez contracté avec elle, & avec le monde, un engagement auquel vous ne pouvez vous soustraire tout-à-coup, sans être accusée d'inconséquence & de mauvais procédé. Il ne vous est pas possible de rompre avec elle, vous ne pouvez que vous en éloigner par degrés.

LA MARQUISE.

Comment ai-je pu former une semblable liaison ?

JULIETTE.

Vous ne vous aimez ni l'une ni l'autre ; le temps vous dégagera facilement. Mais, pour revenir à vos affaires, si vous le permettez, Madame, je les ferai ce soir à votre place ; je verrai l'homme que vous en avez chargé ; & après le départ de Madame la Vicomtesse, je vous rendrai compte de notre entretien.

LA MARQUISE.

J'y consens. Je vais chercher quelques papiers que j'avois oublié de lui remettre, & que vous lui donnerez.... Que je crains d'apprendre ce qu'il vous dira!... Vous ne m'en parlerez, ma chere Juliette, que lorsque la Vicomtesse fera partie; car je veux; s'il est possible, lui cacher des peines que je ne puis confier qu'à vous seule.... Dites bien, ma chere amie, dites bien à cet homme, que s'il peut me tirer de cet affreux labyrinthe, sans que M. de Germini & ma tante en soient instruite, je lui devrai plus que la vie, car je croirai lui devoir l'honneur. Il m'a donné cette espérance, si mes dettes ne passoient pas quarante mille francs. Rappellez-le-lui.

JULIETTE.

Je n'oublierai rien, Madame, soyez-en sûre.

LA MARQUISE.

Répétez-lui que je lui abandonnerai ma pension pour le temps nécessaire; que j'en signerai l'engagement. Il a de grandes obligations à ma famille, faites-les valoir; enfin, dites-lui qu'il est ma seule espérance & ma derniere ressource.

JULIETTE.

Se peut-il, Madame, que vous recouriez ainsi à un étranger, quand vous avez une tante....

LA MARQUISE.

Je ne demande à cet étranger que de me prêter une partie de la somme dont j'ai besoin, & j'en payerai l'intérêt. Cette somme

après tout ne sera pas bien considérable, car j'ai plusieurs créanciers qui m'accorderont du temps.

JULIETTE.

Je le crois bien; ils vous ont assez volée pour cela. Vous n'avez jamais examiné ni arrêté un mémoire; vous ne savez le prix de rien, vous avez toujours tout acheté à crédit : voilà les principales causes de l'embarras où vous êtes. Mais n'en parlons plus, oublions le passé, & ne songeons qu'à l'avenir.

LA MARQUISE.

Ah! si je puis payer mes dettes, croyez-vous, Juliette, que j'en fasse jamais de nouvelles?

JULIETTE.

Si je croyois, Madame, qu'après la leçon que vous recevez, vous fussiez capable d'un tel égarement, je vous regarderois comme la personne la plus extravagante & la plus méprisable. Jugez si je puis avoir une semblable pensée.

LA MARQUISE.

Ah! Juliette, vous lisez bien dans le fond de mon ame.... Quand on a senti toute l'étendue de ses fautes, quand on en a gémi sincérement, il est impossible d'y retomber jamais. Mais ne perdons point de temps; avant le retour de la Vicomtesse, allons chercher ces papiers... Venez, chere Juliette, (*Elle la prend sous le bras.*) dans mon cabinet. Venez. (*Elles sortent.*)

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

JULIETTE *seule.*

SOIXANTE-ET-DIX mille francs!... Elle doit ſoixante & dix mille francs!... Juſte Ciel! dans quel état ſeroit-elle à préſent, ſi elle ſavoit cette accablante nouvelle!... Cet homme ſur lequel elle comptoit tant, je l'ai trouvé d'une ſéchereſſe, d'une froideur... Enfin, je viens d'écrire à Madame Dorizée ce triſte détail; je ne doute pas de ſa généroſité; mais la plupart de ces dettes ſont exigibles tout-à-l'heure, pourra-t-elle y ſatisfaire?.... Ma malheureuſe maîtreſſe, dans quel précipice on a ſu l'entraîner!.. Sa ſituation me la rend mille fois plus chere encore. Quand elle étoit heureuſe, que j'étois loin de connoître toute la force du ſentiment qui m'attache à elle!... Elle ne ſe doute de rien encore; elle ſoupe tranquillement avec Madame la Vicomteſſe. Depuis ce cruel entretien, je l'ai revue un moment; mais j'avois ſi bien compoſé mon viſage, que loin d'y découvrir rien de fâcheux, j'ai cru m'appercevoir qu'elle concevoit de bonnes eſpérances... Sa tante, ſa reſpectable tante

ne l'abandonnera pas, j'en suis sûre... Mais soixante & dix mille francs ! les aura-t-elle ?.. S'il faut les chercher & courir à des gens d'affaires, le secret sera divulgué ; & l'éclat est tout ce que je crains !... On vient, je crois ; Ciel ! c'est Madame... J'attends la réponse de Madame Dorizée ; jusques-là dissimulons, s'il se peut.

---

## *SCENE II.*

### LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

La Vicomtesse écrit un billet dans ma chambre, & j'ai saisi ce moment pour vous dire un mot, ma chere Juliette ; je ne veux pas vous faire de questions... mais tout-à-l'heure vous paroissiez satisfaite.

JULIETTE.

Au nom de Dieu, Madame, ne montrez à Madame la Vicomtesse ni trouble, ni inquiétude, je vous en conjure : vous savez à quel point elle est indiscrete. Prenez donc de l'empire sur vous-même ; ne vous laissez point abattre... (*Elle lui prend la main & la baise.*) Ma chere maîtresse !... Ah, Madame, pardonnez !... (*à part.*) Je ne puis cacher ma douleur...

LA MARQUISE.

Juliette... tu pleures !... Ah, je suis per-

due!... Il n'y a plus de reſſources, je le vois...

JULIETTE.

Eh, qu'ai-je donc dit?... Mais, Madame, raſſurez-vous, non, rien n'eſt déſeſpéré... non, croyez-en ma parole; ce jour même terminera vos peines, je l'eſpere... j'en ſuis même ſûre.

LA MARQUISE.

Se pourroit-il?... Mais pourquoi donc ces larmes que je t'ai vu répandre?

JULIETTE.

C'eſt un moment d'attendriſſement dont je n'ai pu me défendre.... mais je vous jure que je ſuis contente... oui, je le ſuis.

LA MARQUISE.

Tu ne voudrois pas me tromper?

JULIETTE *à part.*

Hélas!... (*Haut.*) Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je ne ſuis pas encore parfaitement inſtruite de vos affaires; l'homme que vous en avez chargé, n'a pas encore pu les examiner entiérement. Je lui ai donné vos papiers, & demain matin vous aurez une derniere & poſitive réponſe.

LA MARQUISE.

Mais du moins vous a-t-il donné quelque eſpérance?

JULIETTE.

J'en ai beaucoup, & je les crois très-fondées.

LA MARQUISE.

Ah! Juliette, vous me rendez la vie.

JULIETTE.

JULIETTE.

Reprenez donc votre gaieté, que Madame la Vicomteſſe ne puiſſe avoir aucun ſoupçon; de grace, Madame, ſoyez avec elle comme à l'ordinaire... Le ſecret eſt ſi eſſentiel!

LA MARQUISE.

Je me contiendrai, je vous le promets, mais cet effort eſt bien pénible... A préſent que mes yeux ſont tout-à-fait ouverts, ſi vous ſaviez à quel point elle m'eſt importune, comme elle me paroît folle, inconſéquente, ridicule!... & comme je vois clairement qu'elle ne m'a jamais aimée!... Mais paix... je crois l'entendre.

JULIETTE.

Oui, c'eſt elle.

---

## *SCENE III.*

LA VICOMTESSE *en chambrelouque*, LA MARQUISE, JULIETTE.

LA VICOMTESSE *à la Marquiſe.*

J'AI fini mon billet... Ah, ma chere Juliette, de grace, rendez-moi un ſervice; allez me chercher mon ſac à parfiler, que j'ai oublié là-dedans.

LA MARQUISE.

Et le mien auſſi.

JULIETTE.

Oui, Madame. (*Elle sort.*)

LA VICOMTESSE.

J'ai une telle activité, qu'il m'est impossible de rester un moment oisive... Que je plains les gens désœuvrés; l'occupation a tant d'attraits!... Je l'ai bien éprouvé l'été dernier; je fis un voyage charmant à la campagne; nous y menions véritablement une vie délicieuse... douce... simple... Nous ne nous couchions jamais avant trois heures du matin... Les toilettes du soir m'ennuyoient un peu; car on y étoit mise comme à Paris; mais d'ailleurs une liberté, une gaieté... & un jeu... ruineux à la vérité, mais j'y gagnai deux cents louis; puis des lectures ravissantes l'après-midi, pendant que nous parfilions... Oh, cela étoit à tourner la tête.

LA MARQUISE.

Quel ouvrage vous lisoit-on?

LA VICOMTESSE.

Mais... je ne m'en ressouviens pas trop... Je crois cependant que c'étoit un roman... mais un roman moral, philosophique; car aujourd'hui on trouve le secret de mettre de la philosophie dans les ouvrages les plus frivoles. Le joli siecle que le nôtre!.... Parlez un peu de philosophie & de métaphysique à nos meres & à nos belles-meres, vous verrez la mine qu'elles feront... Ah! voici nos sacs... Allons, faisons notre établissement.

(*Juliette tire des fauteuils.*)

LA MARQUISE.

Une petite table...

LA VICOMTESSE.

Oui, là, entre nous deux.

LA MARQUISE.

Mon cœur, voilà votre ſac. (*Elles s'aſſeyent.*)

LA VICOMTESSE.

Quelle ſoirée nous allons paſſer; que ne puis-je ainſi les donner toutes à l'amitié!.. (*Elle lui tend la main.*) J'ai un mal d'eſtomac inoui. (*Elle bâille.*)

LA MARQUISE.

Et moi auſſi. (*Elle bâille.*)

JULIETTE, *à part.*

Cette charmante ſoirée commence bien vivement. Mais c'eſt ainſi que cela ſe paſſe toujours.

LA MARQUISE *.

Juliette, vous pouvez vous en aller. (*Juliette ſort. Après un grand ſilence, la Marquiſe continue.*) Mon cœur, avez-vous du gros or?

LA VICOMTESSE.

Aſſurément, de l'or de bobines. Je n'en parſile jamais d'autre. En voulez-vous un fagot? Allons, je vais vous donner un fagot. C'eſt tout ce que j'aime, que de

---

* Les deux amies doivent avoir dans toute cette Scene l'air de l'ennui & de la plus grande nonchalance, parler d'un ton froid & lent, & ſans ſe regarder.

faire un fagot. (*Après un grand ſilence.*) Irez-vous mardi en traîneaux?

LA MARQUISE.

Je ne crois pas. Et vous?

LA VICOMTESSE.

Et mon Dieu, oui, j'irai, & jeudi auſſi... Ce qui me contrarie à la mort... car je ſuis frileuſe à un excès!...

LA MARQUISE, *après un grand ſilence.*

Mais quelle heure eſt-il?

LA VICOMTESSE.

Je n'en ai point d'idée... (*Elle bâille.*) Le temps paſſe ſi vîte pour moi, quand nous ſommes enſemble.

LA MARQUISE *bâille, enſuite elle regarde à ſa montre.*

Comment donc, il n'eſt pas onze heures!

LA VICOMTESSE.

Cela n'eſt pas poſſible; il y a plus d'une heure que nous avons ſoupé. (*Elle regarde ſa montre.*) Dix heures trois quarts, cela eſt vrai...

LA MARQUISE.

A quelle heure avez-vous demandé vos chevaux?

LA VICOMTESSE.

A une heure.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah, Ciel!... Quelle contrariété!

LA VICOMTESSE.

Mais mon cocher eſt ſi peu exact, que je parie qu'il ne ſera pas ici avant deux.

LA MARQUISE, *à part.*

Cela eſt agréable.

LA VICOMTESSE.

Qu'avez-vous, mon cœur? vous avez l'air de souffrir.

LA MARQUISE.

Oui, mon mal de tête augmente beaucoup.

LA VICOMTESSE.

Et moi, le parfilage me fait mal aux yeux... J'ai des inquiétudes dans les jambes... (*Elle se leve, & la Marquise auſſi.*)

---

## *SCENE IV.*

### JULIETTE, LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

JULIETTE *à la Vicomteſſe.*

MADAME...

LA VICOMTESSE.

Quoi, Juliette?

JULIETTE.

Il y a là-dedans une perſonne qui demande à vous parler, Madame.

LA VICOMTESSE.

A moi?

JULIETTE.

Oui, Madame.

LA VICOMTESSE.

A l'heure qu'il eſt, cela eſt ſingulier. Allons, j'y vais.

## *SCENE V.*

LA MARQUISE, JULIETTE.

LA MARQUISE.

Du moins je vais respirer un moment... Ah! je suis excédée!...

JULIETTE.

J'avois prévu que la conversation entre vous seroit fort languissante...

LA MARQUISE.

Et cette fureur de rester jusqu'à deux heures du matin pour parfiler, sans dire un mot; cela est réellement inconcevable.

JULIETTE.

En veillant ainsi, elle ne se levera demain qu'à midi; le dîner & sa toilette la conduiront à l'heure des spectacles, & puis ce sera une journée de passée... Si elle se couchoit de bonne heure, que feroit-elle de ses matinées?

LA MARQUISE.

Est-ce-là vivre?... Elle est avec cela d'une légéreté! Elle avoit, disoit-elle tantôt, les choses les plus intéressantes à me confier, des conseils à me demander; & ce soir elle a totalement oublié *ses peines*, *ses chagrins*, dont elle avoit tant d'impatience de me faire le détail.

JULIETTE.

Et vous ne le lui avez pas rappellé.

LA MARQUISE.

Je m'en ſuis bien gardée; car après tout, ſon ſilence me convenoit encore mieux que ſon entretien.

JULIETTE.

La voici. Elle a l'air bien affairée : je vous laiſſe; ſûrement pour le coup elle a quelque ſecret à vous dire. (*Elle ſort.*)

---

## *SCENE VI.*

### LA VICOMTESSE, LA MARQUISE.

LA VICOMTESSE.

AH! mon cœur, vous me voyez dans une agitation, dans un trouble...

LA MARQUISE.

Que vous eſt-il donc arrivé?

LA VICOMTESSE.

C'eſt une de mes femmes qui demandoit à me parler...

LA MARQUISE.

Eh bien?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, elle eſt venue m'avertir que ma belle-mere eſt dans une colere affreuſe contre moi. Elle a ſu toute l'hiſtoire de la Baronne; elle eſt amie de ſes parents; & cette perte au jeu, qu'on attribue à mes conſeils, a diſpoſé ma belle-mere à me faire le plus beau ſermon!... Imaginez-vous

qu'elle eſt établie dans ma chambre, & qu'elle m'attend pour me prêcher... Oh! elle m'attendra long-temps, car je ſuis décidée à paſſer la nuit ici...

LA MARQUISE.

Mais quelle folie!...

LA VICOMTESSE.

Mais voulez-vous que j'aille m'expoſer à une ſcene, ayant déja mal aux nerfs, après avoir ſoupé, & avec la ſenſibilité que vous me connoiſſez... non, cela eſt impoſſible. Je reſterai ici juſqu'à demain matin.... Nous cauſerons... J'ai tant de choſes à vous dire!... Vous ne pouvez imaginer à quel excès je ſuis à plaindre dans mon intérieur... Vous me voyez ſouvent des momens de mélancolie. Cette inégalité eſt bien excuſable, & toute la philoſophie du monde n'eſt pas toujours ſuffiſante pour ſurmonter des peines qui touchent ſi ſenſiblement.

LA MARQUISE.

L'on doit du moins admirer votre courage, qui vous fait les diſſimuler ſi bien.

LA VICOMTESSE.

En effet, j'en ai, du courage... Si je n'avois pas *du caractere & de la force*, que deviendrois-je?... Jugez de ma ſituation, la voici en deux mots : j'ai un mari qui ſe plaint de moi, & qui me contrarie ſans ceſſe; un beau-pere & une belle-mere qui ne peuvent me ſouffrir, & avec qui je ſuis forcée de vivre, puiſque je loge chez eux; j'ai cent ennemis qui me noirciſſent & me

calomnient ; &, excepté vous, je n'ai pas une seule amie.

LA MARQUISE.

Cette situation est affreuse. Mais qu'avez-vous tenté pour l'adoucir ?

LA VICOMTESSE.

Je tâche de me dissiper ; je ne reste jamais chez moi ; je sors ; je cours ; je cherche des gens dont je ne me soucie guere, & qui ne m'aiment point, pour éviter ma famille qui me hait & me tourmente.

LA MARQUISE.

Mais on ne peut pas toujours fuir sa famille, il faut bien la retrouver quelque fois, & rien ne peut soustraire à l'autorité d'un mari. Ne vaudroit-il pas mieux tâcher de se faire aimer de ceux dont on dépend, que de les braver, de les irriter, & de les conduire peut-être à des extrêmités violentes ?

LA VICOMTESSE.

Mais pour leur plaire, il faudroit presque renoncer au monde ; il faudroit rester chez soi une partie de la journée ; il faudroit y souper souvent, ne point faire des dettes, & ne point jouer au Pharaon.

LA MARQUISE (*riant.*)

En effet, voilà des volontés bien dures & bien tyranniques.

LA VICOMTESSE.

Vous vous moquez..... Je comprends bien que ces volontés ne seroient pas tyranniques pour vous, & que vous vous y soumettriez sans peine, vous qui êtes la raison même. Mais je n'ai pas eu l'avantage

dont vous jouiſſez, celui de recevoir une éducation parfaite. On vous a donné mille talents, vous ſavez vous occuper, & vous pouvez reſter chez vous ſans ennui; vous avez eu un excellent guide pour diriger vos premiers pas dans le monde; vous avez reçu d'utiles conſeils qui doivent former votre eſprit & votre cœur : il n'eſt donc pas étonnant que vous ayez de l'ordre, de la raiſon, & des principes invariables. Si vous n'étiez pas, comme vous l'êtes, un modele de conduite & de ſageſſe, il auroit fallu que vous fuſſiez née imbécille, ou folle. Ainſi, ma chere amie, ne vous enorgueilliſſez pas trop de toutes vos perfections; vous en devez la plus grande partie aux tendres ſoins de votre eſtimable tante.

LA MARQUISE, *à part.*

O Ciel! quelle amere & juſte critique elle fait de moi, ſans le vouloir!

LA VICOMTESSE.

Pour moi, j'ai été miſe au couvent dès mon enfance, & je n'en ſuis ſortie que pour me marier; vous êtes raiſonnable, & je ſuis étourdie, cela eſt dans l'ordre.... Je me ſuis livrée à la mode que j'ai trouvée établie dans le monde; n'ayant nulle reſſource en moi-même, j'en ai cherché dans une diſſipation qui pouvoit ſeule m'arracher à l'ennui.

LA MARQUISE.

Mais vous êtes ſi jeune : vous pourriez encore acquérir des connoiſſances, des talents.

LA VICOMTESSE.

Je le voudrois, j'y fais ce que je puis... Je fais un cours de Phyſique; j'ai un maître de billard; je monte à cheval au manege; j'apprends à mener une caleche: avec tout cela, quand je ſuis ſeule dans mon cabinet, je ne m'en trouve pas moins déſœuvrée, & la retraite ne m'en eſt pas plus agréable.

LA MARQUISE.

Je le crois bien: le genre d'étude que vous avez choiſi, ne doit pas vous être d'une grande reſſource dans la ſolitude.

LA VICOMTESSE.

Mais cependant ce genre d'étude eſt très-à la mode, & toutes les femmes aujourd'hui s'y livrent également.

LA MARQUISE.

Laiſſons aux hommes les exercices violents & les ſciences; ils n'ont pas nos graces, nous n'avons pas leur force. Ils ſont faits pour les grandes choſes; la témérité, l'audace, l'enthouſiaſme leur conviennent; la modération, la raiſon & la douceur, voilà notre partage. En cherchant à nous reſſembler, ils s'aviliroient; & nous, en voulant les imiter, nous renonçons à tous nos agréments, & nous perdons les plus ſûrs moyens de leur plaire.

LA VICOMTESSE.

Ainſi, mon cœur, vous condamnez une femme qui joue au billard, qui va à la chaſſe, & qui fait des cours de ſciences?

LA MARQUISE.

Il me ſemble qu'en toutes choſes on ne doit condamner que l'excès. Une femme qui conſacreroit toute ſa vie aux occupations dont vous parlez, & qui d'ailleurs ne cultiveroit aucun autre talent, me paroîtroit, je l'avoue, fort à plaindre; car enfin, à quarante ans, on ne peut ni ſuivre une chaſſe, ni conduire une caleche.

LA VICOMTESSE.

Je n'ai jamais penſé à ce que je ferois à quarante ans... Vous m'en donnez l'idée, il faut que je m'en occupe... Je ferai outrée d'avoir quarante ans, j'entrevois cela.... Mon cœur, vous parlez comme un ange, vous m'avez perſuadée, & je vais quitter le cheval... Auſſi-bien il me donne des courbatures.... Mais j'entends Juliette.... Que nous veut-elle?

---

## *SCENE VII.*

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE, JULIETTE, *tenant deux domino & des maſques.*

JULIETTE *à la Vicomteſſe.*

MADAME, voici les habits de bal que vous avez demandés.

LA MARQUISE.

Comment, des habits de bal!

LA VICOMTESSE.

Il y a aujourd'hui bal de l'Opéra.

LA MARQUISE.

Eh bien?

LA VICOMTESSE.

Eh bien, mon cœur, nous allons y aller.

LA MARQUISE.

Ah, je vous jure, par exemple, que je n'en ferai rien.

LA VICOMTESSE.

Mais écoutez donc, je ne veux rentrer chez moi très-décidément qu'à cinq heures du matin. Il eſt une heure; que voulez-vous que nous faſſions d'ici là?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez; pour moi, je vous déclare que je vais me mettre dans mon lit.

LA VICOMTESSE.

Bon, je connois cela, c'eſt votre maniere; vous commencez toujours par refuſer...

LA MARQUISE.

Vous ne me reprocherez plus ma foibleſſe, car je vous promets déſormais de perſiſter dans ma réſiſtance.

LA VICOMTESSE.

J'y conſens. Mais pour aujourd'hui, cela ſeroit trop cruel; je ne puis rentrer chez moi, vous le ſavez bien.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vous offre un lit.

LA VICOMTESSE.

Moi, me coucher, moi, dormir dans l'agitation où je ſuis!

LA MARQUISE.

Vous me perſuaderez qu'il n'y a de repos pour vous qu'au bal.

LA VICOMTESSE.

Ce ſera du moins une diſtraction, & j'en ai grand beſoin.

JULIETTE *à part.*

Comme cela eſt touchant !

LA VICOMTESSE.

J'en fais juge Juliette.... Ecoutez, ma chere Juliette, j'ai une raiſon... une très-forte raiſon qui m'empêche de rentrer chez moi.

JULIETTE.

Je la ſais, Madame, cette raiſon.

LA VICOMTESSE.

Comment ?

JULIETTE.

Mademoiſelle Henriette, votre femme-de-chambre, que j'ai vue ce ſoir pour la ſeconde fois de ma vie, m'a conté, avec le plus grand détail, tout ce qu'elle a eu l'honneur de vous dire ; & comme elle ne m'a pas demandé le ſecret, il m'eſt permis, Madame, de vous avertir de ne pas trop compter ſur ſa diſcrétion.

LA VICOMTESSE.

Mais où trouver une femme-de-chambre diſcrete ? Voilà la ſixieme à laquelle je donne ma confiance ; j'en ai déja renvoyé cinq, je ne peux pas mieux faire... Enfin, vous voyez bien, Juliette, qu'il vaut bien mieux aller au bal, que d'attendre ici le jour, &

de nous ennuyer à mourir... Allons, habillez votre maîtresse.

LA MARQUISE.

Mais c'est une persécution inutile...

JULIETTE, *bas à la Marquise.*

Vous ne pouvez, Madame, vous en débarrasser qu'à ce prix.

LA MARQUISE, *bas à Juliette.*

Cela est insupportable.

LA VICOMTESSE.

Je vous assure que je n'ai guere plus d'envie que vous d'aller au bal.

LA MARQUISE.

Oui, c'est par raison que vous vous faites cet effort; en vérité, cela est héroïque!... Mais, écoutez, je veux bien vous y suivre.

LA VICOMTESSE, *avec transport.*

Ah, charmante personne!... Mon cœur, que je vous aime...

LA MARQUISE.

Mais à condition que si vous y trouvez une femme de votre connoissance, je vous laisserai avec elle, & que j'aurai la liberté de m'en aller.

LA VICOMTESSE.

Voilà qui est dit... de tout mon cœur; oh, cela est trop juste! Allons, allons, habillons-nous.

JULIETTE *à la Vicomtesse*

Madame, voulez-vous passer votre habit?

LA VICOMTESSE.

Volontiers.... (*Elle s'habille.*) Nous aurons de bonnes figures là-dedans...

LA MARQUISE, *à part.*

Quelle folie!... Quelle inconſéquence... Mais du moins, ſon éducation lui ſert d'excuſe... On ne doit que la plaindre...

JULIETTE, *à la Marquiſe.*

A vous, Madame, à préſent.

(*Elle habille la Marquiſe.*)

LA VICOMTESSE.

On m'a dit que le bal ſeroit ſuperbe ce ſoir... Je crois que j'y ſerai aimable.... Où ſont donc nos maſques?... Ah! les voilà... Je prends celui-ci.... Dépêchez-vous donc, petit chat... Ah, vous êtes charmante comme cela!... Le drôle d'habit... C'eſt joli, de ſe déguiſer... Et notre coëffure?...

JULIETTE.

Elle eſt là...

LA MARQUISE.

Mettons d'abord nos maſques.

(*Elle met ſon maſque.*)

LA VICOMTESSE.

Dépêchez-vous donc, chere Juliette... les pieds me brûlent.... Voilà juſtement l'heure où le bal eſt raviſſant.... Allons, allons, de la diligence.

(*Elle met ſon maſque.*)

LA MARQUISE.

Quelqu'un vient... Voyez ce que c'eſt, Juliette...

JULIETTE.

Et, mon Dieu! Madame...

LA MARQUISE.

Quoi donc?

JULIETTE.

Je crois entendre la voix de Madame Dorizée.

LA MARQUISE.

O Ciel!

JULIETTE.

Je ne me trompe point, c'eſt elle-même.

LA MARQUISE.

Je tremble.

LA VICOMTESSE.

Quel fâcheux contre-temps!...

JULIETTE *à part.*

Voilà, pour le moment, une terrible apparition.

---

## *SCENE VIII.*

DORIZÉE, LA MARQUISE, LA VICOMTESSE.

(*Dorizée reſte un moment dans le fond du Théâtre à conſidérer la maſcarade avec ſurpriſe; la Vicomteſſe & la Marquiſe paroiſſent interdites & confuſes.*)

DORIZÉE, *s'avançant.*

JE trouble à regret vos plaiſirs; mais il faut abſolument que je diſe un mot à ma niece...

LA VICOMTESSE, *bas à la Marquiſe.*

Sauvez-vous, mon cœur... je reſterai;

j'eſſuyerai la ſcene à votre place; je me ſacrifie volontiers...

LA MARQUISE, *bas à la Vicomteſſe.*

Non, ſortez vous-même, je vous en conjure.

LA VICOMTESSE, *bas.*

Je ne puis vous abandonner.

DORIZÉE.

J'ai perdu l'habitude du bal,.. & vous êtes trop bien déguiſées pour que je puiſſe vous reconnoître.... Ma niece, voulez-vous bien me répondre?...

LA VICOMTESSE,

(*s'avançant avec une petite voix de bal,*)

Ma chere tante, pardonnez-moi cette petite maſcarade...

LA MARQUISE, *ſe démaſquant.*

Ma tante, je ſuis au déſeſpoir!...

LA VICOMTESSE,

(*bas à la Marquiſe.*)

C'eſt donc moi qui dois prendre le parti de la fuite... Adieu, mon cœur. Je ſuis inconſolable de tout ceci. Les tantes & les belles-meres ſont aujourd'hui conjurées contre moi; je vais me livrer à la mienne, pour me punir du trouble que je vous cauſe...

(*Elle ſort.*)

## *SCENE IX & derniere.*

DORIZÉE, LA MARQUISE, JULIETTE.

(*Juliette fait quelque pas pour s'en aller.*)

DORIZÉE.

RESTEZ, Juliette; vous m'avez écrit; je vous dois une réponſe, & je ne veux pas vous la faire attendre plus long-temps.

JULIETTE.

Ah, Madame, j'oſe la deviner...

DORIZÉE, *à la Marquiſe.*

Quittez cet air embarraſſé, ma niece; regardez-moi, vous ne verrez ſur mon viſage aucune trace de mécontentement: je pourrois me plaindre de vous; mais vous paroiſſez trop ſentir votre tort, pour qu'il me ſoit poſſible de vous le reprocher.

LA MARQUISE.

Ma tante, vous me voyez pénétrée de regret & de confuſion; l'excès de votre indulgence me rend plus coupable encore... Je n'oſe vous faire le détail des raiſons qui pourroient m'excuſer un peu; mais daignez demander à Juliette de quelle maniere j'ai été entraînée, & combien j'avois de répugnance...

DORIZÉE.

Sans ſavoir vos raiſons, & ſans pouvoir

les croire bonnes, je ſuppoſe, puiſque vous m'avez manqué de parole, qu'il a dû vous en coûter beaucoup.

LA MARQUISE.

Je vous ai trompée; mais que j'en ſuis punie! Ah! ſi vous pouviez lire dans mon cœur!...

DORIZÉE.

Vous m'avez affligée, vous m'avez fait un menſonge, mais vous ne m'avez point trompée. Pendant l'hiſtoire que vous me faiſiez tantôt, j'ai joui d'un plaiſir, celui de me convaincre par votre rougeur & par votre mal-adreſſe, que du moins vous mentiez pour la premiere fois. Comme j'ai plus d'expérience que vous n'en avez, avec plus d'art, vous ne m'auriez pas perſuadée mieux, & je ſens que jamais je ne l'aurois oublié. Pluſieurs circonſtances peuvent faire pardonner une légéreté, un manque d'égards; mais rien ne peut rendre excuſable un inſtant, un ſeul inſtant de fauſſeté. Ceſſez donc, mon enfant, de vous reprocher un tort que je vous pardonne, & dont je ne vous parlerai plus. Je ſuis venue ce ſoir, j'ai forcé votre porte, non pour avoir cette explication, mais pour vous apporter une bonne nouvelle que je viens d'apprendre dans l'inſtant.

LA MARQUISE.

Une bonne nouvelle!... Quoi... M. de Germini eſt-il en route?... Va-t-il arriver bientôt?...

DORIZÉE.

Vous l'avez deviné... C'eſt ſur quoi je voulois vous prévenir.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah, Dieu!.. (*Haut.*) Bientôt... Dans combien de jours?

DORIZÉE.

Il vouloit vous ſurprendre... mais j'ai jugé qu'il falloit vous avertir... Il m'a écrit... Il arrive cette nuit même; il ſera ici dans une heure...

JULIETTE.

Elle pâlit... elle chancele... Ah, Madame!... (*Dorizée & Juliette ſoutiennent la Marquiſe.*)

LA MARQUISE.

Il arrive dans une heure!...

DORIZÉE.

D'où vient ce ſaiſiſſement?... Que pouvez-vous craindre? N'avez-vous pas une mere, une amie?... N'avez-vous rien à lui dire?... Ne pourrai-je obtenir un moment de confiance?... Ah! quand vous me la refuſez, comment ne pénétrez-vous pas que mon cœur doit deviner vos peines?... Ne parlerez-vous point, ma fille?... Eſt-ce là le prix que vous réſerviez à tant de tendreſſe?

LA MARQUISE.

Quel moment choiſiſſez-vous pour me demander cette confiance que je vous dois à tant de titres?... Vous êtes tout pour moi... Je vous aime comme je dois vous aimer; je ne puis mieux vous peindre l'ex-

cès d'un attachement si tendre... S'il ne s'agissoit que de vous avouer mes fautes, n'en doutez pas, mon cœur vous seroit ouvert... Si vous n'étiez que mon amie, vous sauriez tous mes secrets... Mais ma bienfaictrice!... mais abuser de votre bonté, de votre générosité... non, je ne le puis...

DORIZÉE.

Puisque vous ne voulez pas parler, il faut donc vous prévenir... Grace aux soins de Juliette, je l'ai pu. Je m'afflige de ne devoir qu'à elle le bonheur de vous être utile.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je, ô Ciel!

JULIETTE.

Oui, Madame, je l'avoue, je vous ai trahie; vous deviez soixante & dix mille francs...

LA MARQUISE.

Ah, Dieu! se peut-il?...

DORIZÉE.

Ils sont payés...

LA MARQUISE.

Ah, ma tante!...

JULIETTE *lui baisant la main.*

Souffrez, Madame...

LA MARQUISE.

Comment pourrai-je reconnoître tant de bienfaits, & comment pourrai-je jamais expier toutes mes fautes!... Mais, ma tante, mon cœur est déchiré quand je pense qu'une telle générosité doit déranger

votre fortune, & que, pour réparer mes folies, il vous en coûte les plus grands sacrifices.

DORIZÉE.

Non, mon enfant, rassurez-vous : j'avois cette somme ; pouvois-je en faire un usage qui me fût plus cher ? Voilà le fruit de l'économie ; on peut par elle rendre un service essentiel à ce qu'on aime : quelle est la fantaisie satisfaite dont on doive jamais attendre un plaisir qu'on puisse comparer à ce bonheur inexprimable ?

LA MARQUISE.

Vous me sauvez l'honneur aux yeux du monde ; mais quels remords vous me laissez ! Je n'ai jamais senti, comme dans cet instant, la coupable extravagance de ma conduite. Quand vous faites tout pour moi, par une inconcevable fatalité, je n'en suis peut-être que plus à plaindre... Pouvez-vous m'aimer encore ? Puis-je me flatter de n'avoir rien perdu de mes droits sur votre cœur, après en avoir tant abusé ?.. Pourriez-vous désormais, & m'estimer, & croire mes promesses ?.. Ah ! daignez, par pitié, s'il est possible, me raccommoder avec moi-même...

DORIZÉE.

Calmez-vous, ma fille, calmez-vous ; & ne me supposez pas des inquiétudes pour l'avenir, que votre repentir détruiroit, si j'avois pu les concevoir. Vous vous êtes égarée, il est vrai ; mais je ne dois attribuer

la plus grande partie de vos fautes qu'à moi-même.

LA MARQUISE.

A vous? ô Ciel!...

DORIZÉE.

Oui, sans doute : je vous ai donné de bons conseils, mais je ne vous ai peint les dangers du monde que trop vaguement. Si je vous avois bien détaillé tous ses écueils, avec l'esprit & l'ame que vous avez, vous les auriez évités, j'en suis sûre. Vous avez reçu par l'expérience une leçon cruelle que j'aurois pu vous épargner. Mais tout est réparé; oublions nos peines & nos regrets, & ne songeons qu'au bonheur dont nous allons jouir.

LA MARQUISE.

Ah, le bonheur! Enfin, vous me l'avez fait connoître : c'est dans le sein de sa famille, c'est en remplissant ses devoirs, qu'on peut le trouver. La vertu & les sentiments les plus doux & les plus naturels y conduisent & le procurent. La vanité, l'affectation, & les faux airs en éloignent. Il n'est enfin le partage que d'une ame pure & d'un esprit juste.

DORIZÉE, *l'embrassant.*

Il doit être le vôtre. Il le sera, j'en suis certaine. Mais venez, mon enfant, allons au-devant de M. de Germini, venez.

LA MARQUISE.

Je vais donc le revoir, & rien ne troublera ma joie... Ah! ma tante!... Juliette, venez avec nous, je veux goûter le plaisir

plaisir d'être dans le même instant réunie à tout ce que j'aime !...

JULIETTE.

Vous devez lire dans mon cœur, Madame, & vous y voyez sûrement l'excès de mon bonheur & de ma reconnoissance.

DORIZÉE.

Ne perdons plus de temps, venez, Juliette ; allons, ma chere fille. (*Elle prend sous le bras la Marquise, qui donne le sien à Juliette.*)

LA MARQUISE, *en s'en allant.*

Ah ! que je suis heureuse !...

*Fin du Tome premier.*

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Théâtre à l'uſage des jeunes Perſonnes.* Il n'eſt pas poſſible de peindre la morale ſous des traits plus naturels & plus intéreſſants que ceux qui caractériſent les Pieces contenues dans cet Ouvrage, dont la lecture ſeule doit inſpirer aux jeunes perſonnes, autant d'horreur pour le vice, que de goût pour la vertu. A Paris, ce 6 Avril 1779.

TERRASSON.

## *PRIVILEGE DU ROI.*

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Comte DE GENLIS, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé : *Œuvres de Madame la Comteſſe de****, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilege, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui le contiendra ſera enrégiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité,

tant du Privilege que de la ceſſion ; & alors, par le fait ſeul de la ceſſion enrégiſtrée, la durée du préſent Privilege ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix annees, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Privileges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, concernant les contrefaçons : A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglements de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilege; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL: le tout à peine de nullité de Préſentes; du con-

tenu desquels vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secretaire, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le ſeizieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-neuf, & de notre regne le ſixieme.

Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

*Régiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Imprimeurs & Libraires de Paris*, N°. 1737, fol. 155, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 17 Juin 1779.*

GOGUÉ, Adjoint.

PQ 1985 G5A759 1782 t.1
Genlis, Stephanie Felicite Ducrest de Saint-Aubin
Théatre a l'usage des jeunes personnes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY